
Charles
Henneberg
D'or
et
de nuit
Le Masque
Fantastique

CARNACKI

ET LES FANTÔMES

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.
Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.
Dans ce cas, il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.Les frais de port seront remboursés.

WILLIAM HOPE HODGSON

CARNACKI

ET LES FANTÔMES

(CARNACKI THE GHOST-FINDER)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR FRANÇOIS TRUCHAUD

RECUEIL DE NOUVELLES

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
17, RUE DE MARIGNAN, 17

TABLE

Cet ouvrage se compose de sept nouvelles.

W.H. HODGSON ou la Quête du Surnaturel

par François TRUCHAUD.

William Hope Hodgson : un nom pratiquement inconnu, il y a encore quelques années. Pourtant l'un des plus grands auteurs fantastiques « contemporains », c'est-à-dire autour de 1900. Peu à peu le cercle se referme, et les auteurs de Fantastique sortent de leur malédiction ! Leur œuvre peut enfin se faire connaître, leurs livres sont publiés. Hodgson restait encore à découvrir, c'est maintenant chose faite. Pourtant Lovecraft avait dit toute son importance et proclamé son admiration devant son œuvre. Elle devait l'influencer dans une grande mesure, comme elle devait « agir » sur le grand écrivain fantastique flamand Jean Ray.

Les œuvres « princeps » sont là : *La chose dans les algues* (recueil de nouvelles, aux Éditions Planète) ; *La Maison au bord du monde* (aux Éditions Opta, 1971), recueil de trois gros romans : *Les canots du* GLEN CARRIG, *La Maison au bord du monde,* et *Les Pirates fantômes ;* et ce présent recueil de sept nouvelles : *Carnacki et les fantômes,* très significatif de la démarche d'Hodgson. Reste encore à publier, notamment, *Le Pays de la Nuit,* énorme roman de plus de mille pages en anglais, aux confins du fantastique et de la science-fiction ! L'avenir dira si… Mais qui était W.H. Hodgson ?

La biographie est brève et laconique. William Hope Hodgson, né en 1875 (un critique américain donne le 15 novembre 1877 pour date de naissance de notre auteur, mais jusqu'à plus amples informations…) est le fils d'un pasteur du comté d'Essex, Angleterre. Il fait partie d'une famille de douze enfants, dont sept seulement parviendront à l'âge adulte. Très jeune, il quitte sa famille et prend la mer, naviguant pendant huit ans. Ces années marquèrent profondément son imagination créatrice. Il fit trois fois le tour du monde et, au cours de l'un de ses voyages, reçut la médaille de la *Royal Human Society,* pour avoir sauvé la vie d'un naufragé. Il écrivait depuis longtemps, et en 1907 (il a donc trente et un ans, ou vingt-neuf ans, si l'on s'en tient aux affirmations du critique américain) il publie les *Canots du* GLEN CARRIG. Le livre remporte un grand succès. Hodgson entreprend alors *La Maison au bord du monde,* qu'il publie en 1908 et termine la trilogie avec *Les Pirates fantômes* (1909). Puis c'est *Le Pays de la Nuit (The Night-Land)* et ses autres œuvres (nouvelles et poèmes), qui sont publiées jusqu'en 1917. *La chose dans les algues* fut publié à Londres en 1914.

La majeure partie de ses écrits est dominée par la présence, fantastique, de la Mer, engendrant l'Épouvante. Hodgson vivait dans le Midi de la France avec sa femme, lorsque la Première Guerre mondiale éclata. Il retourne en Angleterre pour s'enrôler et est envoyé sur le front, comme officier d'artillerie, dans la 171e Brigade de la *Royal Field Artillery.* Il se bat sur le front belge, à Yprès, se distinguant par sa bravoure. Il meurt en avril

1918, tué par un éclat d'obus. Il avait quarante-trois ans (ou quarante et un ans, id.). Il fut enterré en Belgique, près de Kemmel. Deux recueils de poèmes paraissent après sa mort, en 1920 et 1921. On peut rêver à ce que Hodgson aurait pu encore écrire, lui qui rédigea toute son œuvre en un peu plus d'une dizaine d'années ! Nous savons ainsi fort peu de choses sur l'homme, mais c'est affaire courante en Fantastique, car le créateur est totalement absorbé par son œuvre, qui conserve son mystère et ses forces occultes.

La mer a joué un grand rôle dans la vie d'Hodgson, elle est omniprésente dans son œuvre. On parle de mer et aussitôt d'évoquer Joseph Conrad et Herman Melville ! Certes, le décor est le même, mais les intentions sont bien différentes. Hodgson ne parle de la mer que d'un point de vue surnaturel et fantastique : elle est génératrice de l'Épouvante tapie dans les « algues », au centre de cette mer des Sargasses, lieu géométrique de toutes les terreurs.

Le marin est le héros exemplaire pour Hodgson, puisque sa situation est le reflet de la condition humaine, vue sous un angle fantastique. Il est seul, perdu au milieu des éléments déchaînés, ou bien égaré parmi les éléments calmés (ce qui est encore pire !). De la mer tout peut surgir. L'homme est alors en proie à ses terreurs. Sa solitude lui fait affronter ses propres phantasmes qu'il engendre d'autant plus facilement dans cette ambiance propice. La mer est l'Inconnu, créatrice d'angoisse et de terreur. L'homme est le jouet de la Fatalité et d'un destin cruel. L'homme est mis en présence de monstrueuses aberrations, d'entités surgies des abîmes qui ne « devraient pas être ». En cela, Hodgson est très proche de Lovecraft, de *l'horreur lovecraftienne* d'Innsmouth et du culte de Dagon, jailli du fond de la mer. Les monstres hybrides d'Hodgson ou de Lovecraft ont été engendrés par notre cerveau, qui croit à la réalité des rêves, ou des cauchemars, qui croit à l'existence d'autres univers, d'autres entités redoutables qui attendent « au bord du monde » et qui peuvent envahir notre univers et nos esprits à tout moment.

Hodgson croit à la possibilité de matérialisation de ces Monstruosités, et il cherche à les détruire. Lueur d'espoir ? Bien maigre, certes, mais elle existe, surtout lorsqu'elle porte le nom de *Carnacki,* le traqueur de fantômes !

L'épave était l'image-symbole d'un *no man's land* entre deux mondes : manifestation de quelque chose qui n'est déjà plus de ce monde, mais non encore d'un autre. Elle aboutit nécessairement à l'idée de passage, de *porte* qui permet de communiquer d'un monde à un autre. Les aventures de Carnacki (les sept nouvelles de ce présent recueil) témoignent toutes, ou presque, de la manifestation (de la matérialisation) concrète du monde du Dehors, qui « passe » par certaines portes. Carnacki affronte sans cesse des forces psychiques redoutables. En cela, il fait partie de ces « Sherlock Holmes du Surnaturel » ! Il n'est pas inutile de rappeler les expériences spirites qui marquèrent la fin de la vie de Conan Doyle, ni l'une de ses très belles nouvelles *Jouer avec le feu.* Citons également certains héros de Lovecraft, le John Silence d'Algernon Blackwood, et le Harry Dickson de Jean Ray (dont la dette envers Hodgson est déjà grande dans les histoires maritimes, et le vieux « bourlingueur du Rhum Bow », alias John Flanders, aurait eu tort de ne pas marquer son admiration envers le personnage de Carnacki, en le démarquant subtilement par celui de Dickson !(1)).

« Ce sont plus que des rêves, ils ont une telle réalité que ce sont pour moi des expériences vécues », est-il écrit dans *Le Verrat,* l'une des sept

aventures de Carnacki. D'où la nécessité pour ce dernier de combattre cette « souillure monstrueuse » par des moyens prosaïques, ajoutant aux sept cercles concentriques ordinaires tout un appareillage très moderne, recourant en dernière extrémité au rituel Saaamaaa et aux citations du manuscrit Sigsand ! Carnacki combat le surnaturel-démoniaque par des moyens naturels, jamais, ou presque, pris au dépourvu. Comme Harry Dickson, détective habitué à rencontrer les forces occultes déchaînées au cours de ses enquêtes dans le vieux Londres, Carnacki *sait* trop bien l'incarnation possible de ces Forces pour en rire ou pour les ignorer. Mais il sait aussi détecter les « supercheries » humaines, qui veulent lui faire croire à des manifestations surnaturelles. Mais le climat est le même, la peur toujours présente ! Carnacki se signale par son laconisme et par l'économie de ses gestes et de ses actes. D'où Carnacki tire-t-il sa connaissance, sa science, ses références ? Nous ne le saurons jamais ! Quelles furent ses expériences antérieures, on serait presque tenté de dire sa *vie antérieure ?* Nous ne sommes pas mieux renseignés sur ce sujet. Qu'importe, le personnage de Carnacki est assez fort, dans sa présence énigmatique, et pourtant évidente, pour s'imposer à nous et pour nous fasciner. Le talent d'Hodgson se révèle plus mystérieux que jamais et présente un « côté d'ombre », qui ne sera jamais dévoilé. De même l'astuce consistant à faire allusion à certaines affaires, à d'autres aventures de Carnacki, qu'Hodgson n'a jamais écrites ! Carnacki *vit* alors sa vie propre, autonome ! Signalons aussi la nouvelle *Le JARVEE,* où la présence de la mer se retrouve avec toute son intensité.

Carnacki est l'un des personnages *exemplaires* d'Hodgson qui fait partie de ces auteurs qui rebâtissent le monde à la mesure de leur imagination ou de leur peur ! Il se situe dans la lignée des *conteurs* plus que dans celle des « possédés » du Fantastique. Il raconte une histoire, et tout son art consiste à faire monter la Peur et la Menace. Il *ordonne* à son œuvre et à son écriture, et n'est pas conduit par elles (au contraire de Lovecraft). Hodgson demeure « au bord du monde », tenté de se jeter dans le gouffre ; mais il est retenu encore par une ultime croyance en l'homme, en des raisons d'espérer. Sept nouvelles d'horreur et de surnaturel. Hodgson ou la Quête du Surnaturel… L'horreur ne surgit que si l'on vient à sa rencontre, elle est engendrée par nous-mêmes. .Et tout consiste à ne pas aller au-devant de soi-même (ou en soi), car l'on risque fort d'y trouver la Folie ou la Mort. Au lecteur de savoir… de décider s'il doit prendre le risque de saisir le miroir que nous tend Hodgson et de s'y contempler…

F.T.
Novembre 1976.

(1) Jean Ray connaissait *la porte du monstre* et *Les Spectres Pirates* tous deux publiés dans la Revue

Belge, et le *Psautier de Mayence* est, en partie, inspiré par le roman.

Quant à Lovecraft*, Maison hantée* reproduit typiquement la démarche de Carnacki.

LA PORTE

En réponse à la carte habituelle de Carnacki, m'invitant à venir dîner chez lui et à écouter une histoire, je me rendis promptement à Cheyne Walk, pour y trouver, arrivés avant moi, les trois autres, qui étaient toujours invités à ces petites réunions amicales et délicieuses. Cinq minutes plus tard, Carnacki, Arkright, Jessop, Taylor et moi-même étions plongés dans cette « agréable occupation » qui consiste à dîner.

— Cette fois, vous n'êtes pas resté longtemps absent, fis-je remarquer comme je terminais mon potage, oubliant momentanément que Carnacki n aimait pas qu'on le priât d'effleurer seulement le sujet de son histoire avant le moment jugé convenable par lui.

À ce moment, et à ce moment seulement, il serait une source de paroles intarissable !

— Non, répondit-il avec concision, et je parlai aussitôt d'autre chose, faisant remarquer que je venais d'acheter un nouveau fusil.

Il salua cette nouvelle par un hochement de tête et un sourire, ce qui, je pense, indiquait qu'il appréciait avec une sincère bonne humeur mon intention évidente de changer de sujet de conversation .

Plus tard, une fois le dîner terminé, Carnacki s'installa confortablement dans son grand fauteuil, alluma sa pipe, et commença son histoire, sans s'embarrasser de préliminaires :

« Comme Hodgson le faisait remarquer tout à l'heure, je n'ai été absent que fort peu de temps, et cela pour une excellente raison… c'est que je me trouvais tout près d'ici. L'endroit exact, je crains de ne pouvoir vous le révéler. Mais il se trouve à moins de vingt.miles d'ici. Toutefois, un simple changement de nom ne dénaturera guère mon histoire. Et *quelle* histoire ! L'une des plus extraordinaires auxquelles j'aie jamais été mêlé.

Il y a une quinzaine de jours, je reçus la lettre d'un homme, que j'appellerai Anderson, me demandant un rendez-vous. J'acceptai de le recevoir et, à l'heure indiquée, il se présentait chez moi. Je compris qu'il désirait que j'examine, et si possible que j'éclaircisse, un cas ancien et très caractéristique de « hantise », selon ses propres termes. Il me donna énormément de détails et, finalement, comme l'affaire me semblait assez unique, j'acceptai de m'en occuper.

Deux jours plus tard, j'arrivai à la maison en question, à la fin de l'après-midi, et vis qu'il s'agissait d'une très vieille demeure, se dressant, solitaire, au milieu de ses propres terres.

Anderson avait laissé une lettre au maître d'hôtel. Il me priait d'excuser son absence, mais mettait toute la maison à ma disposition, où je pouvais me livrer à toutes les investigations que je jugerais nécessaires.

De toute évidence, le maître d'hôtel connaissait l'objet de ma visite, et je l'interrogeai à fond, au cours du dîner, plutôt solitaire à mon goût. C'était un vieux serviteur jouissant de privilèges certains dans la maison, et il

connaissait dans ses moindres détails l'histoire de la Chambre Grise. C'est lui qui me fournit de plus amples renseignements sur deux points qu'Anderson n'avait fait que mentionner au passage. Tout d'abord, on entendait la porte de la Chambre Grise s'ouvrir au milieu de la nuit et claquer violemment. Pourtant, le maître d'hôtel la savait fermée à clé, et cette clé se trouvait sur le trousseau qu'il laissait à l'office. Ensuite, on retrouvait toujours les draps du lit arrachés et mis en tas dans un coin de la pièce.

Mais c'était la porte claquant violemment qui préoccupait le plus le vieux maître d'hôtel. À maintes reprises, me confia-t-il, il était resté éveillé, tremblant de peur, à écouter. Car, parfois, la porte était claquée plusieurs fois de suite : bang ! bang ! bang ! rendant tout sommeil impossible.

Je savais déjà par Anderson que la chambre avait une histoire remontant à plus de cent cinquante ans. Trois personnes y avaient été étranglées… l'un de ses ancêtres, sa femme et son enfant. Je m'étais donné beaucoup de mal pour le vérifier, mais ce fait était authentique. Aussi, c'est avec le sentiment d'avoir à enquêter sur une affaire exceptionnelle, comme vous pouvez l'imaginer sans peine, que je montai à l'étage, après le dîner, pour jeter un coup d'œil à la fameuse Chambre Grise.

Peters, le maître d'hôtel, était dans tous ses états, en raison de ma visite. Il me certifia, sur un ton très solennel, qu'au cours de ses vingt années de service dans cette maison, jamais personne n'était entré dans la Chambre Grise après la tombée de la nuit. Il me supplia, d'une manière pour ainsi dire paternelle, d'attendre le matin. Alors il n'y aurait plus de danger, et il accepterait même de m'accompagner.

Bien entendu, je lui dis de ne pas s'inquiéter. Je lui expliquai que je jetterais juste un coup d'œil et poserais peut-être quelques scellés. Il n'avait pas besoin d'avoir peur. J'avais l'habitude de ce genre de choses. Mais il secoua la tête comme je lui disais cela.

— Il n'y a pas beaucoup de fantômes ressemblant au nôtre, monsieur, m'assura-t-il, avec une fierté morose.

Et, juste ciel !, il avait raison, comme vous allez le constater.

Je pris deux bougies, et Peters me suivit avec son trousseau de clés. Il ouvrit la serrure, mais refusa de me suivre à l'intérieur de la chambre. De toute évidence, il était absolument terrifié et, de nouveau, me pria instamment de remettre ma visite au lendemain, d'attendre la lumière du jour. Bien sûr, je me moquai de lui et lui répondis qu'il pouvait se mettre en faction devant la porte et se saisir de tout ce qui sortirait de la pièce !

— Cela ne sort jamais, monsieur, dit-il, avec sa façon de parler, tout à la fois comique, désuète et solennelle.

On aurait vraiment dit qu'il me préparait, en quelque sorte, à avoir la chair de poule très prochainement. Mais, pour le moment, c'était lui qui l'avait !

Je le laissai là et examinai la chambre. C'était une grande pièce, avec de très beaux meubles de style, comprenant notamment un immense lit à colonnes, dont la tête était placée contre le mur du fond. Il y avait deux bougeoirs sur le manteau de la cheminée, et deux autres sur chacune des trois tables qui étaient disposées dans la pièce. J'allumai toutes les bougies, et aussitôt la chambre parut moins lugubre, moins inhumaine. Pourtant, je tiens à le souligner, elle était en bon état et bien entretenue à tous égards.

Après avoir soigneusement inspecté les lieux, je fixai à la cire des longueurs de ruban-comète en travers des fenêtres, le long des murs, sur

les tableaux, en travers du foyer et des placards. Tandis que je travaillais, le maître d'hôtel resta tout le temps sur le seuil, de l'autre côté de la porte, et je ne parvins pas à le persuader d'entrer. Pourtant je plaisantais un peu avec lui tandis que j'allais et venais, fixant mes rubans. De temps à autre, il me disait :

— Vous voudrez bien m'excuser, monsieur, j'en suis sûr ; mais j'aimerais beaucoup que vous quittiez cette pièce, monsieur. Je tremble vraiment pour vous !

Je lui dis qu'il n'avait pas besoin de m'attendre, mais il était évident qu'il ne voulait pas faillir à ce qu'il estimait être son devoir. Il dit qu'il ne pouvait s'en aller et me laisser tout seul ici. Il s'excusa, mais me fit clairement comprendre que je ne réalisais pas vraiment le danger que l'on courait dans cette chambre. Et je voyais qu'il devenait de plus en plus effrayé. Malgré cela, je devais préparer la chambre afin de savoir si quelque chose de matériel pénétrait réellement dans celle-ci. Aussi je lui demandai de ne pas me déranger, sauf s'il entendait vraiment quelque chose. Il commençait à me rendre nerveux et « l'ambiance » de la chambre était déjà assez désagréable comme cela, sans qu'il fût besoin de la rendre encore plus insupportable.

Je travaillai un moment encore, tendant mes rubans légèrement au-dessus du niveau du plancher, et apposant des scellés, de telle sorte que le plus léger effleurement les fît se rompre, dans le cas où quelqu'un pénétrerait dans cette chambre, dans l'obscurité, avec l'intention de « jouer au fantôme ».

Tout ce travail m'avait demandé plus de temps que je ne l'avais prévu au départ et, brusquement, j'entendis une pendule sonner onze heures. J'avais ôté mon veston peu après m'être mis à l'ouvrage. À présent que j'avais pratiquement terminé tout ce que je voulais faire, je traversai la pièce pour aller le prendre sur le sofa où je l'avais posé. J'étais en train de le mettre, lorsque j'entendis la voix du vieux maître d'hôtel (il n'avait pas prononcé un seul mot depuis une heure)… elle était perçante et terrifiée :

— Sortez, monsieur, vite ! Il va se passer quelque chose !

Je sursautai, et alors, au même instant, l'une des bougies sur la table placée à la gauche du lit s'éteignit. Était-ce le vent ou autre chose, je n'aurais su le dire. Mais je fus sur le moment assez surpris pour me mettre à courir vers la porte. Cependant, je suis heureux de pouvoir dire que je me ressaisis avant de l'atteindre. Je ne pouvais tout de même pas m'enfuir ainsi sous les yeux du maître d'hôtel, à qui j'avais fait un petit sermon du genre « allons, soyez courageux, que diable ! » Aussi je fis demi-tour, puis allai prendre les deux bougies placées sur la cheminée et retraversai la pièce, me dirigeant vers la table placée près du lit. Ma foi, je ne vis rien ! Je soufflai la bougie qui était encore allumée, puis j'allai vers les deux autres tables et soufflai les bougies qui brûlaient encore. Alors, depuis le seuil de la porte, le vieil homme me lança à nouveau :

— Oh, je vous en prie, monsieur ! Je vous en prie !

— Très bien, Peters, lui lançai-je, et, sacrebleu !, ma voix n'était pas aussi assurée que je l'aurais voulu !

Je me dirigeai vers la porte en faisant un gros effort pour ne pas me mettre à courir ! Cependant, je faisais de grandes enjambées, comme vous pouvez l'imaginer ! Arrivé près de la porte, j'eus soudain l'impression qu'un vent froid soufflait dans la chambre, comme si une fenêtre venait brusquement de s'ouvrir. J'atteignis le seuil de la porte, et le vieux maître d'hôtel recula d'un pas, d'un mouvement pour ainsi dire instinctif.

— Prenez ces bougies, Peters ! lui lançai-je, sur un ton assez vif, et je les lui mis dans les mains.

Je me retournai, saisis la poignée et claquai violemment la porte. Me croirez-vous si je vous dis qu'en faisant ce mouvement, j'eus l'impression que quelque chose tentait de s'y opposer ! Mais ce devait être seulement un effet de mon imagination. Je tournai la clé dans la serrure, une fois, puis deux, fermant ainsi la porte à double tour.

Je me sentis alors plus tranquille et entrepris d'apposer des scellés sur la porte. Par surcroît, je posai ma carte de visite sur le trou de la serrure et la fixai avec de la cire. Ensuite je mis la clé dans ma poche et descendis. Peters me précédait dans l'escalier, toujours nerveux et silencieux. Pauvre diable ! Je réalisai seulement à ce moment ce qu'il avait dû endurer nerveusement, durant les deux ou trois dernières heures !

Vers minuit, j'allai me coucher. Ma chambre se trouvait à l'extrémité du couloir sur lequel donnait la Chambre Grise. Je comptai les portes qui m'en séparaient, il y en avait cinq. Je n'en fus pas fâché, et je suis sûr que vous le comprendrez !

Alors que je commençais à me déshabiller, une idée me vint. Je pris ma bougie et la cire à cacheter, puis allai poser des scellés sur les portes des cinq chambres. Si une porte claquait au cours de la nuit, je saurais laquelle avec précision.

Je retournai dans ma chambre, verrouillai ma porte, puis me couchai. Je fus soudain tiré d'un profond sommeil par un grand fracas qui provenait du couloir. Je me redressai dans mon lit et tendis l'oreille, mais je n'entendis plus rien. Alors j'allumai ma bougie. Au même moment, retentit le bruit d'une porte claquée violemment quelque part dans le couloir.

Je sautai à bas de mon lit et saisis mon revolver. Je déverrouillai ma porte et sortis dans le couloir, tenant ma bougie assez haut au-dessus de ma tête, mon revolver prêt. Alors une chose étrange se produisit. Je fus absolument incapable de faire un pas vers la Chambre Grise. Vous savez tous que je n'ai rien d'un poltron. J'ai été mêlé à trop d'affaires en relation directe avec des phénomènes surnaturels pour que l'on puisse m'accuser de couardise. Mais je vous l'avoue, j'avais aussi peur qu'un gosse ! Cette nuit-là, il y avait quelque chose de particulièrement impur dans l'air. Je retournai dans ma chambre, fermai la porte et la verrouillai. Puis je passai le reste de la nuit assis sur mon lit, à écouter le claquement sinistre d'une porte au bout du couloir. Le bruit paraissait se répercuter dans toute la maison.

Le jour arriva enfin : je me lavai et m'habillai. La porte n'avait plus claqué depuis une heure environ, et j'étais en train de retrouver mon équilibre nerveux. J'avais honte de moi ; pourtant, d'une certaine façon, c'était stupide. Car, lorsque vous êtes mêlé à ce genre de choses, il est obligatoire que vos nerfs lâchent parfois. Et vous êtes alors obligé de rester assis, sans bouger, en vous traitant de couard, et d'attendre le retour du jour, avec le sentiment de sécurité qu'il apporte. J'imagine que, parfois, il s'agit de *Quelque Chose* qui vous prévient et qui se bat *pour* vous. Mais tout de même, après de tels moments, je me sens toujours lamentable et mal dans ma peau !

Lorsque le jour fut vraiment venu, j'ouvris ma porte et, tenant mon revolver prêt à la main, je m'avançai lentement dans le couloir. Je devais traverser le palier. Et qui vis-je alors monter l'escalier ? Le vieux maître d'hôtel, m'apportant une tasse de café ! Il avait simplement rentré sa chemise de nuit dans ses pantalons et chaussé de vieilles pantoufles.

— Bonjour, Peters ! lui lançai-je, me sentant soudain d'une humeur enjouée, car, tel un enfant perdu, j'étais heureux d'avoir soudain un être humain auprès de moi. Où allez-vous, ainsi chargé ?

Le vieil homme sursauta et renversa un peu de café. Il leva les yeux vers moi et je pus voir que son visage était blême et décomposé. Il parvint au faîte de l'escalier et me tendit le plateau.

— Je remercie le Seigneur de vous retrouver sain et sauf, monsieur, dit-il. J'ai craint un instant que vous ne vous fussiez risqué à entrer dans la Chambre Grise, monsieur. Je suis resté éveillé toute la nuit, avec ce bruit de porte. Et lorsque le jour s'est levé, j'ai pensé qu'une tasse de café vous ferait plaisir. Je savais que vous voudriez aller examiner les scellés et, en un sens, on se sent plus en sécurité lorsque l'on est deux, monsieur.

— Peters, lui répondis-je, vous êtes un ange ! C'est très aimable de votre part. – Et je bus le café. –Venez, lui dis-je en lui redonnant la tasse. Je vais voir ce que ces brutes ont fait. Je n'ai pas eu le courage d'y aller cette nuit.

— Je rends grâces au Ciel que vous ne l'ayez point fait, monsieur ! s'exclama-t-il. L'homme de chair et de sang est impuissant contre les démons, et ce sont des démons qui hantent la Chambre Grise après la tombée de la nuit.

J'examinai les scellés des portes comme je m'avançais dans le couloir et les trouvai tous intacts. Mais, lorsque j'arrivai à la Chambre Grise, les scellés de la porte de celle-ci étaient rompus. Mais la carte de visite fixée sur le trou de la serrure n'avait pas été touchée. Je l'arrachai et ouvris la porte. J'entrai plutôt prudemment, comme vous pouvez l'imaginer ! Mais la pièce ne contenait rien qui fût susceptible d'effrayer quiconque, et il y avait beaucoup de lumière. J'examinai tous mes scellés ; aucun n'avait été touché. Le vieux maître d'hôtel, qui m'avait suivi à l'intérieur, s'exclama soudain :

— Les draps, monsieur !

Je courus jusqu'au lit et regardai : assurément, ils étaient par terre, à la gauche du lit. Seigneur ! Imaginez ce que je ressentis alors ! Quelque chose *s'était trouvé* dans la pièce. Je restai figé sur place un instant, mon regard allant du lit aux draps gisant sur le plancher. Je n'avais nulle envie d'y toucher. Mais, apparemment, le vieux Peters ne semblait pas aussi affecté que moi. Car il se dirigea vers les draps et s'apprêtait à les ramasser, comme, sans aucun doute, il l'avait fait chaque matin depuis vingt ans, lorsque je l'en empêchai. Je voulais terminer mes investigations avant que l'on touche à quelque chose. Je consacrai une bonne heure à ce travail, et ce n'est qu'ensuite que j'autorisai Peters à refaire le lit. Ensuite nous sortîmes, et je fermai la porte à clé car la chambre commençait à me porter sur les nerfs.

Je fis une courte promenade, puis je pris mon petit déjeuner. Je me sentis alors de nouveau moi-même. Ensuite je retournai à la Chambre Grise et, avec l'aide de Peters et d'une des femmes de chambre, je fis enlever tout ce que contenait la pièce, même les tableaux, à l'exception du lit.

Je procédai à un examen des murs, du plancher et du plafond, avec une sonde, un marteau et une loupe, mais ne découvris rien d'anormal. Je peux vous le certifier, je commençais à réaliser vraiment que quelque chose d'incroyable s'était déchaîné dans la pièce, la nuit dernière.

J'apposai à nouveau des scellés partout et sortis, verrouillant la porte et la scellant comme auparavant.

Après le dîner, cette nuit-là, Peters et moi déballâmes une partie de mon matériel, et j'installai mon appareil photographique et mon dispositif à

magnésium juste en face de la Chambre Grise, reliant par un fil le déclic de la mise à feu à la porte. Ainsi, si la porte s'ouvrait réellement, l'éclair du magnésium jaillirait et j'aurais peut-être une photographie très étrange à examiner le lendemain matin !

La dernière chose que je fis avant de partir fut d'ôter le capuchon protégeant l'objectif. Ensuite je retournai dans ma chambre, puis me couchai. Car j'avais l'intention de me lever à minuit. Pour en être sûr, je réglai mon réveil sur cette heure et laissai également ma bougie brûler.

La sonnerie me réveilla à minuit. Je me levai, passai ma robe de chambre et enfilai mes pantoufles. Je glissai mon revolver dans ma poche droite et ouvris ma porte. Puis j'allumai ma lampe pour chambre noire et ôtai le verre rouge, de manière à avoir une lumière suffisante. Je l'emportai dans le couloir et la posai sur le plancher, à une trentaine de pas environ, en me plaçant du côté opposé à celui d'où venait la lumière. Ainsi, elle me montrerait tout ce qui pouvait approcher dans le couloir obscur. Puis je revins sur mes pas et m'assis sur le seuil de ma chambre, mon revolver à portée de main, surveillant le couloir jusqu'à l'endroit où je savais avoir placé mon appareil photographique face à la porte de la Chambre Grise.

Je dus veiller ainsi durant une heure et demie, à mon avis, lorsque soudain j'entendis un léger bruit provenant de l'extrémité du couloir. Je ressentis immédiatement un étrange picotement derrière la tête, et mes mains devinrent légèrement moites. L'instant d'après, toute l'extrémité du couloir était illuminée par l'éclair du magnésium. Puis les ténèbres retombèrent aussitôt, et je scrutai nerveusement le bout du couloir, tendant l'oreille avec anxiété, et essayant de voir ce qui pouvait bien se trouver au-delà de la lueur rouge de ma lampe, qui, à présent, semblait ridiculement faible par contraste avec l'éclair éblouissant du magnésium… Alors, comme je me penchais en avant, écarquillant les yeux et tendant l'oreille, un fracas retentissant me parvint soudain… la porte de la Chambre Grise venait d'être claquée violemment. Le bruit parut remplir toute la longueur du couloir et se répercuter dans toute la maison, lançant des échos caverneux. Je vous l'assure, j'étais dans un état épouvantable… on aurait dit que mes os étaient devenus de l'eau ! C'était absolument horrible ! Seigneur ! Comme j'ai scruté les ténèbres et tendu l'oreille ! Le bruit retentit à nouveau : bam ! bam ! bam ! et ensuite le silence, qui était presque pire que le bruit de porte, car je m'imaginais toujours que quelque entité bestiale se trouvait encore dans le couloir, se glissant furtivement vers moi !

Soudain, ma lampe s'éteignit ; je ne voyais plus à un mètre devant moi. Je réalisai aussitôt que je commettais une énorme bêtise en restant assis ici et je me dressai d'un bond. Alors que je faisais ceci, je *crus* entendre un bruit dans le couloir, *tout près* de moi. Je fis un bond en arrière et entrai dans ma chambre, dont je refermai et verrouillai la porte.

Je m'assis sur le lit et fixai la porte. Je tenais mon revolver à la main, mais cette arme me semblait abominablement dérisoire. Vous me comprenez, je pense ! Je sentais qu'il y avait quelque chose de l'autre côté de ma porte. Pour une raison inconnue, je *savais* que la Chose exerçait une pression sur la porte, et que cette Chose était molle ! C'était exactement ce que je pensais. L'idée la plus extraordinaire, quand on y réfléchit bien !

Bientôt, je me ressaisis un peu et traçai rapidement avec un morceau de craie un pentacle sur le parquet ciré. Je restai au centre de celui-ci jusqu'aux approches de l'aube. Et pendant tout ce temps, la porte de la

Chambre Grise ne cessa de claquer à intervalles réguliers et horribles. Ce fut vraiment une nuit pénible, inhumaine à vivre !

Lorsque le jour commença à poindre, le battement de porte cessa progressivement. Finalement, je pris mon courage à deux mains, m'avançai dans le couloir plongé dans la pénombre et remis le capuchon sur l'objectif de mon appareil photographique. Je peux vous l'avouer, cela me demanda un effort terrible ; mais, si je n'étais pas venu, ma photographie aurait été fichue, et j'y tenais énormément ! Je retournai dans ma chambre et entrepris aussitôt d'effacer l'étoile à cinq branches au milieu de laquelle j'étais resté assis.

Une demi-heure plus tard, on frappait à ma porte. C'était Peters, m'apportant mon café. Après l'avoir bu, nous nous rendîmes tous les deux jusqu'à la Chambre Grise. Chemin faisant, je regardai les scellés des autres portes, ils étaient tous intacts. Mais celui de la porte de la Chambre Grise était rompu, ainsi que le fil reliant le déclic de la mise à feu au bouton de porte. Cependant, la carte de visite placée sur le trou de la serrure était toujours là. Je l'arrachai et ouvris la porte.

Nous ne vîmes rien d'extraordinaire jusqu'au moment où nous arrivâmes au lit. Je vis alors, comme la veille, les draps arrachés et jetés à terre, dans un coin, sur la gauche, exactement au même endroit que précédemment ! Cela me fit un effet étrange, mais je n'oubliai pas de vérifier tous mes scellés, et ce fut pour constater que pas un seul n'avait été rompu !

Alors je me retournai et regardai le vieux Peters, qui me regarda à son tour, en hochant de la tête.

— Sortons d'ici ! lui dis-je. Ce n'est pas un endroit où un être humain, quel qu'il soit, puisse entrer sans être protégé d'une manière adéquate !

Sur ces mots, nous sortîmes ; je verrouillai et rescellai la porte.

Après le petit déjeuner, je développai le cliché : on y voyait seulement la porte de la Chambre Grise, entrouverte. Je quittai alors la maison, comme je désirais faire l'acquisition de certains accessoires et de quelques « substances » nécessaires à la protection de ma vie, et peut-être de mon âme ! En effet, j'étais décidé à passer la nuit suivante dans la Chambre Grise.

Je rentrai en fiacre vers cinq heures et demie, avec tout mon matériel. Peters m'aida à le porter jusqu'à la Chambre Grise, où je l'entassai soigneusement au milieu de celle-ci. Lorsque tout fut installé, y compris un chat que j'avais apporté, je fermai et verrouillai la porte. Puis je retournai à ma chambre, disant à Peters que je ne descendrais pas dîner. Il me répondit, « bien, monsieur », et descendit, pensant que j'allais me coucher. C'était exactement ce que je voulais qu'il crût. Car je savais qu'il se serait fait du souci et m'aurait également gêné s'il avait connu mes intentions.

Je pris simplement dans ma chambre mon appareil photographique et mon dispositif à magnésium, puis retournai rapidement à la Chambre Grise. J'entrai, verrouillai la porte et apposai un scellé, m'enfermant ainsi dans la pièce. Puis je me mis au travail, car j'avais beaucoup à faire avant la tombée de la nuit.

Tout d'abord, je retirai tous les rubans fixés au-dessus du plancher ; puis j'emportai le chat –, toujours enfermé dans son panier –, vers le mur du fond et le laissai là. Je revins au milieu de la pièce et délimitai un espace de vingt et un pieds de diamètre, que je balayai avec une branche d'hysope. Tout autour, je traçai un cercle à la craie, en prenant soin de ne jamais le franchir.

En outre, je passai une botte d'ail sur une large bande circulaire

entourant le cercle tracé à la craie, et, lorsque ceci fut fait, je pris parmi tous mes ustensiles placés au centre du cercle une petite jarre contenant une certaine eau. Je brisai le parchemin protégeant le bouchon et ôtai celui-ci. Puis, plongeant mon index gauche dans la petite jarre, je fis à nouveau le tour du cercle, en traçant sur le plancher, exactement à l'intérieur dudit cercle de craie, le Second Signe du Rituel Saaamaaa, reliant très soigneusement chaque Signe avec le croissant gauche. Je vous l'avoue, je me sentis plus à mon aise lorsque cela fut fait et le « cercle d'eau » achevé.

Continuant à déballer mon matériel, je plaçai une bougie allumée dans la « vallée » de chaque croissant. Ensuite, je traçai un pentacle, de telle sorte que chacune des cinq pointes de l'étoile protectrice touchât le cercle tracé à la craie. À chaque pointe de l'étoile, je plaçai un fragment d'un certain pain, enveloppé dans de la toile de lin, et, dans chacune des cinq « vallées », une jarre débouchée, remplie de cette même eau dont je m'étais servie pour tracer le « cercle d'eau ». À présent, j'avais achevé ma première barrière protectrice.

N'importe qui, excepté vous qui connaissez un peu mes méthodes d'investigation, considérerait tout cela comme un ramassis de superstitions ridicules et inutiles. Mais vous vous souvenez tous de l'affaire du « Voile Noir », au cours de laquelle je crois avoir sauvé ma vie grâce à un système de protection très semblable ; tandis qu'Aster, qui s'était moqué de celui-ci et avait refusé de venir se placer au milieu du pentacle, en est mort !

J'en ai trouvé l'idée dans le manuscrit Sigsand écrit, autant que je puisse le savoir, au XIVe siècle. Naturellement, je crus tout d'abord qu'il n'était que l'expression des superstitions de son époque. Et ce fut seulement longtemps après l'avoir lu pour la première fois qu'il me vint à l'idée d'essayer sa « Défense » ; ce que je fis, comme je viens de le dire, au cours de cette horrible affaire du « Voile Noir ». Vous savez comment *cela* se passa. Plus tard, je l'ai utilisé en maintes occasions et je m'en suis toujours sorti sain et sauf, jusqu'à cette affaire de la « Fourrure Mouvante ». Là, ce n'était qu'une « Défense » partielle, et je faillis perdre la vie au milieu du pentacle. Ensuite, je pris connaissance du livre du professeur Garder, *Expériences avec un médium*. Quand on entourait le médium d'un courant de vibrations d'une certaine fréquence, dans le vide, il perdait son pouvoir… pratiquement comme si on l'avait coupé de l'immatériel.

Cela me donna à réfléchir et me conduisit finalement au pentacle électrique, qui est une « Défense » tout à fait merveilleuse contre certaines manifestations. J'utilisai pour cette protection la forme de l'étoile défensive, parce que, personnellement, je ne nourris absolument aucun doute quant à la vertu extraordinaire de ce vieux symbole magique. C'est plutôt curieux qu'un homme du XXe siècle admette cela, non ? Mais, comme vous le savez tous, je ne me suis jamais laissé, et ne me laisserai jamais, aveugler par la crainte d'être en butte à des plaisanteries mesquines. Je pose des questions et je garde les yeux ouverts !

Dans cette dernière affaire, j'étais presque certain d'être confronté à un monstre surnaturel et j'étais bien décidé à prendre toutes les précautions possibles ; car le danger que je courais était abominable.

J'entrepris alors de mettre en place le pentacle électrique, le disposant de telle sorte que chacune de ses « pointes » et de ses « vallées » vienne coïncider exactement avec chacune des « pointes » et des « vallées » du pentagramme tracé sur le sol. Puis je branchai la batterie et, l'instant d'après, les tubes à vide entrelacés émettaient une luminescence bleu pâle.

Je regardai alors autour de moi, avec un léger soupir de soulagement, et je réalisai brusquement que le crépuscule était tombé, car la fenêtre était grisâtre et avait un aspect peu engageant. Je fis des yeux le tour de la grande pièce vide, pardessus la double barrière de la lumière électrique et des bougies, et j'éprouvai soudain un sentiment extraordinaire d'étrangeté… une étrangeté flottant dans l'air, vous savez, qui m'accablait. J'avais l'impression que quelque chose d'inhumain allait survenir. La pièce était imprégnée de la forte odeur d'ail écrasé, odeur que je déteste.

Je me tournai alors vers mon appareil photographique et constatai qu'il était en parfait état de marche, ainsi que mon dispositif à magnésium. Ensuite je vérifiai soigneusement le fonctionnement de mon revolver, tout en étant persuadé que je n'en aurais guère besoin. Cependant, on ne peut jamais savoir jusqu'à quel degré peut aller, dans des conditions favorables, la matérialisation d'une créature surnaturelle ; et je n'avais absolument aucune idée de l'horrible chose que j'allais voir, ou dont j'allais percevoir la présence. Je pouvais fort bien, finalement, avoir à affronter un être matériel. Je n'en savais rien et je devais, me préparer à toute éventualité. Voyez-vous, j'avais constamment en mémoire le fait que trois personnes avaient été étranglées dans le lit tout proche de moi, et je n'oubliais pas les violents claquements de porte que j'avais entendus en personne. Je ne doutais nullement que j'enquêtais sur une affaire dangereuse et déplaisante.

Dans l'intervalle, la nuit était tombée, bien que la pièce fût brillamment éclairée par les bougies ; et je me rendis compte que je regardais constamment derrière moi et tout autour de la pièce. Attendre la venue de cette chose dans la chambre était tout à fait éprouvant pour les nerfs !

Soudain, je sentis sur moi un léger vent glacé, soufflant par-derrière. Je fus parcouru par un grand frisson, et un vif picotement me saisit la nuque. Je pivotai rapidement sur moi-même, bien qu'avec une certaine raideur, et regardai dans la direction d'où venait ce vent singulier. Il semblait souffler du coin de la chambre, à la gauche du lit… l'endroit où, par deux fois, j'avais trouvé le tas de draps jetés sur le plancher. Cependant, je ne voyais rien d'anormal, aucune ouverture… rien !

Je m'aperçus brusquement que les bougies vacillaient sous l'effet de ce vent anormal… je crois bien être resté figé sur place et avoir regardé fixement devant moi, terrifié, durant plusieurs minutes. Je ne serai jamais capable de vous communiquer à quel point c'était horrible et éprouvant de rester assis de cette façon, dans ce vent glacé et corrompu ! Et puis floc ! floc ! floc ! toutes les bougies de la barrière extérieure s'éteignirent et je me retrouvai enfermé dans cette pièce à la porte verrouillée et scellée, avec pour seule lumière la lueur bleu pâle du pentacle électrique.

Pendant un long moment, je fus en proie à une abominable tension nerveuse, et ce vent soufflait toujours sur moi ! Puis, brusquement j'eus conscience que quelque chose bougeait dans le coin situé à la gauche du lit. J'en fus averti par une sorte de sixième sens (qui nous sert si rarement !), plutôt que par la vue ou l'ouïe ; car le pâle éclat, de faible portée, du pentacle était insuffisant pour me permettre de voir quoi que ce fût. Mais, comme je regardais fixement, quelque chose se mit à grandir lentement… une ombre mouvante, légèrement plus foncée que les ténèbres environnantes. Je perdis la chose de vue au milieu de ces ténèbres indistinctes, et durant un instant ou deux, je jetai de vifs regards d'un côté et de l'autre, avec la sensation renouvelée d'un danger imminent. Puis mon attention fut attirée vers le lit. Toutes les couvertures venaient d'être

arrachées violemment, dans une sorte de mouvement furtif et abominable. J'entendis le bruit des draps qui glissaient lentement, mais je ne pouvais rien voir de la chose qui les tirait. Je pris conscience, d'une façon curieusement subconsciente et intérieure, que j'avais la chair de poule et que le picotement sur toute ma nuque était revenu. Cependant, j'avais plus de sang-froid que quelques minutes auparavant ; suffisamment pour sentir que mes mains étaient couvertes d'une sueur froide et pour changer mon revolver de place, presque inconsciemment, tandis que je frottais et essuyais ma paume droite sur mon genou. Mais, pas un seul instant, je ne quittai des yeux ni ne détournai mon attention des draps qui glissaient lentement.

Les légers bruits provenant du lit cessèrent bientôt, et un silence absolu s'ensuivit. Je n'entendais que le sang battre sourdement à mes oreilles. Cependant, immédiatement après, j'entendis à nouveau le bruit de glissement des draps qui étaient arrachés du lit. Malgré la tension nerveuse qui était alors la mienne, je me souvins de l'appareil photographique et me retournai, tendant la main pour le saisir, mais sans détacher mon regard du lit. Alors, vous savez, en un instant, couvertures et draps furent arrachés avec une extraordinaire violence, et j'entendis le bruit sourd qu'ils firent en heurtant le plancher, là-bas, dans le coin.

Il y eut, ensuite, peut-être deux minutes de silence absolu. Vous imaginez dans quel état j'étais ! Les draps du lit avaient été arrachés et jetés à terre avec une telle sauvagerie ! Et ensuite, à nouveau cette chose abominable, surnaturelle, qui venait de se produire sous mes yeux !

Soudain, de l'autre côté de la porte, j'entendis un léger bruit… une sorte de craquement, suivi d'un ou deux pas légers sur le plancher. Un grand frisson nerveux me saisit, parcourut mon épine dorsale et ma nuque ; car le scellé de la porte venait de se rompre. Quelque chose était là ! Je ne pouvais voir la porte ; du moins, je veux dire par là qu'il m'était impossible de savoir dans quelle mesure je voyais effectivement quelque chose et dans quelle mesure mon imagination me jouait des tours. Je ne la distinguais seulement que comme un prolongement des murs gris… Et alors il me sembla que quelque chose de sombre et d'indistinct se déplaçait et se balançait là-bas, parmi les ombres.

Brusquement je réalisai que la porte s'ouvrait et, dans un effort inouï, je tendis à nouveau la main vers mon appareil photographique ; mais avant que j'ai pu viser, la porte se referma en claquant d'une manière terrible. Un fracas terrifiant emplit la pièce ; on aurait dit un véritable coup de tonnerre. Je sursautai comme un enfant effrayé. Il semblait y avoir une telle puissance derrière ce bruit, comme si une force énorme s'était « déchaînée ». Comprenez-vous ?

On ne toucha plus à la porte ; mais, tout de suite après, j'entendis craquer le panier dans lequel se trouvait le chat. Je vous l'avoue, j'eus des frissons dans tout le dos. Je compris que j'allais savoir, d'une manière définitive, si ce qui se trouvait là représentait un péril mortel ou non ! Le chat poussa brusquement un horrible miaulement qui cessa aussi soudainement, et alors… trop tard… j'appuyai sur le déclic de mon appareil photographique. À la faveur de la grande lueur du magnésium, je vis que le panier avait été renversé et que son couvercle avait été violemment arraché. Le chat gisait à moitié dans le panier et à moitié sur le plancher. Je ne vis rien d'autre, mais je sentais parfaitement que j'étais en présence d'un être ou d'une chose qui avait le pouvoir de détruire.

Au cours des deux ou trois minutes qui suivirent, un silence étrange et

remarquable régna dans la pièce. Vous devez vous rappeler que j'étais alors à moitié aveuglé par l'éclair du magnésium ; de telle sorte que les lieux semblaient être plongés dans des ténèbres de poix au-delà de la pâle lueur émise par le pentacle électrique.C'était absolument horrible. Je restai simplement agenouillé au milieu de l'étoile et pivotai sur mes genoux, essayant de voir si quelque chose arrivait sur moi.

Mon acuité visuelle réapparut graduellement, et je me ressaisis un peu. Brusquement, je vis la chose que je cherchais, tout près du « cercle d'eau ». C'était gros et d'une forme assez vague ; cela se balançait curieusement. On aurait dit l'ombre d'une gigantesque araignée suspendue dans les airs, juste au-delà de la barrière. Cela fit rapidement le tour du cercle et parut même essayer de venir vers moi. Mais ce fut seulement pour se retirer avec des mouvements extraordinairement saccadés, comme le ferait une personne vivante touchant la grille d'un foyer chauffée à blanc.

Cela faisait toujours le tour du cercle et je tournai de même. Puis, juste en face de l'une des « vallées » du pentacle, cela parut s'immobiliser, comme pour se préparer à un effort prodigieux. Cela se retira au-delà de la luminescence dégagée par les tubes à vide, puis arriva droit sur moi, semblant prendre forme et consistance en s'approchant. Il semblait y avoir une détermination profondément perverse derrière ce mouvement qui *devait* réussir ! J'étais à genoux et je me rejetai en arrière ; je tombai sur ma main gauche et ma hanche, dans un effort désespéré pour m'éloigner de la chose qui avançait. De ma main droite, j'essayai follement de ramasser mon revolver que j'avais laissé glisser. Cette chose brutale fit un grand bond par-dessus l'ail et le « cercle d'eau », arrivant presque jusqu'à la vallée du pentacle. Je crois bien avoir poussé un hurlement. Puis, tout aussi soudainement que cela avait sauté, cela parut être repoussé en arrière par quelque force puissante et invisible.

Quelques instants durent se passer avant que je réalise que j'étais sain et sauf. Alors je me ressaisis tout à fait, au milieu des pentacles, me sentant horriblement ébranlé et « vidé ». Je regardai tout autour de la barrière, mais la chose avait disparu. Cependant, j'avais appris quelque chose ; je savais à présent que la Chambre Grise était hantée par une main monstrueuse !

Brusquement, comme j'étais accroupi ainsi, je vis ce qui avait failli fournir au monstre une ouverture dans la barrière. Dans mes mouvements à l'intérieur du pentacle, j'avais dû toucher l'une des jarres d'eau, car, juste à l'endroit où la Chose avait lancé son attaque, la jarre qui gardait le « creux » de la « vallée » avait été déplacée d'un côté, laissant ainsi l'une des cinq « portes » sans défense. Je la remis rapidement en place et me sentis presque en sécurité à nouveau, car j'avais découvert la cause, et la « Défense » était toujours bonne. Je commençais à espérer de nouveau voir le jour se lever. En voyant cette Chose si proche de réussir, j'avais eu la sensation affreuse, déprimante et accablante, que les « barrières » ne pourraient jamais me protéger toute une nuit contre une telle force. Vous me comprenez ?

Pendant un long moment, je ne vis plus la main ; mais bientôt, je crus distinguer, une ou deux fois, une étrange ondulation, là-bas, parmi les ombres proches de la porte. Un peu plus tard, comme dans un soudain accès de rage mauvaise, le cadavre du chat fut saisi et heurta le plancher plusieurs fois, avec un bruit mou et écœurant. Je me sentis plutôt drôle.

Une minute après, la porte fut ouverte et claquée deux fois avec une force terrible. L'instant suivant, la chose surgit de l'ombre et lança vers

moi une nouvelle attaque, rapide et vicieuse. Instinctivement, je fis un saut de côté et ôtai ma main du pentacle électrique – sur lequel je l'avais posée dans un moment de négligence funeste ! Le monstre fut violemment repoussé du voisinage du pentacle, mais – en raison de ma stupidité inouïe – il avait failli, pour la seconde fois, franchir les barrières extérieures. Je peux vous avouer que pendant un instant je tremblai, saisi d'une véritable frousse. Je revins sur la droite, au centre des pentacles, et m'agenouillai là, me faisant aussi petit et ramassé sur moi-même que possible.

Comme je me mettais à genoux, je commençai à m'étonner quelque peu de ces deux « accidents » qui avaient été si près de permettre à cette brute d'arriver jusqu'à moi. Avais-je été *influencé,* au point d'accomplir inconsciemment des gestes apparemment volontaires qui m'avaient mis en danger ? Cette idée ne me quitta plus, et je surveillai dès lors le moindre de mes mouvements. Brusquement, j'étendis l'une de mes jambes fatiguées et renversai l'une des jarres d'eau. Un peu de son contenu fut renversé, mais grâce à ma vigilance méfiante, je la redressai rapidement et la replaçai au creux de sa « vallée », comme elle contenait encore un peu d'eau. Alors même que je la replaçais dans sa position première, la main gigantesque et noire, qui s'était matérialisée à demi, s'élança vers moi, surgissant des ténèbres, et parut presque me sauter au visage, tellement elle s'était rapprochée ! Mais, pour la troisième fois, elle fut repoussée par une force prodigieuse et supérieure. Cependant, à part la frayeur stupéfaite que cette attaque incroyable avait provoquée en moi, j'éprouvai momentanément une sorte de malaise spirituel : c'était comme si une grâce intérieure, belle et fragile, avait été « souillée ». On ressent surtout cela lorsque l'on s'approche trop de l'inhumain ! Et c'est plus terrible, plus étrangement terrible, que toutes les douleurs physiques. Grâce à cette sensation, je compris encore plus l'étendue et la proximité du danger. Et pendant un long moment, je demeurai écrasé, désemparé, devant la pression brutale que cette force exerçait sur mon esprit. Je ne peux mieux vous expliquer tout cela.

Je m'agenouillai à nouveau au centre des pentacles, me surveillant presque avec autant de peur que je surveillais le monstre, car je savais à présent que si je ne me méfiais pas des impulsions soudaines qui pouvaient s'emparer de moi, je risquais tout simplement de travailler à ma propre perte. Je pense que vous comprenez à quel point c'était horrible.

Je passai le reste de la nuit dans un véritable brouillard de terreur maladive et dans un tel état de tension que j'étais incapable de faire normalement le moindre mouvement, le plus banal qu'il fût ! J'avais une peur atroce que tout désir d'action qui me venait ne me fût suggéré par l'Influence qui, je le savais, s'exerçait sur moi ! Et, au-dehors des barrières, cette horrible chose continuait à tourner inlassablement, flottant dans les airs, cherchant sans cesse à m'attraper. Le cadavre du chat fut malmené deux fois encore. La seconde fois, j'entendis se briser tous les os de son corps. Et pendant tout ce temps, l'horrible vent soufflait sur moi, provenant du coin de la chambre, situé à la gauche du lit.

Puis, juste comme les premières lueurs de l'aube apparaissaient dans le ciel, le vent surnaturel cessa brusquement et je ne vis plus trace de la main. Le jour se leva lentement, et bientôt une lumière blafarde emplit toute la pièce, faisant paraître la lueur du pentacle électrique encore plus irréelle. Cependant, j'attendis que le jour fût pleinement levé avant de m'aventurer hors des barrières, car j'ignorais s'il ne s'agissait pas de quelque stratagème ! Ce soudain arrêt du vent était peut-être destiné à

m'attirer hors des pentacles.

Finalement, lorsqu'il fit grand-jour, je jetai un dernier regard autour de moi et courus vers la porte. J'ouvris le verrou maladroitement et nerveusement ; puis, une fois sorti, je refermai la porte vivement et regagnai ma chambre. Là, je m'étendis sur le lit et essayai de me détendre. Peters se présenta bientôt, m'apportant mon café. Après l'avoir bu, je lui dis que j'avais l'intention de dormir, comme j'étais resté éveillé toute la nuit. Il reprit le plateau et sortit tranquillement. Après avoir fermé ma porte à clé, je me couchai tout de bon et finis par m'endormir.

Je m'éveillai vers midi et, après avoir déjeuné, je remontai à la Chambre Grise. Je coupai le courant du pentacle, que j'avais laissé branché dans ma précipitation. J'enlevai également le cadavre du chat. Je ne voulais pas que l'on pût voir cette pauvre bête.

Après cela, je procédai à un examen très méthodique du coin où les draps avaient été jetés. Je perçai plusieurs trous dans la boiserie et la sondai, mais sans rien trouver. Puis j'eus alors l'idée d'essayer sous la plinthe. Ce que je fis et j'entendis bientôt mon fil de fer tinter contre du métal. J'utilisai alors le bout recourbé de ma sonde et réussis de cette manière à retirer un petit objet, à ma seconde tentative. Je le pris et l'emportai vers la fenêtre. Je m'aperçus qu'il s'agissait d'une bague assez étrange, faite d'un métal grisâtre. Ce qu'il y avait d'étrange dans cette bague, c'était sa forme : celle d'un pentagone, c'est-à-dire, celle de l'intérieur du pentacle magique, mais sans les « monts » que forment les pointes de l'étoile défensive. Elle n'était ni ciselée, ni gravée.

Vous comprendrez mon excitation lorsque vous saurez que j'étais sûr de tenir dans ma main la fameuse Bague-Talisman de la famille Anderson et qu'elle avait, plus que tout autre objet, d'étroits rapports avec cette histoire de « hantise » dont je m'occupais présentement. Cette bague avait été transmise de père en fils, de génération en génération : obéissant à une antique tradition de famille, chaque fils devait toujours promettre de ne jamais la porter. Je puis vous dire que cette bague avait été rapportée des Croisades, dans des circonstances très particulières. Mais son histoire est trop longue pour que je vous la raconte ici.

Il semble que le jeune Sir Hulbert, l'un des ancêtres de l'Anderson qui avait fait appel à moi, ait fait le pari, un soir qu'il était pris de boisson, de porter la bague cette nuit-là. Ce qu'il fit, et le lendemain matin, sa femme et son enfant furent trouvés étranglés dans le lit de la chambre même où je me trouvais. Beaucoup pensèrent, semble-t-il, que le jeune Sir Hulbert était l'assassin et qu'il avait commis ces meurtres alors qu'il était ivre. Afin de prouver son innocence, il dormit la nuit suivante dans la chambre. Lui aussi fut étranglé.

Depuis lors, plus personne n'a jamais passé la nuit dans la Chambre Grise, jusqu'à ce que je le fasse. La bague était perdue depuis si longtemps que l'on en était même venu à douter de sa réalité et qu'elle était pratiquement devenue une légende ! C 'était absolument extraordinaire pour moi, de me tenir là, avec l'objet bien réel dans ma main, vous le comprendrez aisément.

C'est en regardant la bague que j'eus une idée. En supposant que celle-ci fût, d'une façon ou d'une autre, une *porte*… vous voyez ce que je veux dire ? Une sorte de trouée dans la haie qui entoure le monde, si je peux employer cette image. C'était une idée singulière, je le sais. Peut-être ne venait-elle pas de moi, mais était-elle l'un de ces messages mentaux venant du Dehors ?

Voyez-vous, le vent était venu de cette partie de la chambre où se trouvait la bague. Je retournai cette idée dans tous les sens. Et puis, il y avait la forme… l'intérieur d'un pentacle, lequel ne comportait pas de « monts ». Or le manuscrit Sigsand dit justement à ce propos : « Ces monts sont les cinq Collines de la Sûreté. S'ils manquent, cela donne le pouvoir au démon et favorise assurément les créatures maléfiques ». Comme vous le voyez, la forme même de la bague était significative. Je résolus de l'expérimenter.

J'effaçai mon pentacle, car il doit être « renouvelé » à chaque fois et tracé *autour* de celui qu'il s'agit de protéger. Puis je sortis et verrouillai la porte. Après quoi, j'allai acheter certaines choses, car « ni herbes, ni feu, ni eau » ne doivent être utilisés une seconde fois, est-il dit dans le manuscrit Sigsand. Je rentrai vers sept heures et demie. Dès que mes acquisitions eurent été portées dans la Chambre Grise, je renvoyai Peters pour la nuit, exactement comme je l'avais fait le soir précédent. Lorsqu'il fut parti, je me rendis à la chambre, dont je verrouillai et scellai la porte. J'allai au milieu de la pièce, où tout mon matériel avait été placé, et je me mis rapidement à l'ouvrage, afin de construire une « barrière » autour de moi et de la bague.

Je ne me souviens pas si je vous l'ai déjà expliqué, mais je raisonnais ainsi : si la bague était, à sa façon, un « moyen d'accès » et si elle était enfermée avec moi dans le pentacle électrique, elle serait, pour ainsi dire, isolée. Vous me suivez ? La Force qui se matérialisait sous la forme d'une main serait obligée de rester de l'autre côté de la « barrière » qui sépare l'Anormal du Normal. En effet, la « porte » lui serait inaccessible.

Comme je l'ai déjà dit, je travaillai le plus vite possible afin d'achever cette « barrière » autour de moi et de la bague, car il était déjà bien tard pour se trouver ainsi « sans protection » dans cette pièce ! J'avais également l'impression qu'un gros effort serait fait cette nuit pour reprendre possession de la bague. Car j'avais l'intime conviction que celle-ci était indispensable pour la matérialisation. Vous allez voir combien j'avais raison.

J'avais achevé les « barrières » en une heure environ et vous pouvez imaginer mon soulagement lorsque je vis à nouveau la lueur du pentacle électrique briller faiblement autour de moi. À partir de ce moment, durant près de deux heures, je restai tranquillement assis, faisant face au coin d'où avait soufflé le vent.

Vers onze heures, j'eus la conviction étrange que quelque chose se trouvait près de moi, mais rien ne se produisit pendant une bonne heure encore. Puis, brusquement, je sentis le vent glacé et surnaturel commencer à souffler vers moi. À mon grand étonnement, il semblait à présent venir de derrière moi et je pivotai rapidement sur moi-même, parcouru par un abominable frisson de peur. Le vent me souffla au visage. Il montait du plancher tout près de moi. Je regardai fixement, en proie à de nouvelles et écœurantes terreurs. Qu'avais-je fait, mon Dieu ! La bague était là, près de moi, à l'endroit où je l'avais posée. Soudain, comme je la regardais fixement, stupéfait, je me rendis compte qu'il se passait quelque chose d'étrange : des ombres curieuses se mouvaient autour d'elle, décrivant des circonvolutions. Je la regardai toujours, stupidement. Et alors, brusquement, je compris que le vent qui soufflait sur moi sortait de la bague. Une étrange fumée, indéfinie, me devint visible. Elle semblait se dégager de la bague, pour aller se mêler aux ombres mouvantes. Tout d'un coup je compris que quelque chose de bien pire qu'un danger mortel me

menaçait, car les ombres qui décrivaient des circonvolutions autour de la bague se précisaient et la main mortelle prenait forme *à l'intérieur* du Pentacle. Seigneur, vous vous rendez compte ? J'avais introduit la « porte » à l'intérieur des pentacles, et la brute passait à travers… se répandait dans le monde matériel, comme le gaz s'échappe d'un tuyau.

Je tombai à genoux et restai ainsi sans doute un bon moment, en proie à une stupeur horrifiée. Puis, en un geste fou et maladroit, je saisis la bague dans l'intention de la lancer hors du pentacle. Mais elle se déroba à moi, comme si quelque chose d'invisible et de vivant la lançait ici et là. Je finis tout de même par l'attraper, mais, au même instant, elle me fut arrachée des doigts avec une brutalité et une force incroyables. Une grande ombre noire la recouvrit, se dressa dans les airs et vint sur moi. Je vis que c'était la Main, énorme et d'une forme presque parfaite. Je poussai un hurlement de dément et sautai par-dessus le Pentacle et le cercle de bougies allumées, puis courus désespérément vers la porte. J'essayai d'introduire, maladroitement et vainement, la clé dans la serrure, sans quitter les « barrières » des yeux, en proie à une peur proche de la folie. La Main s'élançait vers moi. Mais, de même qu'elle avait été incapable d'entrer dans le pentacle alors que la bague se trouvait à l'extérieur de celui-ci… à présent que la bague se trouvait à l'intérieur, elle ne pouvait plus en sortir ! Le monstre était enchaîné aussi sûrement qu'une bête féroce l'aurait été rivée à ses chaînes.

Je le compris en un éclair, même en cet instant abominable, mais j'étais trop terrifié pour pouvoir raisonner. Dès que j'eus réussi à faire tourner la clé dans la serrure, je bondis dans le couloir et refermai vivement la porte derrière moi en la claquant. Je la verrouillai et regagnai ma chambre, je ne sais trop comment, car je tremblais tellement que je pouvais à peine tenir sur mes jambes, comme vous pouvez l'imaginer ! Je m'enfermai dans ma chambre et m'arrangeai pour que ma bougie restât allumée. Puis je m'étendis sur le lit et demeurai ainsi, immobile, pendant une heure ou deux, reprenant peu à peu le contrôle de moi-même.

Je réussis à dormir un peu, mais je m'éveillai lorsque Peters m'apporta mon café. Après l'avoir bu, je me sentis beaucoup mieux et emmenai le vieil homme avec moi pour jeter un coup d'œil à la Chambre Grise. J'ouvris la porte et regardai prudemment à l'intérieur. Les bougies brûlaient toujours, pâles dans la lumière du jour. Derrière elles, luisait faiblement l'étoile du pentacle électrique. Et, au centre de celui-ci, il y avait la bague – la porte du monstre – posée sur le plancher, l'air inoffensif et ordinaire.

Rien n'avait bougé dans la pièce et je compris que la brute n'avait pas réussi à franchir les pentacles. Alors je sortis et verrouillai la porte.

Après un nouveau somme de quelques heures, je quittai la maison. Je revins en fiacre dans l'après-midi. Je rapportais un chalumeau oxhydrique et deux cylindres de gaz. Je portai le tout dans la Chambre Grise et là, au centre du pentacle électrique, je préparai un petit fourneau. Cinq minutes plus tard, la Bague-Talisman, qui avait été le « porte-bonheur » de la famille Anderson avant d'en devenir le « fléau », n'était plus qu'un petit bout de métal tordu et brûlant. »

Carnacki chercha dans sa poche et en sortit quelque chose, enveloppé dans du papier de soie. Il me le tendit. J'ouvris le papier et y trouvai un petit cercle d'un métal grisâtre, ressemblant à du plomb, mais plus dur et un peu plus brillant.

— Et alors ? demandai-je, finalement, après l'avoir examiné et passé aux

autres. Cela a-t-il fait cesser les phénomènes de hantise ?

Carnacki hocha de la tête.

— Oui, fit-il. Je dormis trois nuits consécutives dans la Chambre Grise avant de partir. Le vieux Peters faillit s'évanouir en apprenant ce que je voulais faire ; mais, (la troisième nuit, il parut réaliser qu'à présent la maison était redevenue sûre et pareille aux autres. Mais, vous savez, je pense qu'en lui-même, il ne m'approuvait pas tellement !

Carnacki se leva et commença à serrer des mains.

— Allez, dehors, tout le monde ! dit-il avec bonne humeur.

Et bientôt, nous regagnions, songeurs, nos demeures respectives.

LA MAISON PARMI LES LAURIERS

— C’est une curieuse histoire que je vais vous raconter, dit Carnacki.

Nous venions de souper, comme à l’ordinaire, et nous nous mettions à notre aise, dans son confortable salon.

« Je viens juste de rentrer de l’Ouest de l’Irlande, poursuivit-il. Wentworth, un de mes amis, avait récemment fait un héritage plutôt inattendu, qui consistait en une vaste propriété et un manoir, situé à environ un mile et demi du village de Korunton. L’endroit se nomme Gannington Manor et était resté inhabité depuis un grand nombre d’années. C’est souvent le cas avec des maisons qui ont la réputation d’être « hantées ».

Apparemment, lorsque Wentworth s’en alla prendre possession de son bien, il trouva les lieux en un bien triste état : les terres étaient totalement à l’abandon et n’avaient pas été entretenues ; la demeure elle-même, comme je le constatai par moi-même, avait un aspect assez sinistre et était très isolée. Il visita la grande demeure et il m’avoua qu’il avait éprouvé un vif sentiment de malaise durant cette visite. Mais, bien sûr, cela était peut-être dû à l’atmosphère évidemment lugubre qui règne dans une grande maison vide, restée longtemps inhabitée, et que l’on visite seul.

Lorsqu’il eut fini ce premier examen des lieux, il descendit au village. Il désirait voir le notaire et essayer de trouver un gardien pour s’occuper du domaine. Le notaire, qui s’avéra être un Écossais, soit dit en passant, était vivement désireux de s’occuper, comme dans le passé, de la gestion des terres. Mais il assura à Wentworth qu’ils ne trouveraient jamais quelqu’un qui acceptât de garder le manoir. À son avis – celui du notaire – Wentworth avait tout intérêt à faire abattre la maison pour en faire construire une neuve.

Ceci étonna naturellement mon ami, et tout en marchant dans le village, il réussit à arracher un début d’explication à l’homme. Apparemment, d’étranges histoires avaient toujours été colportées sur cet endroit, que l’on avait même appelé dans un passé récent le château de Landru. Et, au cours de ces sept dernières années, il y avait eu deux morts étranges là-bas. Dans les deux cas, il s’était agi de vagabonds qui ne connaissaient pas la réputation de la maison et qui avaient probablement pensé que la grande demeure vide leur conviendrait parfaitement pour passer une nuit, logés gratis ! On n’avait relevé sur eux aucune trace de violence qui aurait pu indiquer la façon dont ils étaient morts et, à chaque fois, le corps avait été trouvé dans le grand hall d’entrée.

Tout en parlant, ils étaient arrivés à l’auberge où Wentworth était descendu, et ce dernier dit au notaire qu’il prouverait que toutes ces histoires de « maison hantée » n’étaient que des racontars, en passant lui-même une nuit ou deux dans le manoir. Certes, la mort des deux vagabonds était étrange, mais cela ne prouvait nullement que quelque

force surnaturelle était à l'œuvre ! Il s'agissait de deux accidents isolés, gardés en mémoire par les villageois durant un grand nombre d'années, ce qui était assez naturel pour un petit village comme Korunton. Les vagabonds devaient bien mourir à un moment donné et quelque part ! Cela ne prouvait absolument rien si deux vagabonds, sur peut-être les centaines qui avaient dormi dans la maison abandonnée, avaient saisi l'opportunité qui leur était offerte de mourir sous son toit !

Mais le notaire prit sa remarque très au sérieux, et il fit tout son possible, ainsi que Dennis, le propriétaire de l'auberge, pour dissuader Wentworth de ne pas y aller, pour « le salut de son âme ». L'Irlandais Dennis le supplia de ne pas faire une pareille chose, et l'Écossais se montra aussi solennel, avertissant Wentworth qu'il allait « risquer sa vie » dans cette tentative aussi folle !

C'était la fin de l'après-midi à présent, et, comme Wentworth me le dit, la journée avait été ensoleillée et radieuse. Aussi, entendre ces deux-là parler tout à fait sérieusement du Surnaturel par cette journée magnifique semblait encore plus absurde et déplacé ! Il se sentit plein de courage et il résolut de mettre fin sur-le-champ à cette histoire de « hantise », en dormant cette nuit-même au manoir. Il leur fit clairement comprendre cela et leur dit que ce serait tout à leur honneur s'ils acceptaient de venir avec lui et de lui tenir compagnie au château durant la nuit. Mais le pauvre vieux Dennis fut absolument scandalisé, je pense, par cette proposition. Quant à Tabbit, le notaire, bien qu'il prît cela plus calmement, sa réponse fut absolument formelle et catégorique.

Le soir commençait à tomber, et apparemment, comme Wentworth me le dit par la suite, bien qu'il fût toujours décidé à réaliser son projet, la situation ne se présentait déjà plus de la même façon !

Les villageois s'étaient rassemblés pour le voir partir, car entre-temps, ils avaient tous été mis au courant de son intention. Wentworth emportait avec lui son revolver et une grande boîte de bougies. Il leur fit clairement comprendre qu'il valait mieux que personne n'essayât de lui jouer quelque tour stupide, car il était décidé à tirer « à vue ». C'est à ce moment qu'il commença à réaliser le sérieux avec lequel ils considéraient toute cette affaire, car l'un des villageois s'approcha de lui, tirant par sa laisse un grand mastiff, et lui proposa de l'emmener au manoir, pour lui tenir compagnie. Wentworth tapota sur son revolver, mais le vieil homme – le propriétaire du chien – secoua la tête et déclara que l'animal le préviendrait suffisamment à temps pour qu'il ait le temps de quitter le château ! Car il était évident qu'il considérait que l'arme serait parfaitement inutile à Wentworth !

Ce dernier accepta alors le chien et remercia l'homme. Il commençait déjà à regretter, m'avoua-t-il par la suite, d'avoir déclaré aussi catégoriquement qu'il irait au manoir ; mais les choses étant ce qu'elles étaient, il était absolument obligé d'y aller à présent ! Il traversa la foule des villageois et il s'aperçut brusquement qu'ils s'étaient groupés et qu'ils marchaient à ses côtés. Ils l'accompagnèrent tout le long du chemin jusqu'au manoir, puis ils visitèrent avec lui les lieux, de fond en comble.

Il faisait encore jour lorsque cette inspection fut terminée, bien que le crépuscule eût fait son apparition. Un moment, les hommes restèrent là, hésitants, comme s'ils ressentaient une certaine honte à partir et à laisser Wentworth tout seul dans le manoir. Il me dit ensuite qu'à cet instant il aurait donné cinquante livres avec joie, pour repartir avec eux ! Brusquement il eut une idée. Il leur suggéra de rester avec lui et de lui

tenir compagnie durant toute la nuit. Pendant quelques instants, ils refusèrent et tentèrent de le persuader de repartir avec eux. Puis, il leur fit finalement une proposition qui alla droit au cœur de chacun. Ils allaient retourner tous ensemble à l'auberge, y acheter deux douzaines de bouteilles de whisky et faire une nouvelle provision de bougies, qu'ils chargeraient sur un mulet, sans oublier de la tourbe et du bois. Puis ils reviendraient et feraient un grand feu dans l'immense cheminée du manoir, allumeraient toutes les bougies et les disposeraient tout autour de la pièce. Ils ouvriraient les bouteilles de whisky et passeraient ainsi joyeusement la nuit. Et, ma foi !, il parvint à les convaincre !

Ils repartirent vers le village et arrivèrent bientôt à l'auberge. Pendant que l'on chargeait l'âne et que bougies et bouteilles étaient distribuées aux villageois, Dennis fit de son mieux pour empêcher Wentworth de remonter au manoir. Mais c'était un homme sensé à sa façon et, comprenant que cela ne servirait à rien, il n'essaya plus de le convaincre. Je pense qu'il voulait également éviter d'effrayer les villageois, qui auraient alors refusé d'accompagner Wentworth.

— Je vous le répète, monsieur, lui dit-il, cela ne sert à rien, absolument à rien, de vouloir reprendre possession de ce château. Il est maudit et souillé par le sang innocent ! Vous feriez mieux de le faire abattre et d'en faire construire un autre à la place, tout beau et tout neuf ! Mais, si vous avez l'intention de passer la nuit là-bas, laissez la grande porte largement ouverte et guettez la pluie de sang. Même s'il ne tombe qu'une goutte, ne restez pas là-bas, pour tout l'or du monde !

Wentworth lui demanda ce qu'il entendait par « pluie de sang ».

— Eh bien, répondit Dennis, c'est le sang de ceux que le vieux Mick le Noir tua durant leur sommeil. Cela remonte à bien longtemps. Il vouait une haine mortelle aux O'Hara – une histoire de famille – et il fit semblant de mettre fin à cette discorde et les invita chez lui. Ils étaient soixante-dix. Il leur prépara un grand festin, leur fit de beaux discours et les mit en confiance. Il les convainquit ainsi de rester dormir chez lui. Mais, au milieu de la nuit, lui et ceux de son clan se levèrent et massacrèrent tous les O'Hara durant leur sommeil. Cette histoire, mon père la tenait de son grand-père. Et depuis lors, c'est la mort certaine, dit-on, pour celui qui passe la nuit au château lorsque tombe la pluie de sang ! Les gouttes de sang éteindront les bougies et le feu ; et alors, dans les ténèbres, la Vierge elle-même sera incapable de vous protéger !

Wentworth me dit qu'il éclata de rire en entendant cette histoire, mais surtout pour la raison suivante, qu'il énonça ainsi : on doit toujours rire en entendant ce genre d'histoire, quoi que vous ressentiez intérieurement ! Il demanda ensuite au vieux Dennis s'il s'attendait à ce qu'il croit à cette histoire.

— Oui, monsieur, fit Dennis, j'espère beaucoup que vous y croyez et, plaise à Dieu, si c'est le cas, vous serez peut-être de retour, sain et sauf, avant le matin.

La solennelle simplicité de l'homme fit impression sur Wentworth, qui tendit alors la main à l'aubergiste. Mais, en dépit de tout cela, il partit, et je dois admirer ici son courage.

Il y avait à présent quarante hommes et lorsqu'ils furent de retour au manoir – ou au château, comme les villageois avaient l'habitude de l'appeler – ils ne furent pas longs à allumer un feu ronflant et à disposer des bougies allumées tout autour de la grande salle. Ils avaient pris avec eux des gourdins, de telle sorte qu'ils représentaient une troupe assez

impressionnante à attaquer par quelque force seulement naturelle et, bien sûr, Wentworth avait son revolver. Il gardait le whisky sous sa surveillance, car il voulait qu'ils restent sobres. Mais il fit verser à chacun une bonne rasade pour mettre une ambiance plus joyeuse et pour que les villageois se racontent des histoires entre eux. Laissez un groupe d'hommes silencieux, et ils se mettent à penser et à s'imaginer voir des choses !

La grande porte d'entrée avait été laissée grande ouverte, sur son ordre. Ce qui prouvait qu'il avait pris bonne note du conseil de Dennis. C'était une nuit paisible, aussi cela n'était pas gênant. Les bougies brillaient joyeusement, et l'ambiance se maintint durant trois heures environ. Wentworth avait ouvert une seconde caisse de bouteilles, et chacun se sentait d'une humeur fort enjouée, à tel point que l'un des villageois cria d'une voix forte aux fantômes de se montrer un peu ! Et alors, vous savez, une chose assez extraordinaire se produisit : la lourde porte d'entrée tourna, comme poussée par une main invisible, et se referma en claquant violemment.

Wentworth fixait la porte, se sentant soudainement plutôt refroidi. Puis il se souvint des hommes et les parcourut du regard. Plusieurs avaient interrompu leurs conversations et regardaient avec un air terrifié vers la porte. Mais la plupart n'avaient rien remarqué et continuaient à bavarder et à se raconter des histoires. Wentworth sortit son revolver, et l'instant d'après, le grand mastiff lançait un formidable aboiement qui attira l'attention de toute la compagnie.

J'aurais déjà dû vous dire que la salle est de forme oblongue. La façade sud est tout en fenêtres, mais les murs nord et est présentent une série de portes conduisant vers l'intérieur de la demeure, tandis que le mur ouest contient la porte d'entrée majestueuse. Les nombreuses portes conduisant vers l'intérieur du château étaient toutes fermées, et ce fut vers l'une de celles-ci, encastrée dans le mur nord, que le grand chien s'élança. Pourtant il ne s'en approcha pas trop près et, brusquement, la porte s'ouvrit lentement, découvrant progressivement les ténèbres du couloir qui s'étendait au-delà. Le chien revint vers les villageois en gémissant et, durant peut-être une minute, un silence absolu régna dans le hall.

Alors Wentworth sortit du groupe et s'avança vers la porte pour la viser de son revolver.

— Qui que vous soyez, sortez ou je tire, lança-t-il.

Mais rien n'apparut. Il vida son arme vers les ténèbres. Comme si les détonations avaient été un signal, toutes les portes des murs nord et est s'ouvrirent lentement ! Wentworth et ses hommes fixaient, terrifiés, les bouchés d'ombre que formaient les seuils des portes ouvertes.

Wentworth rechargea rapidement son revolver et appela le chien, mais l'animal s'était réfugié auprès des villageois. La peur manifestée par le chien terrifia Wentworth plus que toute autre chose, comme il me le dit par la suite. Puis un autre phénomène singulier se produisit. Trois des bougies placées dans un angle de la salle s'éteignirent et, aussitôt après, une demi-douzaine d'autres s'éteignirent à leur tour, en différents endroits du hall. D'autres bougies furent éteintes encore et la salle était devenue complètement sombre dans ses angles.

Les hommes s'étaient tous levés à présent, serrant leurs gourdins dans leurs mains, et ils se serraient les uns contre les autres. Personne ne disait mot. Wentworth se sentit alors positivement malade de peur ! Je connais cette sensation. Puis brusquement, le dos de sa main gauche fut éclaboussé par quelque chose. Il la leva et regarda. Elle était recouverte d'une grande

tache liquide, rouge, qui dégoulinait entre ses doigts. Un vieil Irlandais à ses côtés la vit et croassa d'une voix chevrotante : « La pluie de sang ! » Lorsque le vieillard cria, tous regardèrent vers Wentworth et, au même instant, d'autres que lui sentirent des gouttes les éclabousser. Ce furent alors des cris terrifiés : « La pluie de sang ! La pluie de sang ! » Puis une demi-douzaine de bougies s'éteignirent simultanément, et la pièce fut soudain presque entièrement plongée dans l'obscurité. Le chien laissa échapper un long et pitoyable gémissement. Il y eût un horrible instant de silence, tandis que chacun restait pétrifié sur place. Puis la tension fut brisée et ce fut alors une folle ruée vers la porte d'entrée. Les hommes l'ouvrirent violemment et se précipitèrent au-dehors, vers les ténèbres nocturnes, mais quelque chose la referma avec fracas derrière eux, emprisonnant le chien dans la salle. Wentworth l'entendit hurler comme ils couraient au bas de l'allée du parc. Mais personne n'eut le courage de retourner sur ses pas pour faire sortir l'animal, ce qui ne me surprend guère !

Wentworth me demanda de venir, dès le lendemain. Il avait entendu parler de moi, à propos de l'affaire du Monstre du Clocher. J'arrivai par le train, la nuit suivante, et le trouvai à l'auberge, où je pris également une chambre. Le lendemain, nous nous rendîmes au vieux manoir qui, assurément, est très retiré. Mais ce qui me frappa surtout,fut la quantité inouïe de buissons de lauriers qui poussaient autour de la maison. Le parc était littéralement recouvert par ces lauriers, à tel point que la maison semblait surgir d'une mer verte de lauriers. Ceux-ci, et l'aspect sévère et suranné de la vieille demeure, rendaient l'endroit encore plus lugubre et humide, même en plein jour.

Le hall d'entrée était une grande pièce, bien éclairée par la lumière du jour, ce qui ne me déplût nullement. Voyez-vous, l'histoire de Wentworth m'avait rendu plutôt nerveux. Nous découvrîmes une chose assez étrange : le grand mastiff gisait sur le sol, la nuque brisée, le corps tout raidi. Ce fait me rendit très grave, car il indiquait que, quelle que fût la cause, surnaturelle ou non, il y avait dans la maison une force qui représentait un danger mortel.

Plus tard, tandis que Wentworth montait la garde avec son revolver, je procédai à un examen du hall. Les bouteilles et les gobelets dans lesquels les hommes avaient bu leur whisky gisaient disséminés ici et là ; et partout il y avait des bougies, se dressant à la verticale, maintenues par leur propre graisse. Mais, au cours de cette première investigation un peu rapide et sommaire, je ne trouvai rien. Je décidai alors de procéder à des recherches minutieuses, comme à l'ordinaire, et d'examiner chaque mètre carré des lieux – non seulement le hall dans ce cas précis, mais tout l'intérieur du château.

Je consacrai trois semaines pénibles à ces recherches, mais sans obtenir des résultats d'aucune sorte. Et vous savez quel soin extrême j'apporte à ces investigations, à ce stade de mon enquête ; car j'ai résolu des centaines de soi-disant cas de « hantise » durant ce premier stade, en me livrant simplement à un examen très minutieux des lieux et en gardant la tête froide ! Mais, comme je viens de le dire, je ne trouvai rien. Durant toutes ces recherches, sur ma demande, Wentworth montait la garde, son revolver à la main, et je veillai tout particulièrement à ce que nous ne nous trouvions plus dans le château après le crépuscule.

Je décidai alors de tenter de passer toute une nuit dans le grand hall, « protégé » bien sûr. J'en parlai à Wentworth, mais sa propre tentative lui

avait mis tellement les nerfs à vif qu'il me supplia de n'en rien faire. Cependant, je trouvais que cela valait la peine de prendre des risques et je réussis finalement à le persuader d'assister à cette expérience.

Dans ce but, je me rendis à la ville voisine de Gaunt, et après un arrangement avec le chef constable, il accepta de me « prêter » six policiers, armés de leurs fusils. Cet accord n'avait rien d'officiel, bien sûr, et les hommes étaient tous des volontaires, avec la promesse d'une récompense à la clé !

Lorsque les policiers se présentèrent à l'auberge au début de l'après-midi, je leur fis servir un bon repas. Après cela, nous nous mîmes en route vers le manoir. Nous avions quatre ânes avec nous, portant du combustible et le matériel dont j'aurais besoin ; ainsi que deux grands danois, que l'un des policiers tenait en laisse. Lorsque nous fûmes arrivés au manoir, je demandai aux hommes de décharger les mulets. Pendant ce temps, Wentworth et moi-même entreprenions d'apposer des scellés avec du ruban et de la cire, sur toutes les portes, sauf sur celle de l'entrée principale. Car je voulais être assuré du fait que les portes s'ouvraient réellement. Je ne voulais pas courir le risque d'être abusé par quelque hallucination, due à mon imagination, ou bien d'être le jouet d'une suggestion par hypnose.

Le temps que nous apposions les scellés sur les portes, les policiers avaient déchargé les ânes et attendaient, regardant avec curiosité autour d'eux. Je chargeai deux d'entre eux de préparer un feu dans la grande cheminée et j'indiquai aux autres les tâches qu'ils devaient accomplir, selon mon plan. J'emmenai l'un des danois à l'autre bout de la salle, à l'opposé de la porte d'entrée. Là j'enfonçai dans le plancher un crampon de fer, auquel j'attachai le chien par une courte longe. Puis je traçai autour de lui ; à l'aide d'un morceau de craie, la figure d'un pentacle. À l'extérieur du pentacle, je traçai un cercle avec de l'ail. Je fis exactement la même chose avec l'autre chien, mais dans l'angle nord-est du grand hall, celui formé par les murs comportant les rangées de portes.

Lorsque ceci fut terminé, je dégageai tout le milieu de la pièce et demandai à un policier de le balayer ; après quoi, je fis apporter tout mon matériel dans l'espace ainsi nettoyé. Puis j'allai jusqu'à la porte d'entrée et la maintins ouverte au moyen d'un crochet. De cette façon, il fallait ôter le crochet du fermoir pour pouvoir refermer la porte.

Après quoi, je plaçai des bougies devant chacune des portes scellées, et une à chaque angle de la grande salle. Puis j'allumai le feu. Voyant qu'il prenait bien, je fis venir tous les hommes près de la pile de matériel située au milieu de la pièce et leur enlevai leurs pipes. Car, comme l'énonce le manuscrit Sigsand : « Il ne doit point y avoir de lumière provenant de l'intérieur de la barrière ». Et je devais en être sûr et certain.

Je pris ensuite mon mètre de couturière et mesurai exactement un cercle de quatre-vingt-dix-neuf pieds de circonférence. Puis j'entrepris immédiatement de le tracer avec un morceau de craie. Les policiers et Wentworth étaient prodigieusement intéressés, et je profitai de l'occasion pour leur dire que je ne me livrais pas à quelque rite superstitieux et stupide, mais que j'avais bien l'intention de dresser une « barrière » entre nous et toute entité non-humaine que la nuit pouvait faire surgir sous nos yeux. Je les prévins que s'ils tenaient à la vie (et peut-être à autre chose de plus précieux encore que la vie !), aucun d'entre eux ne devait, quoi qu'il arrivât, franchir les limites de la « barrière » que j'étais en train d'ériger.

Une fois le cercle tracé, je pris une botte d'ail et la frottai sur le plancher

tout autour du cercle de craie, légèrement à l'extérieur de celui-ci. Lorsque ceci, fut terminé, je pris des bougies dans le matériel qui avait été amené au milieu de la pièce. Je demandai à des policiers de les allumer, et lorsque ce fut fait, je les fixai sur le sol, tout autour du cercle de craie, à intervalles de dix centimètres. Chaque bougie mesurait un pouce de diamètre et cela demanda cent quatre-vingt-dix-huit bougies pour faire tout le tour du cercle. Je n'ai guère besoin de vous dire que chaque nombre et chaque mesure ont une signification bien précise.

« Puis, de bougie en bougie, je tendis une « ceinture » de cheveux humains, l'entrelaçant alternativement vers la gauche, puis vers la droite, jusqu'à ce que le cercle fût achevé. Les deux extrémités de là « ceinture » de cheveux, recouvertes d'argent, furent soudées l'une à l'autre avec la cire de la cent quatre-vingt-dix-huitième bougie.

Il faisait sombre à présent, depuis un certain temps déjà, et je me hâtai d'achever la « Défense ». À cette fin, je demandai à tous les policiers de se grouper et je commençai à assembler le pentacle électrique et à le disposer tout autour de nous, de telle sorte que les cinq pointes de l'étoile défensive touchent juste l'intérieur du cercle de cheveux. Cela ne prit guère de temps et, quelques minutes plus tard, je branchai les batteries. Nous fûmes alors environnés par la luminescence bleu pâle produite par les tubes à vide entrelacés.

Je me sentis plus rassuré alors, car ce pentacle, comme vous le savez tous, est une merveilleuse « Défense ». Je vous ai déjà raconté comment l'idée m'en vint, après avoir lu le livre du professeur Garder, *Expériences avec un médium.* Il avait découvert qu'un courant électrique, à une certaine fréquence de vibrations, *in vacuo,* « isolait » le médium.. Il est difficile d'avancer une explication non-technique et, si cette question vous intéresse vraiment, je vous recommande la lecture du livre de Garder sur les *Vibrations astrales comparées aux vibrations matérielles, réalisées au-dessous de la limite des Six-Milliards.*

Comme je me relevais, ayant terminé mon travail, j'entendis au-dehors, dans la nuit, le bruit des gouttes tombant des lauriers, lesquels, comme je l'ai dit, s'élevaient en épais buissons tout autour du manoir. D'après le son, je compris qu'une « légère » pluie tombait et qu'il n'y avait absolument aucun vent. En effet, les flammes des bougies s'élevaient à la verticale, sans vaciller.

Je restai ainsi, un moment ou deux, tendant l'oreille. Puis l'un des policiers me toucha le bras et me demanda à voix basse ce qu'ils devaient faire. Le ton de sa voix m'indiqua qu'il ressentait quelque peu l'étrangeté de la situation ! Les autres policiers, ainsi que Wentworth, étaient tellement silencieux que j'eus peur qu'ils ne commencent à devenir nerveux.

Je les fis alors asseoir à plat sur le sol, en cercle, tournant le dos à un même centre, leurs pieds dirigés vers l'extérieur. Puis, à l'aide d'un compas, je plaçai leurs jambes selon les huit « pointes » principales, pour tracer ensuite à la craie un « cercle » autour d'eux. En face de leurs pieds, je fis les huit signes du Rituel Saaamaaa. La huitième place était, bien sûr, vide, mais prête à être occupée par moi à tout moment. Car je n'avais pas fait le Signe du Sceau sur cette pointe. Je devais avoir terminé tous mes travaux de défense avant de pouvoir entrer dans « L'Étoile Intérieure ».

Je jetai un dernier regard tout autour de la grande salle et vis que les deux grands chiens étaient couchés tranquillement, leurs museaux entre leurs pattes. Le feu flambait et crépitait joyeusement. Les bougies placées

devant les rangées de portes brûlaient régulièrement, aussi bien que celles, solitaires, dans les angles de la pièce. Je fis alors le tour de la petite étoile « humaine » et avertis chacun de ne pas avoir peur, quoi qu'il arrivât, de se fier à la « Défense », et de ne laisser *rien* les tenter ou les pousser à franchir les « barrières ». Je leur dis également de surveiller leurs mouvements et de laisser leurs pieds exactement à la même place. Pour le reste, personne ne devait tirer, sauf si j'en donnais l'ordre.

Toutes ces recommandations faites, j'allai à ma place enfin, et en m'asseyant, fis le huitième signe juste au-delà de mes pieds. Puis je préparai mon appareil photographique et mon dispositif à magnésium et examinai le fonctionnement de mon revolver.

Wentworth était assis derrière le premier signe. Comme les nombres allaient en sens contraire, cela te plaçait près de moi, à ma gauche. Je lui demandai à voix basse comment il se sentait. Il me répondit qu'il était plutôt nerveux ! Mais qu'il avait confiance en moi et en mes connaissances, et qu'il était résolu à aller jusqu'au bout, quoi qu'il arrivât.

Nous nous préparâmes alors à attendre. Personne ne parlait, sauf une ou deux fois : un policier se penchait vers un autre et lui chuchotait des remarques à propos du hall… leurs chuchotements étaient étrangement audibles dans ce silence tendu. Mais, un moment après, plus personne ne disait un mot et on n'entendit plus que le bruit monotone de la pluie, des gouttes qui tombaient lentement, floc, fioc, floc ! de l'autre côté de la porte d'entrée, au-dehors, et les craquements sourds et tristes du feu dans la grande cheminée.

Nous formions un groupe assez étrange, assis de cette façon, dos à dos, nos jambes placées en forme d'étoile tournées vers l'extérieur, et tout autour de nous l'étrange luminescence bleu pâle du pentacle aux tubes à vide entrelacés, et au-delà la brillante clarté du grand cercle de bougies allumées. Au-delà de la lumière des bougies, la grande pièce vide semblait par contraste encore plus lugubre et sombre, sauf aux endroits où les lumières brillaient devant les portes scellées, et dans les angles. Le grand feu fournissait des flammes honnêtes et claires dans l'âtre gigantesque. Et la sensation de mystère ! Vous vous représentez un peu la scène ?

Ce fut environ une heure plus tard que je m'aperçus brusquement qu'une formidable angoisse m'étreignait, comme si elle était suspendue dans l'air. Ce n'était pas cette sensation de mystère que nous avions eue pendant tout le temps des préparatifs, mais une nouvelle sensation, comme si quelque chose allait se passer d'un instant à l'autre.

Soudain il y eut un léger bruit à l'extrémité est du hall et je sentis « l'étoile humaine » remuer aussitôt.

— Du calme ! Restez calmes ! ordonnai-je d'une voix rude, ce qui rassura les hommes.

Je fis du regard le tour de la salle et vis que les chiens s'étaient dressés et fixaient d'une manière étrange la grande entrée. Je me retournai et regardai dans la même direction. Je sentis les hommes bouger comme ils tournaient également la tête pour regarder. Subitement, les chiens laissèrent échapper un formidable aboiement, et je les regardai à nouveau. Je constatai qu'ils étaient toujours « en arrêt », fixant la grande porte d'entrée. Ils cessèrent leur vacarme tout aussi brusquement et parurent tendre l'oreille. Au même instant, j'entendis un léger tintement métallique sur ma gauche, qui m'amena à regarder fixement le crochet qui maintenait ouverte la grande porte d'entrée. Il bougea, sous mes yeux même ! Quelque chose d'invisible était en train de le déplacer. Un frisson étrange

et répugnant me parcourut, et je sentis tous les hommes autour de moi se figer sur place et se raidir sous l'effet de cette tension. J'avais la certitude qu'une menace était suspendue au-dessus de nous. Mais cela pouvait être aussi bien la sensation d'une présence invisible mais écrasante. Sur la salle régnait un silence étrange ; les chiens s'étaient tus. *Alors je vis le crochet se soulever lentement du fermoir, sans que rien de visible ne l'ait touché !* Brusquement je repris possession de mes moyens, sortant de mon immobilité. Je levai mon appareil photographique, auquel était relié le dispositif à magnésium, et appuyai sur le déclic, visant la porte. Le grand éclair du magnésium illumina la salle, tandis que, simultanément, les chiens entamaient un véritable concert d'aboiements.

L'intensité lumineuse de l'éclair du magnésium fit paraître le hall encore plus sombre dans les minutes qui suivirent. Durant ces instants d'obscurité, j'entendis un cliquetis provenant de la porte et j'écarquillai les yeux pour tenter de voir quelque chose. L'effet aveuglant de la vive lumière passa, et je pus voir distinctement à nouveau. La grande porte d'entrée se refermait lentement ! Elle se ferma avec un claquement brutal, et un long silence s'ensuivit, seulement interrompu par le gémissement des deux chiens.

Je me tournai brusquement et regardai Wentworth. Il regardait dans ma direction.

— Exactement comme l'autre fois, chuchota-t-il.

— Tout à fait extraordinaire, dis-je, et il hocha de la tête, regardant nerveusement autour de lui.

Les policiers restaient silencieux et je compris qu'ils se sentaient encore plus mal à l'aise que Wentworth. Soit dit en passant, n'allez surtout pas croire que j'étais parfaitement rassuré ! Mais j'ai vu tellement de choses extraordinaires que je suis prêt à parier que je peux me dominer et rester calme plus longtemps que la plupart des gens… en tout cas dans ce genre de situation !

Je regardai par-dessus mon épaule vers les policiers et les avertis à voix basse de ne pas sortir des barrières, *quoi qu'il arrivât,* pas même si la MAISON SEMBLAIT VACILLER SUR SES FONDATIONS ET SUR LE POINT DE S'ÉCROULER SUR EUX !

Car je savais très bien de quoi sont capables certaines de ces grandes Forces ! Oui, sauf s'il s'avérait que nous nous trouvions en face de l'un de ces cas de Manifestations Saiitii plus terribles encore, nous étions à peu près assurés d'être en sécurité, aussi longtemps que nous resterions à l'intérieur du pentacle, dans cette même disposition.

Environ une heure et demie s'écoula ainsi dans le calme. À un moment pourtant, les chiens se mirent à pousser des gémissements à fendre l'âme. Bientôt, ces gémissements cessèrent à leur tour ; Je pouvais voir les danois couchés par terre, leurs pattes posées sur leurs museaux, d'une façon très particulière. Visiblement ils tremblaient de peur ! Les voir dans cet état me rendit encore plus grave, comme vous pouvez aisément le comprendre.

Soudain la bougie qui se trouvait dans le coin le plus éloigné de la porte principale s'éteignit. Un instant plus tard, Wentworth me tirait par le bras, et je vis qu'une bougie placée devant l'une des portes scellées s'était également éteinte. Je tins prêt mon appareil photographique. Alors, l'une après l'autre, toutes les bougies disposées dans le hall s'éteignirent, avec une telle rapidité et d'une façon si désordonnée, que je ne fus jamais à même d'en photographier une en train de s'éteindre. Cependant, malgré tout cela, je pris une photographie au magnésium de la salle dans son ensemble.

Je restai un moment à demi-aveuglé par le grand éclair de magnésium, et je me fis le reproche d'avoir oublié d'apporter des lunettes à verre fumé, que j'ai parfois utilisées en des occasions semblables. J'avais senti les hommes sursauter devant cette lumière brutale et je leur lançai d'une voix forte de rester assis calmement sans bouger, et de laisser leurs pieds exactement à la même place. Ma voix, comme vous pouvez l'imaginer, résonna d'une manière plutôt lugubre et effrayante dans la grande salle vide et ce fut un moment assez difficile à passer.

Mais mon acuité visuelle était revenue, et je fis du regard plusieurs fois le tour de la salle. Mais je ne vis rien d'anormal. Bien sûr, il faisait sombre à présent dans les angles, là-bas.

Soudain je vis que le grand feu noircissait. Visiblement il était sur le point de s'éteindre, sous mes yeux ! Si je vous dis qu'une force monstrueuse, invisible et inconcevable, aspirait ses flammes, je ne saurais mieux vous communiquer mon impression ressentie devant la façon dont feu et flammes disparaissaient rapidement. C'était absolument extraordinaire à regarder. En un instant, sous mes yeux, le feu s'était complètement éteint. Désormais, au-delà du cercle de bougies entourant le pentacle, il n'y avait plus aucune lumière.

Le côté délibéré de la chose me troubla plus, que je ne saurais vous le dire. Cela me donna la sensation qu'une force tranquille et déterminée se trouvait dans la salle. Cette intention évidente de « faire les ténèbres » produisait une horrible sensation. Jusqu'à quel point cette force pouvait-elle affecter la Matière ? Telle était la question qui obnubilait à présent mon cerveau, et que je me posais constamment et avec anxiété. Je pense que vous comprenez.

Derrière moi, j'entendis les policiers s'agiter à nouveau, et je compris qu'ils devenaient tout à fait terrifiés. Je me tournai à moitié et leur dis, calmement mais distinctement, qu'ils étaient en sécurité aussi longtemps qu'ils demeureraient à l'intérieur du pentacle, dans la position dans laquelle je les avais placés. Mais s'ils brisaient le cercle et franchissaient la « barrière », j'étais incapable de leur dire l'étendue ou l'horreur du danger auquel ils s'exposeraient alors.

Ce rappel, franc et direct, les rassura et leur fit reprendre confiance. Mais, s'ils avaient su, comme moi, qu'aucune « Protection » n'est absolument *sûre,* ils auraient certainement perdu courage et rompu le cercle « défensif » pour se précipiter en une coursé folle et absurde vers un salut impossible !

Une nouvelle heure s'écoula après ceci, dans un silence absolu. Je ressentais une horrible tension et une oppression, comme si j'étais quelqu'un d'absolument insignifiant face à un monstre invisible, blotti dans les ténèbres… un monstre qui était venu du monde surnaturel et qui, pour le moment, semblait avoir à peine conscience de notre présence. Je me penchai vers Wentworth et lui demandai dans un murmure s'il avait la sensation que Quelque Chose se trouvait dans la pièce. Son visage était blême, et ses yeux étaient sans cesse en mouvement. Il me lança juste un regard rapide et hocha la tête, puis ses yeux firent à nouveau le tour de la salle.

Soudain, comme si une centaine de mains invisibles les avaient mouchées, toutes les bougies entourant la barrière s'éteignirent et nous restâmes dans une obscurité qui parut totale pendant un court instant. Car la luminescence émise par le pentacle était trop faible et trop pâle pour être à même de percer les ténèbres du grand hall.

Je vous le dis, pendant un moment, je restai assis là, pétrifié, comme si j'avais été gelé sur place. Je sentis que j'avais la chair de poule sur tout mon corps et j'avais l'impression que même mon cerveau avait cessé de fonctionner. Je compris tout de suite que m'étaient données des facultés auditives supérieures à la normale. Je pouvais entendre mon cœur battre d'une façon tout à fait extraordinaire. Cependant, je commençai à me sentir mieux, quelques instants après. Mais tout simplement, je n'avais pas le courage de faire le moindre geste. Vous comprenez cela, je pense ?

Bientôt je commençai à me ressaisir. Je ramassai mon appareil photographique et mon dispositif à magnésium, puis j'attendis. Mes mains étaient absolument trempées par la sueur ! Je jetai un coup d'œil à Wentworth. Je le voyais très imparfaitement. Ses épaules étaient légèrement affaissées, sa tête penchée en avant ; mais bien qu'elle fût immobile, je compris que ses yeux ne l'étaient pas. C'est étrange cette façon de savoir ce genre de choses à certains moments. Les policiers étaient tout aussi silencieux. Et de longues minutes s'écoulèrent encore de cette façon.

Un son déchira soudain le silence. Des deux côtés de la salle, s'élevèrent de légers bruits. Je les reconnus aussitôt… le bris de la cire à cacheter. *Les portes scellées étaient en train de s'ouvrir. Je* levai mon appareil photographique ainsi que mon dispositif à magnésium, et ce fut un mélange singulier de peur et de courage qui m'aida à appuyer sur le bouton. Comme le grand éclair du magnésium illuminait la salle, je sentis sursauter les hommes tout autour de moi. Les ténèbres retombèrent, comme un coup de tonnerre, si je puis dire, paraissant décuplées. Pourtant, à la faveur de cette illumination momentanée, j'avais vu que toutes les portes scellées étaient grandes ouvertes.

Soudain, tout autour de nous, s'éleva un clapotis… floc, floc, floc !… sur le sol du grand hall. Je frissonnai, en proie à un trouble singulier, et j'eus la sensation qu'un danger très réel et présent était… *imminent*. La « pluie de sang » avait commencé à tomber. Une terrible question se posait à présent : les barrières pourraient-elles nous sauver de ce qui, quoi que ce fût, était entré dans l'immense pièce ?

Durant quelques minutes horribles, les « gouttes de sang » continuèrent à tomber en une pluie de plus en plus forte. Bientôt quelques-unes se mirent même à tomber à l'intérieur des « barrières ». Je vis de nombreuses et grosses gouttes éclabousser et parsemer les tubes à vide entrelacés du pentacle électrique qui émettait une pâle luminescence. Mais, assez étrangement, je n'en vis aucune tomber sur notre petit groupe.

En dehors de l'étrange et horrible bruit de la « pluie », c'était le silence complet. Puis, brusquement, le danois qui se trouvait dans l'angle le plus éloigné de nous, poussa un affreux hurlement de douleur… hurlement qui fut aussitôt suivi par le bruit d'un craquement répugnant… et le silence aussitôt ! S'il vous est déjà arrivé, à la chasse, de rompre le cou d'un lapin, vous connaissez le son écœurant dont je parle… en miniature ! Une pensée traversa mon cerveau comme un éclair : CELA A FRANCHI LE PENTACLE. Car vous vous rappelez que j'avais tracé un pentacle autour de chaque chien. Je pensai aussitôt, avec une horrible appréhension, à nos propres « barrières ». Quelque chose se trouvait dans la salle à proximité de nous… quelque chose qui avait franchi la barrière du pentacle entourant l'un des chiens. Dans l'abominable silence qui suivit, je tremblais littéralement comme une feuille. Soudain, l'un des hommes placés derrière moi laissa échapper un cri strident comme celui qu'aurait poussé une femme et

s'élança comme une flèche vers la porte d'entrée. Il tâtonna maladroitement et, l'instant d'après, il l'avait ouverte. Je criai aux autres de ne pas bouger, mais ils l'imitèrent, tels des moutons, s'élançant hors du pentacle, renversant les bougies comme ils s'enfuyaient, pris de panique. L'un d'eux marcha sur le pentacle électrique et le brisa. Ce furent alors les ténèbres complètes. En un instant, je réalisai que j'étais absolument sans défense contre les Forces du Monde Inconnu, et, en un bond éperdu, je m'élançai hors des « barrières » désormais inutiles. Bientôt j'avais franchi la grande porte d'entrée, courant vers la nuit. Je crois avoir poussé un hurlement ; mes nerfs avaient totalement craqué.

Les hommes me précédaient de peu et, comme eux, pas un seul instant, je ne cessai de courir. De temps à autre je jetais un coup d'œil pardessus mon épaule, regardant continuellement vers les lauriers qui poussaient tout au long de l'allée. Cette horrible végétation n'arrêtait pas de s'agiter et de frémir, laissant entendre des bruissements étranges, comme si quelque chose courait au milieu d'elle, parallèlement à moi. La pluie avait cessé et un petit vent sinistre gémissait continuellement à travers le parc. C'était absolument abominable.

Je rattrapai Wentworth et les policiers à la porte d'entrée de la propriété. Nous sortîmes et courûmes tout le temps jusqu'au village. Nous trouvâmes le vieux Dennis, éveillé, qui nous attendait, et la moitié du village lui tenant compagnie. Il nous dit qu'il avait su « en son for intérieur » que nous allions revenir… c'est-à-dire, si nous revenions jamais, ce qui restitue assez exactement sa remarque.

Par bonheur, j'avais emporté avec moi mon appareil photographique hors du manoir… sans doute parce que j'avais passé par hasard sa lanière autour de mon cou. Cependant, je n'allai pas tout de suite développer les photos que j'avais prises, mais m'assis avec les autres au bar, où nous parlâmes durant plusieurs heures, essayant de reconstituer d'une manière cohérente toute cette horrible histoire.

Mais plus tard, je montai dans ma chambre et m'occupai des clichés que j'avais pris. J'étais plus calme à présent, et il était parfaitement possible, du moins je l'espérais, que les photographies montrent quelque chose d'intéressant.

Sur les deux premiers clichés, je ne trouvai rien d'extraordinaire ; mais sur le troisième, qui était la première. photographie que j'avais prise, je vis quelque chose qui me rendit fort excité. Je l'examinai avec beaucoup de soin à la loupe, puis je la remis dans le bain d'hyposulfite. Ensuite, j'enfilai des caoutchoucs par-dessus mes bottines.

Le cliché m'avait montré quelque chose de tout à fait extraordinaire et je venais de décider de vérifier sur-le-champ l'authenticité de ce qu'il semblait indiquer, sans perdre davantage de temps. Il était inutile d'en parler à Wentworth et aux policiers. Je devais d'abord en être certain et j'étais également persuadé que j'aurais plus de chances de réussir en agissant seul. De toute façon, je pense que rien n'aurait pu les décider à retourner au manoir cette nuit-là !

Je pris mon revolver et descendis l'escalier sans faire de bruit, puis je sortis dans la nuit. La pluie tombait à nouveau, mais cela ne me gênait nullement. Je marchai d'un bon pas. Comme j'arrivais devant la porte de la propriété, un instinct soudain et étrange me dit de ne pas la franchir et j'escaladai le mur pour sauter dans le parc. Je restai à l'écart de l'allée et m'approchai de la demeure à travers les lauriers lugubres, dégoulinant de pluie. Je pense que vous comprenez à quel point c'était horrible. Toutes les

fois que j'entendais un bruissement de feuilles, je sursautais !

Je m'arrangeai pour contourner la grande demeure et pour arriver par la façade de derrière. Je pénétrai dans le manoir par une petite fenêtre que j'avais repérée au cours de mes investigations. Car, bien sûr, je connaissais à présent parfaitement les lieux, des caves jusqu'au grenier. Je montai silencieusement les marches de la cuisine, tremblant de peur ! Arrivé en haut de l'escalier, je me dirigeai vers la gauche et suivis ensuite un long couloir qui donnait sur le grand hall, par l'une des portes que nous avions scellées. J'aperçus une faible lueur tout au fond de ce couloir et je me dirigeai vers elle, sur la pointe des pieds, en silence, tenant prêt mon revolver. Comme je m'approchais de la porte ouverte, j'entendis des voix d'hommes et ensuite un éclat de rire. Je continuai et je vis enfin l'intérieur du hall. Plusieurs hommes se trouvaient dans la salle, attroupés. Ils étaient bien habillés, et je vis qu'au moins l'un d'entre eux était armé. Ils étaient en train d'examiner les « barrières » que j'avais érigées contre le Surnaturel, en manifestant une certaine jovialité à leur égard. De ma vie, je ne me suis jamais senti aussi stupide !

Il devint évident pour moi qu'il s'agissait d'un groupe d'hommes qui utilisaient le manoir abandonné, depuis des années peut-être, dans un but qu'ils étaient seuls à connaître. Et maintenant que Wentworth voulait en prendre possession, ils s'étaient servis de la mauvaise réputation des lieux, montant cette petite mise en scène, afin de l'en dissuader et de garder à leur disposition un endroit aussi commode. Mais je n'aurais su dire ce qu'ils étaient exactement… des faux-monnayeurs, des voleurs, des inventeurs, ou quoi encore ?

Bientôt ils se désintéressèrent du pentacle et se rassemblèrent autour du chien encore en vie, qui semblait étrangement tranquille, comme s'il était à moitié drogué. Ils débattirent de la question suivante : fallait-il laisser en vie ou non la pauvre bête ? Ils décidèrent finalement qu'il était préférable de la tuer. Je vis deux d'entre eux passer dans sa gueule une corde à boucles, puis les deux bouts de la corde furent ramenés sur la nuque du chien. Ensuite un troisième homme glissa un solide bâton de marche dans les deux boucles. Les deux hommes à la corde se baissèrent pour maintenir le chien, de telle sorte que je ne pus voir ce qu'ils faisaient exactement. Mais la pauvre bête poussa soudain un gémissement pitoyable et immédiatement après, retentit à nouveau cet horrible bruit de nuque brisée que j'avais entendu précédemment, au cours de la nuit, comme vous vous en souvenez certainement.

Les hommes se redressèrent et laissèrent le chien à terre, mort, comme vous vous en doutez. Pour ma part, j'appréciai à leur juste valeur la cruauté calculée et la froide détermination avec lesquelles cela avait été exécuté, si proprement. Je me doutai alors qu'un intrus « repéré » par ces singuliers individus trouverait très certainement une fin aussi horrible.

Une minute plus tard, l'un d'eux lança aux autres qu'ils devaient « enlever les fils ». L'un des hommes se dirigea vers l'entrée du couloir dans lequel je me trouvais, et je rebroussai rapidement chemin, pour me dissimuler parmi les ténèbres, à l'autre extrémité. Je vis l'homme tendre les mains et prendre quelque chose de la partie supérieure du montant de la porte. J'entendis le léger tintement d'un fil de fer.

Lorsqu'il fut parti, je revins en courant et vis les hommes franchir, l'un après l'autre, une ouverture dans l'escalier. L'une des marches en marbre se relevait, faisant ainsi office de trappe. Lorsque le dernier homme fût entré par cette trappe, la dalle constituant la marche fut abaissée, et

l'ouverture se referma. Il n'y avait plus aucune trace de cette porte secrète. C'était la septième marche à partir du bas, comme je pris soin de le noter.

C'était vraiment une idée splendide, car la dalle de marbre était si massive que cela ne sonnait pas creux, même en frappant dessus avec un lourd marteau, comme je m'en aperçus plus tard.

Il me reste peu de choses à vous dire encore. Je quittai le manoir aussi rapidement et aussi silencieusement que possible, pour retourner à l'auberge. Les policiers me suivirent sans se faire prier lorsqu'ils apprirent que les « fantômes » étaient des hommes ordinaires, en chair et en os ! Nous entrâmes dans le parc et dans le manoir comme je l'avais fait précédemment. Mais, lorsque nous voulûmes ouvrir la marche, nous n'y parvînmes pas, et nous fûmes finalement obligés de la briser. Le bruit dut avertir les « fantômes » ; car, une fois arrivés dans une pièce secrète que nous découvrîmes à l'extrémité d'un long et étroit couloir souterrain, creusé dans l'épaisseur des murs, nous ne trouvâmes personne.

Les policiers étaient terriblement déçus, comme vous l'imaginez. Car ils semblaient passablement certains que j'avais découvert le lieu de réunion d'un certain groupe « politique », dont les membres étaient activement recherchés par les autorités. Mais, personnellement, cela ne me concernait aucunement. J'avais « mis K.O. » les fantômes, si je puis m'exprimer ainsi ; et c'était le but que je m'étais fixé. Je ne redoutais absolument pas d'être la risée des autres, car tout le monde était « tombé dans le panneau », et finalement j'avais découvert le pot aux roses sans l'aide de personne !

Nous examinâmes à fond les passages secrets et découvrîmes qu'il y avait une sortie au bout d'un long couloir souterrain, donnant sur un puits faisant partie de la propriété. Le plafond du hall était creux et on y accédait par un petit escalier secret, se trouvant à l'intérieur du grand escalier. La « pluie de sang » n'était en fait que de l'eau colorée, versée à travers les fentes minuscules du plafond décoré. J'ignore de quelle façon les bougies et le feu furent éteints ; car les « fantômes » ne respectèrent pas vraiment la tradition, laquelle voulait que les lumières fussent éteintes par la « pluie de sang ». Peut-être était-ce trop difficile de diriger l'écoulement du liquide, sans être positivement obligé de le jeter, ce qui aurait risqué de faire découvrir tout le stratagème. Les bougies et le feu furent peut-être éteints grâce à l'action d'un gaz contenant de l'acide carbonique. Mais de quelle façon ce gaz était-il répandu, je n'en ai aucune idée.

Les passages et les couloirs secrets étaient bien sûr, très anciens. Il y avait également (dois-je vous le dire ?) une cloche qu'ils avaient fixée de manière à ce qu'elle sonne lorsque quiconque entrait dans la propriété par la grande porte située à l'extrémité de l'allée. Si je n'avais pas escaladé le mur, je n'aurais rien découvert. Car, en franchissant la porte d'entrée, j'aurais fait sonner la cloche, qui les aurait alors avertis ! »

— Qu'y avait-il sur le cliché ? demandai-je avec une grande curiosité.

— On voyait le mince fil de fer au moyen duquel ils étaient en train d'attraper le crochet qui maintenait ouverte la porte d'entrée. Ils le laissaient pendre à travers l'une des fissures du plafond. De toute évidence, ils ne s'étaient pas attendus à devoir soulever ce crochet. Je crois qu'ils n'avaient pas pensé que quelqu'un maintiendrait ouverte la porte d'entrée par ce système. Aussi ils durent avoir recours à ce grappin improvisé. Le fil de fer était très mince, il était donc invisible

dans la pénombre qui régnait sur la grande salle. Mais l'éclair du magnésium le « repéra ». C'est clair, non ?

Ils ouvraient les portes intérieures avec des fils de fer, comme vous

l'avez certainement déjà deviné, qu'ils enlevaient après usage. Autrement, je les aurais découverts au cours de mes investigations.

Je pense vous avoir tout expliqué à présent. Bien sûr, le chien fut tué par ces hommes. Voyez-vous, ils rendirent les lieux aussi sombres que possible, pour pouvoir ensuite agir à leur guise. Bien sûr, si j'avais réussi à prendre une photographie juste à cet instant, grâce à l'éclair du magnésium, j'aurais aussitôt trouvé le secret de la soi-disant « hantise » ! Mais le Destin en avait décidé autrement, tout simplement.

— Et les vagabonds ? » demandai-je.

— Oh, vous voulez parler des deux vagabonds qui furent trouvés morts dans le manoir ? fit Carnacki. Eh bien, certes, il est impossible d'être catégorique, dans un sens ou dans un autre. Peut-être découvriraient-ils quelque chose par hasard, et on leur administra alors une piqûre hypodermique. Mais il est tout aussi possible que leur dernière heure avait sonné et qu'ils sont morts de mort naturelle, tout simplement ! Il est parfaitement concevable qu'un grand nombre de vagabonds ait dormi dans la vieille demeure de temps à autre.

Carnacki se leva et secoua sa pipe. Nous nous levâmes également et allâmes chercher nos manteaux et nos chapeaux.

— Allez, dehors, tout le monde ! fit Carnacki avec bonne humeur, selon son expression consacrée.

Bientôt nous nous retrouvions sur l'Embankment et nous regagnâmes dans la nuit nos demeures respectives.

LA CHAMBRE QUI SIFFLAIT

Carnacki me montra amicalement le poing comme j'arrivais en retard. Puis il ouvrit la porte donnant sur la salle à manger et nous invita à prendre place… Jessop, Arkright, Taylor et moi-même.

Le dîner était exquis, comme d'habitude, et comme d'habitude également, Carnacki se montra fort peu loquace durant le repas. Une fois celui-ci terminé, nous emportâmes nos verres et nos cigares jusqu'à nos places habituelles. Carnacki s'installa confortablement dans son grand fauteuil, puis il commença son histoire ainsi, sans autre préambule :

« Je viens juste de rentrer d'Irlande, encore une fois ! dit-il. Et j'ai pensé, mes amis, que cela vous intéresserait d'avoir de mes nouvelles. De plus, je suis persuadé qu'en vous racontant cette nouvelle aventure, cela me permettra de voir les choses beaucoup plus clairement. Je dois vous dire en effet que dès le commencement j'ai été complètement « désarçonné »… et que je le suis toujours ! Car, c'est l'un des phénomènes les plus singuliers de « hantise » – ou de manifestations diaboliques, comme vous voudrez – auxquels j'ai jamais été confronté. À présent, écoutez bien.

J'ai passé ces dernières semaines au château d'Iastrae, qui se trouve à une vingtaine de miles au nord-est de Galway. J'avais reçu, il y a un mois environ-, une lettre d'un certain Sid K. Tassoc. Dans cette lettre, il me disait avoir acheté ce château récemment, et emménagé. C'est alors qu'il s'était aperçu qu'il avait fait une acquisition fort singulière.

En arrivant là-bas, je le trouvai qui m'attendait à la gare. Dans son tilbury, il m'emmena au château qu'il appelait, soit dit en passant, sa « bicoque ». Je m'aperçus qu'il « campait » là-bas avec son frère et un autre Américain, qui semblait être moitié domestique, moitié homme de compagnie. De toute évidence, tous les serviteurs avaient quitté la maison comme un seul homme, si je puis dire ; et à présent, ils devaient s'arranger tout seuls, aidés uniquement par une femme de ménage.

Les trois hommes préparèrent un repas assez frugal, et Tassoc me raconta tous ses ennuis pendant que nous étions à table. C'était une histoire absolument extraordinaire et assez différente de celles auxquelles j'avais déjà été mêlé. Je dois dire cependant que l'affaire du « Bourdonnement », dont vous vous souvenez certainement, était assez étrange, elle aussi !

Tassoc commença son récit au milieu :

— Nous avons découvert une chambre dans cette bicoque, dit-il, qui émet un sifflement tout à fait infernal, comme si elle était hantée ». Cela commence à n'importe quel moment ; vous ne savez jamais quand exactement, et cela continue jusqu'à ce que vous soyez mort de peur. Il ne s'agit pas d'un sifflement ordinaire et ce n'est pas le vent. Attendez un peu de l'avoir entendu.

— Nous avons tous des revolvers, dit son jeune frère, en tapotant la

poche de son veston.

— À ce point-là ? demandai-je, et le frère aîné acquiesça de la tête.

— Je suis peut-être impressionnable, dit-il, mais attendez de l'avoir entendu. Parfois, je pense que ce sifflement a une origine infernale ; et l'instant d'après, je suis tout à fait certain que c'est quelqu'un qui nous joue un tour.

— Pourquoi cela ? demandai-je. Qu'y gagnerait-il ?

— Vous voulez dire, continua-t-il, que les gens ont ordinairement de bonnes raisons pour vous jouer des tours aussi compliqués que celui-là ? Eh bien, je vais vous dire. Il y a une dame dans la région, répondant au nom de Miss Donnehue, qui doit devenir ma femme dans deux mois. Elle est encore plus belle que je ne saurais le dire et, pour autant que je le sache, je crois tout simplement avoir mis la main dans un nid de frelons irlandais. Il y a une vingtaine de jeunes Irlandais au sang chaud qui lui faisaient la cour depuis deux ans et, maintenant que je suis là et que je leur ai coupé l'herbe sous le pied, ils sont plutôt montés contre moi. Commencez-vous à comprendre ce que cela peut vouloir dire ?

— Oui, fis-je, peut-être d'une façon assez vague encore, mais je ne vois pas quel rapport cela peut avoir avec la chambre ?

— Je vais vous expliquer, répondit-il. Lorsque j'ai décidé d'épouser Miss Donnehue, j'ai cherché une maison et j'ai acheté cette petite « bicoque ». Après quoi – un soir, au cours du dîner – je lui ai annoncé mon intention de me fixer ici. Elle m'a demandé alors si je n'avais pas peur de la chambre qui siffle. Je lui ai répondu que cela devait être une invention purement gratuite, car je n'en avais pas entendu parler. Quelques-uns de ses amis étaient présents, et je les vis sourire à la ronde. Je découvris, après avoir posé quelques questions, que plusieurs personnes avaient acheté cette maison au cours de ces vingt-cinq dernières années. Et elle avait été toujours à vendre, après une période d'essai très écourtée !

Alors, les drôles ont commencé à me harceler quelque peu et à parier, après le dîner, que je ne resterais pas six mois dans cette baraque. Je regardai une ou deux fois vers Miss Donnehue, mais je m'aperçus qu'elle ne prenait pas du tout cela comme une plaisanterie. Je crois qu'il y avait une certaine raillerie dans la manière dont les hommes me harcelaient mais quelle, elle croyait réellement qu'il y avait quelque chose de vrai dans cette histoire de chambre qui siffle.

Cependant, après le dîner, je fis tout mon possible pour tenir tête aux autres. J'acceptai leurs paris et leur clouai ainsi le bec, bel et bien ! Certains d'entre eux seront certainement de mauvais perdants… car j'ai bien l'intention de gagner mon pari ! Bon, vous connaissez toute l'histoire à présent.

— Pas complètement, lui dis-je. Tout ce que je sais, c'est que vous avez acheté un château dont l'une des chambres est « bizarre », dirons-nous, et que vous avez fait un pari. Je sais également que vos domestiques ont été effrayés et sont partis. Parlez-moi donc de ce sifflement !

— Oh, cela ! fit Tassoc. Ça a commencé la seconde nuit de notre arrivée ici. J'avais examiné à fond la chambre durant la journée, comme vous le comprendrez aisément, car la conversation que nous avions eue à Arlestrae – c'est la demeure de Miss Donnehue – m'avait quelque peu intrigué. Mais la pièce me parut aussi ordinaire que les autres situées dans l'ancienne partie du château. Peut-être donnait-elle une plus grande impression de solitude et d'abandon. Mais cela s'expliquait sans doute par tout ce qui m'avait été dit à son propos, vous savez.

» Le sifflement commença vers dix heures du soir, la seconde nuit, comme je l'ai dit. Tom et moi, nous nous trouvions dans, la bibliothèque quand nous avons entendu un étrange sifflement, assez inquiétant, qui résonnait le long du couloir est – la pièce se trouve dans l'aile Est, vous savez.

« – C'est ce sacré fantôme ! dis-je à Tom.

» Nous avons pris les lampes posées sur la table et sommes montés pour jeter un coup d'œil. Je vous le dis, comme nous avancions dans le couloir, je sentis ma gorge se serrer. C'était absolument abominable ! Ce sifflement ressemblait à une chanson, à sa façon, mais plus encore à des rires… comme si un démon ou un être abominable se moquait de nous et allait se jeter sur nous, par-derrière ! C'est l'impression que nous éprouvâmes alors.

» Arrivés devant la porte, nous n'attendîmes pas et l'ouvrîmes brusquement. Et alors je vous assure que le bruit émis par la chose me frappa au visage. Tom me dit qu'il ressentait la même chose : une stupéfaction et un étourdissement sans bornes. Nous avons rapidement examiné la pièce, mais nos nerfs étaient tellement à vif que nous avons très vite quitté les lieux, en verrouillant la porte derrière nous.

» Nous sommes redescendus ici et avons bu un alcool bien fort. Nous avons alors retrouvé nos esprits, ou presque, avec l'impression grandissante que l'on nous avait bien eus ! Nous avons pris des cannes et sommes sortis dans le parc, pensant qu'après tout ce devait être ces satanés Irlandais qui nous avaient fait le coup du fantôme ! Mais la battue ne donna rien.

» Nous sommes retournés dans la maison, l'avons examinée rapidement ; puis nous inspectâmes la chambre une seconde fois. Mais nous ne pûmes le supporter, tout simplement. Nous avons décampé en vitesse, verrouillant à nouveau la porte derrière nous. Je ne sais comment exprimer la panique qui s'est emparée de nous ; j'avais le sentiment d'affronter quelque chose d'extrêmement dangereux. Vous savez, depuis ce moment, nous avons constamment porté nos revolvers sur nous !

» Bien sûr, le lendemain, nous avons fouillé de fond en comble la pièce, mais aussi toute la maison et le parc, sans rien trouver de particulier. Et maintenant, je ne sais que penser. Seule, la raison me dit que c'est un plan de ces sauvages d'Irlandais pour me rendre complètement fou !

— Et depuis, qu'avez-vous fait ? lui demandai-je.

— Nous avons monté la garde devant la porte, dans le couloir, la nuit, et patrouillé dans le parc. Nous avons sondé les murs et le parquet de la chambre. Nous avons fait tout ce qui nous est venu à l'esprit. Et comme cela commençait à nous taper sur les nerfs, nous vous avons demandé de venir.

Nous avions fini de manger. Comme nous nous levions de table, Tassoc lança soudain :

— Chut ! Écoutez !

Nous nous sommes aussitôt tus pour tendre l'oreille. Alors je l'entendis. C'était un sifflement extraordinairement monstrueux et inhumain, qui venait de très loin et traversait les couloirs à ma droite.

— Seigneur ! s'exclama Tassoc, il fait pourtant encore jour ! Prenez ces bougies, tous les deux, et suivez-moi !

En quelques instants, nous étions hors de la salle à manger et montions les marches quatre à quatre. Tassoc s'engagea dans un long couloir et nous le suivîmes, protégeant de la main la flamme de nos bougies. Le bruit semblait remplir tout le couloir, comme nous nous rapprochions de la

chambre. J'eus bientôt l'impression que l'air lui-même battait et palpitait sous la poussée de quelque force immense et perverse… que nous étions véritablement souillés par une monstruosité qui nous enveloppait !

Tassoc déverrouilla la porte et l'ouvrit en la poussant du pied. Puis il se rejeta en arrière et sortit son revolver. Comme la porte s'ouvrait violemment, le bruit nous frappa de plein fouet… Son effet est impossible à communiquer à celui qui n'a pas entendu le sifflement. Celui-ci contenait une certaine note, horriblement personnelle, comme si là-bas, dans les ténèbres, vous vous imaginiez la chambre tanguant et criant, en proie à une allégresse folle et obscène, répondant à son propre sifflement pervers, à ses sons stridents et à ses couinements. Et pendant tout ce temps, la chambre était consciente de votre présence ! Rester ici et écouter conduisait vite à l'hébétude. C'était comme si quelqu'un vous montrait brusquement l'orifice d'un gouffre infini et vous disait : « Voici l'Enfer ! » Et vous auriez été sûr que c'était vrai. Vous comprenez cela, ne serait-ce qu'un peu ?

Je fis un pas à l'intérieur de la chambre et levai la bougie au-dessus de ma tête pour en faire lentement le tour du regard. Tassoc et son frère me rejoignirent, le troisième Américain s'avançant derrière nous. Nous levâmes tous nos bougies en l'air. J'étais assourdi par le son strident et suraigu du sifflement. Alors, quelqu'un parut me dire clairement à l'oreille : « Sortez d'ici… Vite ! Vite ! Vite ! »

« Comme vous le savez, mes amis, je ne néglige jamais ce genre d'avertissement. Parfois, ce peut être simplement une réaction nerveuse ; mais, comme vous vous en souvenez, ce fut un avertissement semblable qui me sauva la vie dans l'affaire du « Chien Gris » et au cours de mes expériences avec le « Doigt Jaune », pour ne citer que ces deux cas. Aussi, je me retournai vivement vers les autres.

— Dehors ! fis-je. Pour l'amour du Ciel, *dehors,* vite !

Et, en un instant, je les avais amenés dans le couloir.

Un hurlement extraordinaire se mêla alors à l'horrible sifflement, puis ce fut le silence absolu, tel un coup de tonnerre ! Je claquai la porte et la verrouillai. Puis, prenant la clé, je me retournai vers les autres. Ils étaient plutôt pâles, et j'avais certainement la même figure décomposée ! Nous sommes restés là un instant, sans rien dire.

— Redescendons et allons prendre un whisky, dit finalement Tassoc, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre normale.

Il nous montra le chemin, j'étais le dernier, et je savais que nous regardions continuellement par-dessus nos épaules. Lorsque nous fûmes arrivés en bas, Tassoc fit passer la bouteille à la ronde. Il se remplit un verre qu'il posa ensuite violemment sur la table. Puis il se laissa tomber dans un fauteuil.

— C'est une bonne chose d'avoir ça chez soi, non ? lança-t-il. – Puis, aussitôt après : – Pourquoi diable nous avoir fait sortir aussi vite de la chambre, Carnacki ?

— J'ai eu l'impression que quelque chose me disait de sortir *vite,* lui répondis-je. Je sais que cela peut paraître un peu stupide et… superstitieux. Mais quand vous êtes mêlé à ce genre d'affaires, il faut toujours suivre ces avertissements, même les plus saugrenus, au risque d'être la risée de tous.

Je lui exposai alors l'affaire du « Chien Gris » et il hocha de la tête en écoutant.

— Bien sûr, dis-je, il ne s'agit peut-être que de vos soi-disant rivaux se

divertissant avec ce petit jeu à vos dépens ! Mais personnellement, tout en restant lucide et en gardant un esprit ouvert, j'ai l'impression qu'il y a quelque chose de bestial et de dangereux dans cette affaire.

Nous avons parlé un moment encore, puis Tassoc a proposé une partie de billard. Nous avons joué sans grande conviction et, tout le temps, nous prêtions l'oreille, cherchant à déceler des bruits venant de la porte. Mais nous n'entendîmes plus rien, et plus tard, après le café, Tassoc suggéra que nous allions nous coucher de bonne heure. Le lendemain matin, nous procéderions à un examen minutieux de la chambre.

Ma chambre se trouvait dans la partie la plus récente du château, et sa porte donnait sur la galerie de tableaux. L'extrémité Est de la galerie donnait sur le couloir conduisant à l'aile Est. Celle-ci était séparée de la galerie par deux vieilles portes en chêne massif qui tranchaient curieusement sur les autres, plus neuves, des diverses chambres.

Lorsque j'atteignis ma chambre, je n'allai pas me coucher, mais j'entrepris de déballer mes instruments contenus dans ma malle, dont j'avais ôté la clé. J'étais décidé à faire quelques recherches préliminaires, dans le cadre de mon enquête sur ce sifflement extraordinaire.

Bientôt, lorsque le silence régna sur le château, je me glissai hors de ma chambre et franchis l'entrée du grand couloir. J'ouvris l'une des portes basses et massives et balayai le couloir du faisceau lumineux de ma lampe de poche. Il était vide, et je franchis le seuil, rabattant la porte de chêne derrière moi. Puis je m'avançai le long du couloir, éclairant successivement devant et derrière moi, tenant prêt mon revolver.

J'avais passé autour de mon cou un « collier de protection » d'ail, et l'odeur semblait en emplir le couloir, me donnant de l'assurance. Car, comme vous le savez tous, c'est une merveilleuse « protection » contre les formes Aeiirii les plus courantes de semi-matérialisation, lesquelles, à mon avis, étaient peut-être responsables de ce sifflement. Cependant, à ce stade de mes investigations, j'étais encore tout à fait prêt à découvrir qu'il avait une cause parfaitement naturelle. Car c'est surprenant de constater le grand nombre de cas qui s'avèrent finalement n'avoir rien de surnaturel !

En plus du collier, j'avais enfoncé des aulx dans mes oreilles et, comme je n'avais pas l'intention de rester plus que quelques minutes dans la chambre, j'espérais ne courir aucun danger.

Lorsque j'atteignis la porte et glissai ma main dans ma poche pour y prendre la clé, je fus soudain saisi d'une frousse intense. Mais je n'allais pas reculer, je devais me dominer ! Je déverrouillai la porte et tournai le bouton. Puis j'ouvris violemment la porte, en la poussant du pied, comme avait fait Tassoc, et sortis mon revolver ; bien que, à la vérité, je ne pensais pas avoir à m'en servir.

Je balayai du faisceau de ma lampe toute la chambre, puis entrai dans celle-ci avec l'horrible et répugnante sensation de me diriger tout droit vers un péril qui me menaçait. Je demeurai immobile quelques secondes, attendant. Rien ne se produisit, la chambre vide apparaissait nue d'un angle à l'autre. À ce moment, je réalisai que la pièce était pleine d'un abominable silence… une sorte de silence délibéré, aussi effrayant que les bruits obscènes que ces choses ont le pouvoir de produire. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit à propos de l'affaire du « Jardin Silencieux » ? Eh bien, cette chambre avait exactement ce même silence *malveillant*… le calme abominable d'une chose qui vous regarde, sans que vous la voyiez vous-même, et qui sait qu'elle vous tient. Oh, je la reconnus aussitôt et j'ôtai le couvercle de ma lanterne de façon à éclairer *toute* la pièce.

Puis je me mis au travail comme un fou furieux, en regardant constamment autour de moi. Je scellai les deux fenêtres avec des cheveux humains, les tendant en travers de celles-ci, puis sur les montants. Comme je m'affairais, l'air se remplit d'une étrange tension, à peine perceptible, et le silence parut, si vous pouvez me comprendre, devenir encore plus compact ! Je compris alors que je ne pouvais rien faire ici sans une « protection totale », car j'étais à peu près certain qu'il ne s'agissait pas d'une simple manifestation Aeiirii, mais de l'une des plus abominables formes de matérialisation Saiitii – comme dans l'affaire de « l'Homme qui Grognait » – dont vous vous souvenez certainement.

J'achevai mon travail sur les fenêtres et allai rapidement jusqu'à la grande cheminée. Elle était immense et soutenue par des fers en forme de potence, je pense que cela s'appelle ainsi, saillant du dos de la hotte. J'en scellai l'ouverture avec sept cheveux humains, le septième en travers des six autres.

Puis, juste comme je terminais cette opération, un sifflement bas et moqueur s'éleva dans la pièce. Un frisson glacé remonta le long de ma colonne vertébrale, faisant le tour de mon front, depuis ma nuque. Le bruit hideux emplit toute la chambre, en une grotesque parodie de sifflement humain, trop énorme pour être émis par des lèvres humaines… à moins qu'il ne se fût agi de quelque chose de gargantuesque et de monstrueux, sifflant doucement ! Comme je restais dans la pièce encore un instant, pour apposer mon dernier sceau, je n'eus plus aucun doute. J'étais tombé sur l'un de ces cas très rares et affreux où *l'Inanimé* reproduit les fonctions de l'*Animé.* Je repris ma lampe et me dirigeai rapidement vers la porte, jetant un coup d'œil pardessus mon épaule et tendant l'oreille pour entendre la Chose. Cela se produisit comme je posai la main sur la poignée… un cri strident de colère incroyablement malveillante, qui domina le sifflement bas et monotone. Je m'élançai hors de la pièce, claquai la porte et la verrouillai rapidement.

Je m'appuyai contre le mur opposé du couloir, me sentant quelque peu ébranlé, car le cri avait été absolument hideux… « Tu ne trouveras aucune protection sacrée si le Monstre a le pouvoir de parler par le bois ou par la pierre. » Ainsi est-il écrit dans le manuscrit Sigsand, et j'ai prouvé qu'il disait la vérité, lors de l'affaire de la « Porte Branlante ». Il n'existe aucune protection contre cette forme particulière de monstre, sauf peut-être pendant un très court instant, car il peut se matérialiser ou se servir dans ce but du matériel de protection lui-même dont vous vous servez… car le monstre a le pouvoir de « *se former* à l'intérieur du Pentacle », mais pas immédiatement. Il y a, bien sûr, la possibilité du dernier verset inconnu du Rituel Saaamaaa que l'on peut réciter alors ! Mais cela est trop incertain pour pouvoir compter dessus, et le danger est par trop terrible. Et même alors, il ne peut protéger que le temps de « cinq battements de cœur », comme il est énoncé dans le manuscrit Sigsand.

À l'intérieur de la pièce, s'élevait à présent un sifflement constant et méditatif. Mais il cessa bientôt, et le silence parut pire encore car, parfois, il peut s'en dégager une sensation de malignité et de perversité atroces !

Quelques instants après, j'apposai des scellés sur la porte avec des cheveux entrecroisés, puis je repartis rapidement le long de l'immense couloir et allai me coucher.

Je restai longtemps éveillé, mais finis par m'endormir. Cependant, vers deux heures du matin, je fus réveillé par le sifflement qui arrivait jusqu'à moi, malgré les portes fermées. Le son était épouvantable et semblait faire

vibrer la maison tout entière, communiquant une terreur inouïe. On aurait dit – je songeai à cela sur le moment, je m'en souviens – qu'un géant monstrueux conduisait un carnaval démentiel à lui tout seul, à l'autre bout du grand couloir !

Je me levai et m'assis sur le bord du lit, me demandant si je devais aller jusqu'à la chambre et vérifier les sceaux apposés sur la porte. Brusquement, on frappa à ma porte, et Tassoc entra. Il avait passé une robe de chambre sur son pyjama.

— J'étais sûr que le sifflement vous aurait réveillé. Aussi je suis venu bavarder un peu avec vous, me dit-il. *Moi,* je ne peux pas dormir. C'est magnifique, non ?

— Extraordinaire ! fis-je, et je lui lançai mon étui à cigarettes.

Il alluma une cigarette. Puis nous nous sommes assis et avons parlé pendant une heure environ. Et tout le temps le bruit continuait à l'autre bout du long couloir.

Soudain Tassoc se leva :

— Prenons nos revolvers et allons voir de plus près cette brute ! dit-il et il se dirigea vers la porte.

— Non ! m'écriai-je. Au nom du Ciel… NON ! Je ne peux encore rien dire de précis, mais je suis persuadé qu'elle est réellement dangereuse !

— Vous voulez dire qu'elle est hantée… *vraiment* hantée ? demanda-t-il vivement, ayant perdu son ton de persiflage habituel.

Je lui dis que, bien sûr, je ne pouvais pas répondre par un *oui* ou un *non* définitif à une pareille question, mais que j'espérais pouvoir le faire très prochainement. Puis je lui fis un petit cours sur la Fausse Re-Matérialisation de la Force-Animée par l'Inertie-Inanimée. Il commença alors à comprendre à quel point la chambre pouvait être dangereuse, si elle donnait lieu à de telles manifestations.

Environ une heure plus tard, le sifflement cessa subitement, et Tassoc alla se coucher. Je regagnai mon lit également et réussis à faire un petit somme.

Le lendemain matin, je me rendis à la chambre. Je trouvai intacts les scellés apposés sur la porte. Puis j'entrai. Les scellés sur la fenêtre et les cheveux n'avaient pas été touchés, mais le septième cheveu, placé en travers du grand âtre, était brisé. Cela me donna à réfléchir. Je savais très bien qu'il avait pu se casser parce que je l'avais trop tendu. Mais autre chose avait également fort bien pu le briser ! Cependant, il était fort peu probable qu'un homme ait pu se glisser entre les six cheveux intacts, car personne ne les aurait jamais remarqués, en entrant dans la pièce de cette façon. Un homme descendu par la cheminée dans la chambre les aurait tous brisés, sans même se rendre compte de leur présence.

J'enlevai les autres cheveux et les sceaux. Puis je regardai vers le haut de la cheminée. Elle montait toute droite, et j'aperçus le ciel bleu tout en haut. C'était un grand conduit, sans coin, ni recoin, qui aurait pu servir de cachette. Cependant, bien sûr, je ne pouvais me fier à un examen aussi superficiel, et, après le petit déjeuner, j'enfilai ma combinaison de mécanicien et grimpai jusqu'en haut de la cheminée, sondant tout le conduit. Mais je ne trouvai rien.

Je redescendis et examinai la pièce dans son ensemble : le parquet, le plafond et les murs. Je les sondai par carrés de six pouces avec un marteau et un poinçon. Mais il n'y avait rien d'anormal.

Je passai ensuite trois semaines à fouiller minutieusement l'ensemble du château, mais sans rien trouver. Une nuit, j'allai même encore plus loin :

alors que le sifflement commençait, je branchai un microphone, pour tenter une expérience. Voyez-vous, si le sifflement était produit par un moyen mécanique, le microphone me permettrait de découvrir le fonctionnement de la machine, s'il y en avait une dissimulée dans les murs. C'était une méthode d'investigation très moderne, comme vous en conviendrez.

Bien sûr, je ne pensais pas vraiment que l'un des rivaux de Tassoc avait installé un tel système mécanique. Mais il se pouvait fort bien qu'un tel système, produisant le sifflement, ait été installé, des années auparavant, dans l'intention d'écarter les curieux en donnant à la chambre la réputation d'être « hantée ». Vous voyez ce que je veux dire ? Eh bien, il était parfaitement possible, si c'était le cas, que quelqu'un, connaissant le secret du mécanisme, s'en soit servi afin de jouer ce tour démoniaque à Tassoc. Le test du microphone sur les murs rendrait ce fait évident, comme je l'ai déjà dit. Mais je n'obtins aucun résultat. Ainsi, je n'avais pratiquement plus de doute à présent : il s'agissait bien d'un cas de « hantise », selon l'expression populaire.

Pendant tout ce temps, chaque nuit, et parfois durant la plus grande partie de la nuit, le sifflement grinçant de la chambre retentissait d'une manière insupportable. On aurait dit qu'une intelligence là-bas savait que des mesures étaient prises contre elle et qu'elle sifflait, grinçait et couinait, avec une sorte de mépris railleur et démentiel. Je vous assure que c'était aussi extraordinaire qu'horrible. De temps à autre, je me rendais sans bruit, en chaussettes, jusqu'à la porte scellée (car j'avais laissé la chambre scellée). J'y allais à toutes les heures de la nuit, et souvent le sifflement à l'intérieur de la chambre semblait se transformer en un son moqueur et méchant, comme si le monstre à demi animé me voyait parfaitement au travers de la porte fermée. Et tout le temps que je restais devant la porte à veiller, le sifflement grinçant emplissait tout le couloir, me donnant l'impression d'être un intrus et de déranger une fête démoniaque !

Chaque matin, j'entrais dans la chambre et examinais les différents cheveux et scellés. Voyez-vous, au bout de la première semaine, j'avais tendu des cheveux tout du long des murs et du plafond. Mais, sur le sol, qui était de pierre polie, j'avais placé de petits pains à cacheter incolores, la partie adhésive tournée vers le plafond. Chaque pain à cacheter était numéroté et ils étaient placés selon un certain ordre, ce qui me permettrait de suivre avec précision les mouvements de toute créature vivante allant et venant dans la chambre.

Il était donc impossible à quiconque – c'est à dire à tout être matériel – d'entrer dans la pièce sans laisser de nombreuses traces de son passage. Mais rien ne fut jamais dérangé, et je commençai à croire que je serais obligé de courir le risque de passer une nuit dans la chambre, au milieu du pentacle électrique. Je *savais* que ce serait une chose insensée à tenter, mais j'étais à bout et prêt à essayer n'importe quoi !

Un soir, vers minuit, je brisai les scellés dé la porte et je jetai un rapide coup d'œil à l'intérieur. Alors, je vous assure que la Chambre poussa un hurlement démentiel et qu'elle parut se jeter sur moi, en un grand renflement de ténèbres, comme si les murs s'étaient bombés dans ma direction. Bien sûr, ce devait être seulement un effet de mon imagination. En tout cas, le hurlement me suffisait, et je claquai violemment la porte et la verrouillai. Mes jambes arrivaient à peine à me soutenir. Je me demande si vous avez déjà éprouvé cette sensation.

J'étais arrivé à ce stade où l'on est prêt à faire n'importe quoi, lorsque je

fis une découverte qui me parut intéressante au premier abord.

Il était à peu près une heure du matin, et je faisais lentement le tour du château, marchant sur l'herbe molle. J'étais arrivé sous la façade Est et, au-dessus de moi, j'entendais le sifflement horrible et obscène de la Chambre, qui était plongée dans les ténèbres. Brusquement, à quelques pas devant moi, j'entendis un homme parler à voix basse. Manifestement il était ravi :

— Par saint George ! Moi, les amis, je ne voudrais pas que ma femme vive dans une pareille demeure !

L'accent était celui d'un Irlandais cultivé.

Quelqu'un commença à lui répondre, puis il y eût une vive exclamation, et un bruit de course éperdue, de pas fuyant dans toutes les directions. De toute évidence, j'avais été repéré.

Pendant quelques instants, je restai là, immobile, me sentant plutôt ridicule. Ainsi c'étaient *eux* qui étaient à l'origine de toute l'histoire ! Quel imbécile j'avais été ! Sans aucun doute, ces garçons étaient les rivaux de Tassoc, et j'avais eu l'intime conviction de me trouver en face d'un « cas » authentique ! Alors, vous savez, il me revint à l'esprit une foule de détails qui me firent à nouveau douter. De toute façon, qu'il s'agisse d'une chose naturelle ou surnaturelle, l'affaire devait être entièrement éclaircie.

Le lendemain matin, je racontai à Tassoc ce que j'avais découvert et, durant cinq nuits consécutives, nous veillâmes, effectuant des rondes devant l'aile Est. Mais personne ne vint rôder à proximité. Et pendant ce temps, pratiquement du soir jusqu'à l'aube, le sifflement grotesque retentissait d'une manière abominable, dans les ténèbres, au-dessus de nous.

Au matin de la cinquième nuit, je reçus un télégramme qui m'obligeait à rentrer chez moi par le prochain bateau. J'expliquai à Tassoc que je serais absent seulement quelques jours, mais lui dis de continuer à monter la garde autour du château. J'obtins de lui la promesse formelle – cela me tenait particulièrement à cœur – qu'il ne pénétrât jamais dans la chambre entre le coucher et le lever du soleil. Je lui fis clairement comprendre que nous ne savions encore rien de définitif, dans un sens ou dans un autre, et que, si la chambre était bien ce que j'avais cru tout d'abord, il vaudrait infiniment mieux pour lui qu'il mourût plutôt que d'y pénétrer après la tombée de la nuit.

Arrivé ici, je réglai mes affaires et j'ai pensé que cela vous intéresserait, mes amis. Je voulais aussi mettre de l'ordre dans mes idées. Voilà pourquoi je vous ai demandé de venir. Je retourne là-bas demain et, quand je reviendrai, j'aurai certainement des choses très extraordinaires à vous raconter. À propos, j'ai oublié de vous dire quelque chose. J'ai essayé de réaliser un enregistrement phonographique du sifflement, mais tout simplement le bruit n'a pas impressionné la cire. C'est ce détail, parmi d'autres, qui m'a mis le plus mal à l'aise.

Autre détail curieux : le microphone n'amplifie ni ne retransmet le son. Il semble n'en pas tenir compte et fonctionner comme si le sifflement n'existait pas ! Pour le moment, je suis absolument perplexe et n'arrive à aucune conclusion. Je me demande avec une certaine curiosité si l'un d'entre vous serait assez astucieux pour débrouiller toute cette affaire. *Moi,* j'en suis incapable… pour le moment du moins. »

Il se leva.

— Bonne nuit à vous tous, dit-il, et il nous mit rapidement à la porte, mais sans brusquerie.

Nous nous retrouvâmes dans la nuit.

Quinze jours plus tard, il envoyait à chacun de nous une carte nous fixant rendez-vous, et vous pouvez être sûr que je ne fus pas en retard cette fois. À notre arrivée, Carnacki nous fit passer directement à table. Lorsque nous eûmes fini et que nous nous fûmes mis à notre aise, il reprit son récit là où il l'avait laissé :

« À présent, écoutez-moi très attentivement, car j'ai quelque chose de très singulier à vous raconter. Je suis arrivé là-bas tard dans la nuit et j'ai dû me rendre à pied au château, comme je ne les avais pas avertis de mon retour. Il y avait un magnifique clair de lune, et marcher était un véritable plaisir. Lorsque j'arrivai au château, l'endroit était plongé dans les ténèbres, et j'eus l'idée de faire le tour pour voir si Tassoc ou son frère montait la garde. Mais je ne les trouvai nulle part et j'en conclus qu'ils avaient fini par se lasser de cette garde et qu'ils étaient allés se coucher.

Comme je revenais sur mes pas, traversant la pelouse qui s'étend au pied de la façade Est, je perçus l'horrible sifflement de la chambre. Il résonnait, étrangement distinct, dans le silence de la nuit. Il avait une note très particulière, je m'en souviens, douce et persistante, étrangement méditative. Je levai les yeux vers la fenêtre, brillant au clair de lune, et j'eus alors l'idée subite d'aller prendre une échelle dans la cour d'écurie, pour essayer de regarder dans la chambre, de l'extérieur.

Avec cette idée en tête, je contournai rapidement le château, me dirigeant vers les écuries, et après quelques recherches, je trouvai bientôt une longue échelle, relativement légère, bien que j'eus toutes les peines du monde à la transporter, le Ciel m'en est témoin ! Je crus au début que je ne parviendrais jamais à la redresser. J'y réussis enfin et l'appuyai très doucement contre le mur, au-dessous de l'appui de la plus grande fenêtre. Puis, j'entrepris de monter silencieusement le long de l'échelle. Bientôt mon visage dépassait le rebord de la fenêtre et je regardai à l'intérieur, seul avec le clair de lune.

Bien sûr, l'étrange sifflement s'accentua, donnant cependant l'impression de quelqu'un qui sifflait tranquillement pour lui-même… comprenez-vous cela ? Malgré cette note paisible et méditative, le sifflement était toujours gargantuesque et horrible, comme si j'étais là à écouter ce son émis par les lèvres d'un monstre avec une âme humaine.

Et alors, vous savez, je vis quelque chose ! le sol au milieu de la pièce immense et vide se soulevait et formait un étrange monticule, à l'apparence étrange et molle. Celui-ci se creusa en son sommet, formant un trou qui palpitait en accord avec le grand et doux sifflement. Par instants, comme je le regardais, l'étrange cratère se soulevait, traversé par un mouvement singulier de succion interne, comme sous l'effet d'une énorme respiration. Puis la chose se dilatait et se gonflait à nouveau, suivant l'incroyable mélodie. Et brusquement, il me vint à l'esprit que cette chose était vivante. Je regardais deux énormes lèvres noircies, boursouflées et horribles, qui luisaient à la pâle clarté lunaire…

Soudain, elle se gonflèrent, en une véritable explosion de force et de bruit, se durcirent et se boursouflèrent, énormes, massives et nettement distinctes sous les rayons lunaires. Une épaisse couche de sueur recouvrit la lèvre supérieure. Au même moment, le sifflement se brisa en une note démentielle et stridente qui me remplit d'effroi, tandis que je restais pétrifié sur place, à l'extérieur de la fenêtre, sur mon échelle ! L'instant d'après, je n'avais plus devant moi que le sol de pierre polie, lisse et plat, allant d'un mur à l'autre. Et il régnait un silence absolu.

Vous vous représentez la scène : moi, sur mon échelle, regardant,

hébété, à l'intérieur de la chambre silencieuse, et sachant ce que je savais ! Je me sentais comme un entant malade de peur, et j'eus envie de me laisser glisser au bas de l'échelle et de m'enfuir. Mais au même instant, j'entendis la voix de Tassoc qui m'appelait à l'aide, de l'intérieur de la chambre.

— *Au secours !* Au secours ! criait-il.

Seigneur ! J'étais tellement abasourdi et déconcerté que je crus tout d'abord, en une réflexion vague et désorientée, que c'étaient les Irlandais qui s'étaient saisis de lui et l'avaient amené là pour lui faire un mauvais sort. L'appel s'éleva à nouveau, et je brisai la vitre, bondissant à l'intérieur pour lui venir en aide. J'avais vaguement l'impression que l'appel était venu du côté de la cheminée, plongée dans les ténèbres. Je traversai la pièce en courant vers elle, mais il n'y avait personne.

— Tassoc ! criai-je.

Ma voix résonna dans la grande pièce vide, et alors je compris en un éclair que *Tassoc n'avait jamais appelé.* Tandis que je me retournais vers la fenêtre, malade de peur, un sifflement terrifiant et triomphal retentit dans la chambre. Sur ma gauche, le mur se bombait et s'avançait vers moi, formant deux lèvres gigantesques, noires et absolument monstrueuses, qui se trouvèrent à moins d'un mètre de mon visage. Pendant un fol instant, je cherchai mon revolver dans ma poche, non pour la Chose mais pour moi-même ; car le danger que je courais était mille fois pire que la mort. Et soudain le dernier verset inconnu du Rituel Saaamaaa fut murmuré d'une manière tout à fait audible dans la Chambre. Et il arriva ce que j'avais déjà connu auparavant l'impression qu'une fine poussière tombait continuellement, d'une façon monotone. Je compris que ma vie était en suspens, incertaine, le temps d'un éclair, en proie à un bref et tournoyant vertige des choses invisibles… Puis *cela* prit fin et je compris que je vivrais peut-être. Mon âme réintégra mon corps ; vie et forces me revinrent. Je me ruai comme un fou vers la fenêtre et me lançai dehors, la tête la première, car je peux vous dire que je n'avais plus peur de la mort ! Je glissai rapidement au bas de l'échelle et me retrouvai sur le sol, vivant, je ne sais trop par quel miracle ! Je restai assis sur l'herbe grasse et humide, baigné par les rayons de la lune. Là-haut, de la chambre dont la vitre était brisée, sortait le sifflement monotone.

Voilà l'essentiel de l'histoire. Je n'étais pas blessé et je fis rapidement le tour de la façade pour aller réveiller Tassoc. Lorsqu'ils m'eurent fait entrer, nous eûmes une longue conversation tout en buvant du bon whisky, car j'étais plutôt secoué et j'expliquai les choses du mieux que je le pouvais. Je dis à Tassoc qu'il fallait démolir la chambre et que tout devait être brûlé dans un fourneau installé à l'intérieur d'un pentacle. Il acquiesça de la tête. Il n'y avait rien à redire. Puis j'allai me coucher.

Nous mîmes à l'ouvrage une véritable petite armée et, en moins de dix jours, tout était parti en fumée et il ne restait que de la cendre bien propre.

Ce fut lorsque les ouvriers arrachèrent le lambris que je commençai à comprendre comment s'était développée cette horrible histoire. Au-dessus de la grande cheminée, une fois les panneaux de chêne arrachés, je trouvai, scellée dans la maçonnerie, une tablette en pierre, portant une vieille inscription en langue celtique : dans cette chambre avait été brûlé Dian Tiansay, le bouffon du roi Alzof, qui avait composé le *Chant de la Folie* sur le roi Ernore du Septième Château.

Dès que j'en eus la traduction intégrale, je la remis à Tassoc. Il devint terriblement excité, car il connaissait la vieille légende et il m'emmena

dans la bibliothèque pour consulter un vieux parchemin qui racontait l'histoire en détail. Je m'aperçus par la suite que l'histoire était bien connue dans toute la région, mais qu'elle avait toujours été considérée plutôt comme une légende, que comme un fait véridique. Et personne ne semblait avoir jamais songé que l'aile Est du château d'Iastrae était ce qui restait du Septième Château d'autrefois.

D'après l'antique parchemin, je compris qu'il s'y était passé une histoire pas très propre, il y avait bien des siècles ! Apparemment, le roi Alzof et le roi Ernore avaient été ennemis ; pour une question de droit d'aînesse, pour être précis. Mais cela s'était résumé à quelques coups de main, de part et d'autre, au cours des ans, jusqu'au jour où Dian Tiansay composa le *Chant de la Folie* sur le roi Ernore. Il le chanta devant le roi Alzof qui l'apprécia tellement qu'il donna au bouffon l'une de ses dames d'honneur pour femme.

Bientôt tous les gens du pays connurent le *Chant* et il finit par arriver jusqu'aux oreilles du roi Ernore, qui en fut si irrité qu'il fit la guerre à son vieil ennemi, prit d'assaut son château et le brûla, lui et le roi. Mais il emmena avec lui Dian Tiansay, le bouffon, dans son propre château. Il lui fit arracher la langue à cause du *Chant* qu'il avait composé et chanté, l'emprisonna dans la chambre de l'aile est, (laquelle, de toute évidence, était utilisée à des fins fort déplaisantes). Quant à la femme du bouffon, il la garda pour lui, ayant été sensible à sa beauté.

Mais une nuit, la femme de Dian Tiansay demeura introuvable et, au matin, on la découvrit, morte dans les bras de son mari. Lui était assis et sifflait le *Chant de la Folie,* car il ne pouvait plus chanter.

Alors ils firent rôtir Dian Tiansay dans la grande cheminée, en l'accrochant probablement à ces « fers de potence » que j'ai déjà mentionnés. Et jusqu'à ce qu'il mourût, Dian Tiansay ne cessa pas de siffler le *Chant de la Folie* qu'il ne pouvait plus chanter. Mais par la suite, « dans cette chambre », on entendit souvent, la nuit, l'horrible sifflement et « une force grandit dans cette pièce », à tel point que personne n'osa dormir dans celle-ci. Bientôt, à ce qu'il semble, le roi alla habiter dans un autre château, car le sifflement le dérangeait. »

— Voilà, vous savez tout. Bien sûr, ce n'est qu'un résumé de la traduction du parchemin. C'est plutôt étrange, non ? Qu'en pensez-vous ?

— Certes, fis-je, répondant pour les autres. Mais comment la Chose a-t-elle pu se développer, au point de revêtir une forme si terrible ?

— C'est l'un de ces cas où la continuité de pensée produit une action positive sur l'environnement matériel immédiat, répondit Carnacki. Le développement ou l'évolution a dû se faire au cours des siècles, avant d'arriver à cette monstruosité. C'est un authentique exemple de manifestations Saiitii. Je ne saurais mieux l'expliquer qu'en le comparant à un champignon « immatériel » dont la croissance modifie la composition même de la « fibre-éthérée », et bien sûr, ce faisant, acquiert un contrôle déterminant sur la « substance matérielle », comprise dans celle-ci. Il est impossible d'expliquer cela plus clairement en quelques mots.

— Par quoi le septième cheveu fut-il cassé ? demanda Taylor.

Mais Carnacki fut incapable de répondre d'une manière catégorique. À son avis, c'était simplement parce qu'il l'avait trop tendu. Il expliqua également qu'ils s'étaient aperçus que les hommes qui avaient pris la fuite n'étaient mêlés en rien à l'histoire, mais s'étaient rendus en secret au château pour entendre le sifflement ; lequel, en vérité, était brusquement devenu le principal sujet de conversation de tous les gens du pays.

— Une chose encore, dit Arkright. Avez-vous une idée de ce qui régit l'usage du dernier verset inconnu du Rituel Saaamaaa. Bien sûr, je sais qu'il était utilisé par les prêtres Non-Humains dans l'Incantation des Raaee. Mais qui l'a utilisé en votre faveur et qui l'a prononcé ?

— Vous devriez lire la monographie d'Harzam et mes notes additives à celle-ci, sur la Coordination et l'Interférence de l'Astral et de « l'Astarral », répondit Carnacki. C'est un sujet absolument passionnant, et je dirai seulement ici que la vibration humaine ne peut pas être isolée de l'« astarral » (comme c'est toujours le cas, apparemment, pour les interférences avec l'inhumain), sans qu'aussitôt interviennent les Forces qui gouvernent la révolution du Cercle Extérieur. En d'autres termes, il est prouvé que, de temps à autre, une force protectrice et impénétrable intervient et s'interpose entre lame humaine (non le corps, attention !) et les monstruosités du Dehors. Ai-je été assez clair ?

— Oui, je le pense, répondis-je. Et vous pensez que la Chambre était devenue l'expression matérielle de l'ancien bouffon… que son âme, rongée et pourrie par la haine, a donné naissance à un monstre. C'est cela ? demandai-je.

— Oui, fit Carnacki en hochant de la tête. Je pense que vous avez exprimé ma pensée très clairement. Or, étrange coïncidence, Miss Donnehue descendrait de ce même Roi Ernore (c'est ce que j'ai entendu dire par la suite). N'est-ce pas curieux ? Ce mariage proche, et la Chambre s'éveillant à une nouvelle vie. Et si Miss Donnehue était entrée dans cette pièce, par hasard… hein ? *Cela* avait attendu longtemps. Les péchés des pères… Oui, j'y ai pensé… Ils doivent se marier la semaine prochaine et je serai leur témoin, chose dont j'ai horreur. Et Tassoc a gagné son pari, non ? Mais pensez donc, si jamais elle était entrée dans cette pièce… Plutôt horrible, hein ?

Il hocha de la tête, avec un air farouche, et nous fîmes de même, tous les quatre. Puis il se leva, et nous poussa tous vers la porte, à sa façon amicale, puis dehors vers l'Embankment et l'air frais de la nuit.

— Bonne nuit, lui lançâmes-nous en réponse, puis nous regagnâmes nos demeures respectives.

Et si elle était entrée dans la chambre, hein ? Si elle y était entrée ? Voilà ce à quoi je continuai à penser, comme je rentrais chez moi.

LE MYSTÈRE DE LA MAISON HANTÉE

La soirée venait à peine de commencer, je m'en souviens très bien, et tous les quatre, Jessop, Arkright, Taylor et moi-même, regardions vers Carnacki avec désappointement, comme il demeurait silencieux dans son grand fauteuil.

Nous étions venus, répondant à l'habituelle carte d'invitation, que nous considérions – comme vous le savez – comme le prélude assuré d'une bonne histoire. Et maintenant, après nous avoir raconté le bref incident des « Trois Nattiers », il était retombé dans un silence satisfait et la nuit ne faisait que commencer, comme je l'ai laissé entendre.

Mais, comme cela arrive parfois, le Destin compatissant secoua Carnacki par l'épaule ou frappa à sa mémoire, et celui-ci se remit à parler, de sa voix étrangement monocorde :

« Vous savez, cette affaire des « Nattiers » me rappelle une autre affaire. J'ai souvent pensé qu'elle vous intéresserait au plus haut point. Cela s'est passé il y a quelque temps… en fait il y a diantrement longtemps, et mon expérience de ce que je nommerai les phénomènes « étranges » était alors très limitée.

Je vivais avec ma mère, lorsque cela arriva, dans une maison située juste au-dehors d'Appledorn, sur la côte Sud. La maison était la dernière d'une série de « chaumières », je peux les appeler ainsi, séparées les unes des autres, chaque maison ayant son propre jardin. C'étaient des habitations absolument charmantes, très vieilles, et la plupart étaient embaumées par l'odeur des roses –et le reste, vous savez, avec ces fenêtres plombées et baroques, et ces portes en chêne véritable. Faites un effort pour vous les représenter et imaginer le bonheur que cela représentait d'y vivre.

À présent, je dois commencer par vous dire que ma mère et moi-même vivions dans cette petite maison depuis deux ans et que, durant cette période, il ne s'était produit aucun fait insolite, susceptible de nous alarmer.

Et alors, vous savez, quelque chose se passa.

Il était environ deux heures du matin. Alors que je terminais juste quelques lettres, j'entendis la porte de la chambre à coucher de ma mère s'ouvrir. Puis elle vint sur le palier et frappa aux barreaux de la rambarde.

— Entendu, mère chérie, lui lançai-je, pensant qu'elle s'était simplement souvenue que j'aurais dû être couché depuis longtemps.

Puis je l'entendis rentrer dans sa chambre et je me dépêchai de terminer mon travail, de peur qu'elle ne demeurât éveillée jusqu'à ce qu'elle m'ait entendu remonter dans ma chambre.

Lorsque j'eus fini, j'allumai ma bougie, éteignis la lampe et montai l'escalier. Comme je passais devant la porte de la chambre de ma mère, je vis que celle-ci était ouverte. Je souhaitai bonne nuit à ma mère, très doucement, et lui demandai si je devais fermer la porte.

N'obtenant aucune réponse, je compris qu'elle s'était recouchée et rendormie. Je refermai la porte sans bruit et me dirigeai vers ma chambre, qui se trouvait de l'autre côté du couloir. Ce faisant, j'eus l'impression momentanée et à demi-consciente qu'il y avait dans le couloir une légère odeur, assez particulière et désagréable. Mais ce fut seulement la nuit suivante que je *réalisai* que j'avais eu l'impression de sentir quelque chose qui m'avait écœuré. Vous me suivez, n'est-ce pas ? Je veux dire que cela se passe souvent ainsi… on comprend soudainement quelque chose qui, en fait, se trouve déjà inscrit dans votre cerveau, depuis une année peut-être !

Le lendemain matin, au petit déjeuner, je mentionnai par hasard à ma mère qu'elle « s'était endormie en un clin d'œil » et que j'avais refermé sa porte pour elle. Mais, à ma grande surprise, elle me certifia qu'elle n'était jamais sortie de sa chambre. Je lui rappelai les deux coups qu'elle avait donnés sur la balustrade, mais elle était toujours certaine que j'avais dû faire erreur. À la fin, je la taquinai en lui disant, qu'elle s'était tellement habituée à ma mauvaise habitude de veiller très tard qu'elle avait dû venir me rappeler à l'ordre tout en dormant. Bien sûr, elle nia cela, et je laissai de côté ce sujet. Mais j'étais assez perplexe et ne savais pas si je devais croire à ma propre explication ou bien à celle de ma mère, à savoir : mettre les bruits sur le compte des souris et expliquer la porte ouverte par le fait qu'elle ne l'avait sans doute pas correctement fermée lorsqu'elle était montée se coucher. Je suppose que dans mon subconscient, des pensées apparemment moins sensées m'agitaient. Mais, à ce moment, je suis certain de n'avoir éprouvé aucun sentiment de malaise.

Puis, la nuit suivante, il y eut un fait nouveau. Vers deux heures et demie du matin, j'entendis la porte de la chambre de ma mère s'ouvrir, exactement comme la nuit précédente, et immédiatement après, elle frappa fortement sur la rambarde, à ce qu'il me sembla. J'arrêtai mon travail un instant et lui criai que je ne serais plus très long à présent. Mais, comme elle ne répondait rien et que je ne l'entendais pas regagner son lit, je me demandai si, finalement, elle n'agissait pas ainsi tout en dormant, comme je le lui avais affirmé la veille !

Avec cette idée en tête, je me levai et, prenant la lampe sur la table, je commençai à me diriger vers la porte qui était ouverte sur le vestibule. À ce moment, un frisson horrible me parcourut, car je venais tout à coup de me rappeler que ma mère ne frappait jamais sur la balustrade lorsque je veillais trop tard, mais qu'elle m'appelait. Je n'étais pas vraiment effrayé, voyez-vous, seulement inquiet, vaguement mal à l'aise, et joliment certain qu'elle devait faire cela tout en dormant.

Je montai rapidement les marches et, une fois arrivé sur le palier, je constatai que ma mère ne s'y trouvait pas, mais que la porte de sa chambre était ouverte. J'étais quelque peu déconcerté. Après tout, elle avait dû tranquillement aller se recoucher, et je n'avais pas entendu le bruit de ses pas. Malgré cette explication que je me donnais à moi-même, j'entrai vivement dans sa chambre. Mais je la trouvai couchée dans son lit, dormant paisiblement et normalement. Cependant, la vague sensation de malaise qui m'étreignait fut suffisante pour me faire me pencher vers elle et la regarder de près pour être bien certain.

Lorsque je fus assuré qu'elle allait parfaitement bien, j'étais encore un peu soucieux, mais beaucoup plus incliné à croire que mes soupçons étaient fondés : elle était retournée se coucher, dans son sommeil, sans se réveiller pour s'apercevoir de ce qu'elle faisait. C'était la chose la plus sensée à penser ; je suis sûr que vous êtes de mon avis.

Alors je pris brusquement conscience qu'il y avait dans la chambre une odeur vague et particulière… une odeur d'humidité et de moisi… et ce fut à cet instant que je réalisai que j'avais senti la même odeur, étrange et inqualifiable, la nuit précédente, dans le couloir, comme vous vous en souvenez.

À présent, j'étais tout à fait inquiet et je commençai, sans faire de bruit, à examiner la chambre de ma mère, sans idée ni but précis. Je voulais simplement m'assurer qu'il n'y avait rien dans la chambre. Et pendant tout ce temps, vous savez, *je ne me suis jamais vraiment attendu* à trouver quelque chose, mais j'avais besoin d'être rassuré.

Alors que j'examinais la chambre, ma mère se réveilla et, bien sûr, je dus tout lui expliquer. Je lui parlai de sa porte qui s'était ouverte, puis des coups sur la balustrade. Je lui dis que j'étais monté et que je l'avais trouvée endormie. Je ne parlai pas de l'odeur, qui était presque imperceptible, mais je lui dis que, la chose s'étant produite deux fois, cela m'avait rendu un peu nerveux. Peut-être m'étais-je imaginé des choses, mais j'avais voulu jeter un coup d'œil dans sa chambre, juste pour voir si tout allait bien.

Depuis lors, j'ai songé que la raison pour laquelle je ne fis pas mention de l'odeur n'était pas seulement que je ne voulais pas effrayer ma mère – car je l'étais à peine moi-même – mais surtout que je me rendais compte à moitié que j'associais l'odeur à des phénomènes insolites, trop singuliers et trop indéfinis, pour pouvoir en parler clairement. Vous comprendrez que je sois capable *à présent* d'analyser la chose et de la communiquer par des mots, mais *alors* j'ignorais même la principale raison pour laquelle je n'en parlais pas, encore plus son éventuelle signification. Vous me suivez ?

Ce fut finalement ma mère qui exprima clairement une partie de mes sensations encore vagues :

— Quelle odeur désagréable ! s'exclama-t-elle. – Et elle demeura silencieuse un instant, me regardant. Puis : – Tu es persuadé qu'il y a quelque chose d'anormal, toujours me regardant, très calmement, vous savez.

Mais sa question contenait une petite note d'attente nerveuse.

— Je ne sais pas, dis-je. Je n'arrive pas à comprendre, à moins que tu ne te sois réellement levée durant ton sommeil.

— Mais l'odeur ! fit-elle.

— Oui, répondis-je. C'est ce qui m'intrigue, moi aussi. Je vais faire un tour dans la maison, mais je ne pense pas trouver quoi que ce soit.

J'allumai ma bougie et, prenant ensuite la lampe, j'allai voir dans les deux autres chambres à coucher, puis inspectai le reste de la maison, y compris les trois caves. Je trouvai celles-ci quelque peu éprouvantes pour les nerfs !

Puis je retournai dans la chambre de ma mère et lui dis qu'il n'y avait pas de raison de se faire du souci. Et, vous savez, à la fin, tout en parlant, nous nous sommes persuadés mutuellement que ce n'était rien. Ma mère ne voulait pas admettre qu'elle faisait du somnambulisme. Par contre, elle était toute prête à certifier que sa porte s'était ouverte par la faute du loquet, lequel, il est vrai, ne tenait pas très bien. Quant aux coups, il pouvait fort bien s'agir de la vieille boiserie de la maison qui travaillait et craquait un peu, ou bien d'une souris qui avait fait tomber un morceau de plâtre. L'odeur était un peu plus difficile à expliquer. Mais finalement, nous arrivâmes à la conclusion que ce pouvait être très bien l'odeur nocturne et particulière de la terre humide pénétrant par la fenêtre de la chambre de ma mère et montant du jardin, au dos de la maison, ou bien –

de fait – du petit cimetière qui se trouvait au-delà du grand mur, au fond du jardin.

Et ainsi, finalement, nous fûmes rassurés, et j'allai me coucher. Je m'endormis bientôt.

Je pense que ceci est une parfaite illustration de la façon dont nous autres humains sommes capables de nous illusionner nous-mêmes. Car en fait ma raison ne pouvait pas vraiment accepter une seule de ces explications ! Essayez de vous placer dans les mêmes circonstances, et vous verrez combien étaient absurdes nos efforts pour expliquer réellement ces phénomènes.

Au matin, lorsque je descendis pour le petit déjeuner, nous reparlâmes de toute cette histoire et, tout en reconnaissant que c'était bien étrange, nous convînmes également que nous avions commencé à imaginer des choses fantastiques au fond de nous-mêmes ! À présent nous nous sentions à demi honteux d'avoir à le reconnaître. Je pense que cette attitude est tout à fait comique, si l'on y réfléchit bien, mais humaine… absurdement humaine.

Et puis, vous savez, cette nuit-là, la porte de la chambre de ma mère fut claquée violemment, juste après minuit.

Je saisis ma lampe et lorsque j'arrivai devant sa porte, je la trouvai fermée. Je l'ouvris rapidement et entrai pour trouver ma mère couchée dans son lit, les yeux ouverts et plutôt nerveuse. Elle avait été réveillée par le claquement de la porte. Mais ce qui me bouleversa plus que tout fut le fait qu'une odeur absolument insupportable imprégnait le couloir et sa chambre.

Pendant que je lui demandais si elle se sentait bien, une porte claqua deux fois au rez-de-chaussée. Vous vous imaginez ce que je ressentis alors ! Nous nous regardâmes, ma mère et moi. Ensuite, j'allumai sa bougie et, prenant le tisonnier de la cheminée, descendis, ainsi armé, avec la lampe, les nerfs plutôt à vif ! Tous ces petits faits étranges s'additionnaient à présent, produisant un effet horrible sur moi, et toutes les explications *apparemment* sensées semblaient parfaitement dérisoires.

L'odeur infecte semblait être très forte dans le vestibule, ainsi que dans la pièce de devant et dans les caves. Mais elle était la plus forte dans le couloir du rez-de-chaussée. Cependant, je procédai à une visite minutieuse de la maison, et lorsque j'eus terminé celle-ci, je constatai que toutes les fenêtres et les portes du bas étaient convenablement fermées et qu'il ne pouvait y avoir aucun être vivant dans la maison, en dehors de ma mère et de moi-même.

Je remontai alors dans la chambre de ma mère, et nous discutâmes de cette affaire pendant une heure ou plus. Finalement, nous arrivâmes à la conclusion que, après tout, nous faisions beaucoup trop attention à un certain nombre de faits insignifiants. Mais vous savez, intérieurement, nous n'en croyions absolument rien ! Pensez donc !

Plus tard, une fois que notre petite discussion nous eût un peu plus rassurés, je lui souhaitai une bonne nuit et allai me coucher. Bientôt je parvenais à trouver le sommeil.

Puis, aux premières heures du jour, alors qu'il faisait encore sombre, je fus réveillé par un bruit retentissant. Vous vous imaginez quel effet cela me fit, après tous les petits faits inexpliqués qui s'étaient déjà produits ! Je me redressai vivement sur mon lit et tendis l'oreille. Alors, venant d'en bas, j'entendis : bang ! bang ! bang !… une porte était claquée, puis une autre. Du moins, c'est l'impression que me donnèrent les bruits.

Je bondis à bas de mon lit, avec la chair de poule et un frisson de peur subite me parcourant. Alors que j'allumais ma bougie, ma porte s'ouvrit lentement. Voyez-vous, je n'avais pas poussé le loquet, afin de n'être séparé de ma mère par aucun obstacle.

— Qui est là ? lançai-je, d'une voix deux fois plus grave que d'ordinaire et avec ce singulier essoufflement qu'amène si souvent une peur soudaine. Qui est là ?

Puis j'entendis la voix de ma mère me dire :

— C'est moi, Thomas. *Que se passe-t-il en bas ?*

Elle était entrée dans ma chambre entre-temps,

et je vis qu'elle tenait d'une main le tisonnier de sa chambre à coucher et sa bougie de l'autre. J'aurais dû me moquer d'elle en la voyant ainsi… sans ces bruits insolites au rez-de-chaussée, car, voyez-vous, c'était un petit bout de femme, mais ayant énormément de courage.

Je chaussai mes pantoufles et décrochai du mur une vieille baïonnette. Puis je pris ma bougie et priai ma mère de ne pas venir avec moi. Mais je savais que ce serait inutile si elle avait décidé de descendre. Et c'était bien son intention, tant et si bien qu'elle fut une sorte d'arrière-garde pour moi, durant nos recherches. Par certains côtés, je suis très égoïste, car finalement, j'étais très heureux de l'avoir auprès de moi.

Entre-temps, le claquement de porte avait cessé et, probablement en raison du contraste étrange, un silence absolument insoutenable semblait régner dans la maison. Cependant, je continuai à descendre l'escalier, tenant bien en l'air ma bougie et prêt à me servir de ma baïonnette !

Lorsque nous eûmes atteint le rez-de-chaussée, je vis que toutes les portes des pièces étaient grandes ouvertes. Après un examen de toute la maison, nous constatâmes que les portes extérieures et les fenêtres étaient solidement fermées. Je me demandai alors si les bruits avaient bien été produits par les portes. Nous étions certains d'une seule chose : en dehors de nous-mêmes, il ne pouvait y avoir personne d'autre dans la maison ! Mais toute la maison semblait imprégnée et souillée par cette odeur absolument infecte.

Bien sûr, il était absurde d'essayer de « faire semblant » plus longtemps. Il se passait quelque chose d'étrange dans la maison, et dès qu'il fit jour, je demandai à ma mère de faire ses bagages. Après le petit déjeuner, je la conduisis– au train. Elle irait chez l'une de mes tantes. J'avais envoyé un télégramme pour la prévenir de son arrivée.

Puis je me mis au travail, pour essayer d'éclaircir ce mystère. Je me rendis d'abord chez le propriétaire et lui racontai toute l'affaire. Il m'apprit alors que, douze ou quinze ans plus tôt, la maison avait eu une curieuse réputation (trois ou quatre locataires s'étaient plaints à lui), avec pour résultat qu'elle était demeurée inhabitée pendant assez longtemps. Puis il avait accepté de la louer, pour un prix assez bas, à un certain capitaine Tobias, à la seule condition que ce dernier tînt sa langue s'il voyait quelque chose de particulier. L'idée du propriétaire – comme il me l'avoua avec franchise – était de faire oublier toutes ces histoires de « choses étranges » se passant, soi-disant, dans la maison. En gardant un locataire dans celle-ci pendant un certain temps, il essaierait ensuite de la vendre au meilleur prix qu'il pourrait.

Mais, lorsque le capitaine Tobias s'en alla, après une location de dix ans, il n'y eût plus de « racontars » sur la maison. Aussi, lorsque nous nous étions présentés et lui avions offert de la prendre pour un bail de cinq ans, il avait sauté sur l'occasion. C'était toute l'histoire ; du moins c'est ce qu'il

me laissa entendre. Lorsque je le pressai de questions, lui demandant des détails sur les phénomènes supposément insolites qui avaient eu lieu dans la maison, il y avait une vingtaine d'années, il me répondit que les locataires avaient parlé d'une femme qui allait et venait dans la maison, la nuit. Certains des locataires n'avaient jamais rien vu, mais d'autres ne restèrent pas au-delà du premier mois de location.

Le propriétaire tint à me spécifier tout particulièrement une chose : aucun locataire ne s'était jamais plaint de bruits de claquements de portes. Quant à l'odeur, il semblait positivement indigné à son propos. Pourquoi ? Je pense qu'il ne le savait pas très bien lui-même. Mais peut-être avait-il vaguement l'impression que je l'accusais indirectement de ne pas faire entretenir correctement les tuyaux de vidange.

Finalement je lui suggérai de venir à la maison ce soir et d'y passer la nuit en ma compagnie. Il accepta aussitôt, surtout lorsque je lui dis que j'avais l'intention de ne pas ébruiter cette affaire et d'aller jusqu'au fond des choses. Car il n'avait aucune envie que l'on dise à nouveau que la maison était « hantée ».

Il vint vers trois heures, ce même après-midi, et nous fouillâmes la maison de fond en comble, sans rien trouver d'anormal cependant. Après quoi, le propriétaire procéda à un ou deux essais qui lui montrèrent que le système de vidange fonctionnait parfaitement. Alors nous nous préparâmes à veiller toute la nuit.

D'abord nous empruntâmes deux lanternes sourdes au poste de police voisin, comme l'inspecteur principal et moi étions très amis. Dès que le crépuscule tomba, le propriétaire se rendit chez lui pour prendre son revolver. J'avais la baïonnette dont je vous ai déjà parlé et, lorsque le propriétaire revint, nous nous installâmes pour bavarder dans mon cabinet de travail jusqu'aux alentours de minuit.

Alors nous allumâmes les lanternes et montâmes au premier étage, jusqu'au palier où j'amenai une petite table et deux chaises, prises dans l'une des chambres à coucher. Nous posâmes sur la table, à portée de main, les lanternes, le revolver et la baïonnette. Puis je fermai et scellai les portes des chambres à coucher ; après quoi, nous nous assîmes et éteignîmes les lumières.

De cet instant jusqu'à deux heures du matin, il ne se passa rien. Mais, peu après deux heures, comme je le constatai en approchant ma montre de la faible lumière des lanternes sourdes, je ressentis une nervosité absolument extraordinaire. À la fin, je me penchai vers le propriétaire et lui chuchotai que j'avais l'étrange sensation que quelque chose allait se produire et de se tenir prêt avec sa lanterne. Au même moment, je voulus prendre la mienne. Mais, alors que je tendais la main, la nuit qui emplissait le couloir parut soudain prendre une couleur violet foncé. Ce n'était pas (j'insiste bien !) comme si une lumière brillait dans les ténèbres, mais absolument comme si le noir naturel de la nuit avait changé de couleur, si je puis m'exprimer ainsi, de l'intérieur ! Vous me suivez ? Alors surgissant de cette nuit violette, traversant cette obscurité colorée de violet, apparut en courant, un enfant nu. D'une façon extraordinaire, l'enfant semblait n'être pas distinct des ténèbres environnantes, mais presque comme s'il était une concentration de cette atmosphère tout à fait extraordinaire. On aurait dit – je ne sais si vous comprenez bien ? – que cette couleur violette qui avait transformé celle de la nuit émanait de l'enfant. Il m'est difficile de rendre compte de ce phénomène et de vous l'exprimer clairement, mais essayez de me suivre jusqu'au bout !

L'enfant passa près de moi, courant tout à fait naturellement, comme n'importe quel enfant aurait couru, mais dans un silence complet et inconcevable. Je me rappelle que c'était un très petit enfant et qu'il passa certainement sous la table. Mais je le voyais distinctement *à travers* la table, comme si celle-ci n'avait été qu'une ombre légèrement plus foncée que l'obscurité colorée. Au même instant, je m'aperçus qu'une faible lueur violette auréolait les canons du revolver et la lame de ma baïonnette, les faisant ressembler à de légères formes lumineuses, brillant faiblement et flottant dans l'air, sans aucun support, là où le plateau de la table aurait dû apparaître comme une masse compacte.

À présent, curieusement, comme je voyais ces choses, je fus conscient d'entendre la respiration oppressée du propriétaire, parfaitement audible et inquiète, près de mon épaule, comme il attendait nerveusement, ses mains posées sur la lanterne. Et vous savez, je réalisai alors qu'il ne voyait rien, mais attendait dans les ténèbres que mon avertissement s'avérât vrai.

Alors que je notais tous ces faits mineurs, je vis l'enfant sauter sur le côté et se cacher derrière un objet à demi visible qui ne se trouvait certainement pas dans le couloir, en temps ordinaire. Je regardai intensément, avec un frisson tout à fait extraordinaire de surprise et de peur expectantes, qui me donna la chair de poule dans le dos. Comme je regardais fixement, je résolus par moi-même le problème moins important de la nature des deux nuages noirs qui étaient suspendus au-dessus d'une partie de la table. Je pense que ce double travail de l'esprit est très curieux et très intéressant. Il est évident surtout dans les moments de tension. Les deux nuages noirs provenaient de deux formes légèrement luisantes que je savais être le métal des lanternes, et les choses qui semblaient noires à la vue qui était alors la mienne ne pouvaient être rien d'autre que ce qui est lumineux pour une vue humaine normale. J'ai observé à deux reprises un phénomène très semblable, d'abord dans cette affaire de la « Lumière Noire » et ensuite dans cette singulière histoire de Matheson, que vous connaissez.

Alors même que je comprenais ce curieux phénomène lumineux, je regardai sur ma gauche, afin de savoir pour quelle raison l'enfant s'était caché. Soudain j'entendis le propriétaire s'exclamer :

— La femme !

Mais je ne vis rien. J'avais la sensation vague et désagréable que quelque chose de répugnant était près de moi et je sentis au même moment le propriétaire me prendre par le bras et le serrer brutalement, terrifié ! Alors, je regardai à nouveau Vers l'endroit où s'était caché l'enfant. Je le vis qui regardait avec précaution de derrière sa cachette, semblant regarder vers le fond du couloir. Mais avait-il peur ou non, je n'aurais pu le dire ! Puis il sortit rapidement de derrière sa cachette et s'enfuit en courant à travers l'espace où aurait dû se trouver normalement le mur de la chambre à coucher de ma mère ! Mais l'état d'esprit dans lequel je me trouvais présentement me montra le mur seulement sous la forme d'une ombre imprécise et verticale, immatérielle. Et immédiatement l'enfant disparut de ma vue dans la pénombre violet foncé.

Au même instant, je sentis le propriétaire se serrer contre moi comme si quelque chose passait trop près de lui et il laissa à nouveau échapper un petit cri rauque :

— La femme ! La femme !

Il ôta maladroitement le couvercle de sa lanterne, qui sembla laisser s'échapper instantanément un cône de ténèbres au milieu de l'obscurité

colorée de violet. Mais je n'avais pas vu la femme. Soudain la teinte violette disparut de la nuit et le jet de ténèbres en forme d'éventail devint alors pour moi le cône lumineux sortant de la lanterne du propriétaire. Je vis que le couloir était vide, comme le propriétaire dirigeait, en un mouvement saccadé, le faisceau lumineux de sa lanterne d'avant en arrière, mais surtout en direction de la porte de la chambre de ma mère.

Il me serrait toujours le bras et s'était dressé d'un bond. Alors, machinalement et presque avec lenteur, je pris ma propre lanterne et l'allumai. Je la dirigeai, un peu abasourdi, vers les scellés apposés sur les portes, mais aucun n'était brisé. Puis je dirigeai le faisceau lumineux d'avant en arrière, d'un bout à l'autre du couloir, mais il n'y avait rien. Je regardai vers le propriétaire qui marmonnait des mots, d'une façon plutôt incohérente. Comme la lumière de ma lanterne éclairait son visage, je notai, en proie à une sorte d'hébétude, qu'il était couvert de sueur.

Puis je repris mes esprits peu à peu, et je commençai à saisir le sens de ses paroles :

— L'avez-vous vue ? L'avez-vous vue ? répétait-il sans arrêt.

Je m'entendis lui dire, d'une voix parfaitement calme, que je n'avais aperçu aucune femme. Il devint alors plus cohérent et me dit qu'il avait vu une femme surgir du fond du couloir et se diriger droit sur nous pour nous dépasser. Mais il était incapable de la décrire, sauf quelle s'arrêtait continuellement pour regarder autour d'elle et qu'elle avait même fixé attentivement le mur proche de lui, comme si elle cherchait quelque chose. Mais ce qui semblait le troubler le plus, c'est qu'elle n'avait pas semblé le voir du tout. Il me répéta cela si souvent qu'à la fin je lui dis, plutôt stupidement, qu'il avait tout lieu de se réjouir qu'elle ne l'ait pas vu ! Vous vous représentez dans quel état nerveux je me trouvais ? Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? C'était la seule et unique question que je me posais. Et d'une certaine façon, j'étais beaucoup moins effrayé que déconcerté. J'avais vu fort peu de choses alors (cela a changé depuis !) et j'étais beaucoup moins au courant des dangers éventuels et réels. Le principal effet de ce que j'avais vu fut de me faire douter de ma raison !

Qu'est-ce que cela signifiait ? Il avait vu une femme cherchant quelque chose. Je n'avais pas vu cette femme. Mais *moi,* j'avais vu un enfant, s'enfuyant en courant et se cachant de quelque chose ou de quelqu'un. *Lui* n'avait pas vu cet enfant, ni les autres phénomènes lumineux… seulement la femme, que je n'avais pas vue ! Qu'est-ce que tout cela signifiait ?

Je n'avais pas encore parlé de l'enfant au propriétaire. J'avais été trop hébété dans les tout premiers instants, puis je réalisai, immédiatement après, qu'il serait inutile d'essayer de lui expliquer cela. Il était déjà terrifié et abasourdi par ce qu'il avait vu, et ce n'était pas le genre d'homme à comprendre. Toutes ces réflexions traversèrent mon esprit très rapidement, comme nous nous tenions là, dirigeant les faisceaux lumineux de nos lanternes d'avant en –arrière. Et finalement, je ne parlai pas de ce que j'avais vu. Pendant tout ce temps, tandis que je me livrais à ce raisonnement pratique, je ne cessai de m'interroger sur ce que tout cela voulait dire : que recherchait la femme et que fuyait l'enfant ? Vous pouvez vous imaginez la foule de questions qui se pressaient dans mon esprit.

Soudain, comme je restais sur place, déconcerté et ébranlé nerveusement, répondant à tort et à travers au propriétaire, une porte fut violemment claquée en bas et aussitôt après, je sentis la puanteur infecte dont je vous ai déjà parlé.

— Vous avez entendu ? dis-je au propriétaire, le prenant par le bras à mon tour. Et l'odeur ! L'odeur, la *sentez-vous ?*

Il regardait stupidement vers moi, à tel point que je le secouai violemment, en proie à une sorte de colère nerveuse.

— Oui, finit-il par répondre, d'une voix étrange, et s'efforçant de diriger le faisceau lumineux de sa lanterne, tremblant dans sa main, vers le palier.

— Venez ! lui dis-je, et je saisis ma baïonnette.

Il me suivit, prenant son revolver avec maladresse. Je crois qu'il vint beaucoup plus parce qu'il avait peur de rester seul que parce qu'il lui restait du courage, pauvre homme ! Je ne me suis jamais moqué de ce genre de frousse, du moins très rarement. Car lorsqu'elle vous prend, elle réduit à néant votre courage, et j'en ai fait l'expérience bien souvent !

Je commençai à descendre l'escalier, dirigeant la lumière de ma lanterne par-dessus la rampe, vers le vestibule du rez-de-chaussée, puis vers les portes pour voir si elles étaient bien fermées. Car je les avais fermées et avais poussé le loquet. Par surcroît, j'avais relevé et calé un coin des paillassons qui se trouvaient devant chaque porte. De la sorte, je saurais aussitôt laquelle avait été ouverte, dans l'éventualité où quelque chose se passerait.

Je vis aussitôt qu'aucune des portes n'avait été ouverte. Alors je m'arrêtai et dirigeai le faisceau lumineux de ma lanterne vers le bas, le long de l'escalier, afin d'éclairer le paillasson que j'avais appuyé contre la porte donnant sur l'escalier menant aux caves. Instantanément, un horrible frisson me parcourut, car le paillasson était posé à plat ! J'attendis quelques secondes, dirigeant ma lanterne d'avant en arrière dans le vestibule. Puis, rassemblant tout mon courage, je descendis le restant des marches.

Comme j'arrivais au bas de l'escalier, je vis soudain qu'il y avait des taches d'humidité dans tout le vestibule. J'approchai la lumière de ma lanterne de l'une d'entre elles. C'était l'empreinte d'un pied humide sur le parquet de chêne foncé ; non pas l'empreinte d'un pied ordinaire, mais une empreinte étrange, grasse, flasque, une tache qui se répandait lentement et qui me remplit d'une horreur extrême.

J'éclairai d'avant en arrière les impossibles empreintes de pas et j'en aperçus partout. Soudain je m'aperçus qu'elles conduisaient à chacune des portes fermées. Je sentis quelque chose me toucher le dos et je regardai vivement derrière moi pour m'apercevoir que le propriétaire s'était rapproché de moi, au point de se serrer contre moi, dans sa peur !

— C'est parfait ! dis-je, mais dans un murmure plutôt rauque, pensant lui redonner un peu de courage.

Car je sentais qu'il tremblait comme une feuille. À ce moment, vous savez, comme j essayais de le calmer suffisamment pour qu'il me fût de quelque utilité, il pressa involontairement sur la détente de son revolver. Il y eût une détonation terrible, et la balle alla frapper le dossier de l'une des chaises du vestibule. Il sursauta et poussa un hurlement de réelle terreur. Je jurai à haute voix, par suite du choc.

— Pour l'amour du Ciel, donnez-moi ce revolver ! dis-je, et je lui arrachai le revolver des mains.

Au même instant, on entendit un bruit de pas précipités… quelqu'un remontait en courant l'allée du jardin. Immédiatement après, le faisceau lumineux d'une lanterne sourde éclaira la fenêtre en éventail au-dessus de la porte d'entrée. Puis on essaya d'ouvrir la porte, et tout de suite après, on frappa violemment contre celle-ci. Je compris alors que le policier qui

faisait sa ronde dans le quartier avait entendu le coup de feu et était accouru aussitôt pour voir ce qui se passait.

J'allai rapidement à la porte et l'ouvris. Heureusement, le policier me connaissait bien, et lorsque je lui eus fait signe d'entrer, je fus en mesure de lui expliquer ce qui s'était passé, en très peu de temps.

Dans l'intervalle, l'inspecteur Johnstone, qui effectuait également une ronde par ici, remonta l'allée, n'ayant pas trouvé l'agent de police et ayant aperçu les lumières par la porte ouverte. Je lui racontai aussi brièvement que possible ce qui s'était passé, mais sans lui parler de l'enfant ni de la femme ; car cela aurait semblé par trop fantastique, et il ne m'aurait pas pris au sérieux ! Ensuite, je lui montrai les étranges empreintes de pas humides et comment elles conduisaient aux portes fermées. Je lui expliquai rapidement la façon dont j'avais placé les paillassons et lui montrai comment celui placé contre la porte donnant sur les caves était posé à plat, ce qui indiquait nécessairement que la porte avait été ouverte !

L'inspecteur hocha de la tête et dit à l'agent de police de monter la garde devant la porte et de se tenir prêt. Il me demanda ensuite d'allumer la lampe du vestibule, prit la lanterne et nous précéda, se dirigeant vers la pièce de devant. Il s'arrêta sur le seuil de la porte grande ouverte et balaya toute la pièce du faisceau de sa lampe. Puis il bondit dans la pièce et regarda derrière la porte : il n'y avait personne, et je ne m'étais pas attendu à ce qu'il y eût quelqu'un. Mais, partout sur le parquet de chêne ciré, entre les tapis, on distinguait nettement les taches laissées par ces horribles empreintes de pas, et toute la pièce était imprégnée de cette odeur absolument infecte.

L'inspecteur chercha soigneusement mais rapidement ; puis il ressortit et alla dans la pièce du milieu, en prenant les mêmes précautions. Vous vous imaginez à quel point c'était éprouvant de pénétrer ainsi dans les pièces ! Il n'y avait rien, bien sûr, dans la pièce du milieu, pas plus que dans la cuisine ou l'office. Mais les empreintes de pas humides conduisaient à toutes les pièces et étaient évidentes partout où il y avait de la boiserie claire ou de la toile cirée. Et toujours, partout où nous allions, régnait cette odeur !

L'inspecteur interrompit ses recherches et consacra une minute à voir si les paillassons tombaient réellement à plat sur le sol lorsque l'on ouvrait les portes, ou bien s'ils se recourbaient à nouveau vers le haut contre celles-ci, donnant ainsi l'impression qu'elles n'avaient pas été ouvertes. Mais à chaque fois, les paillassons retombèrent à plat et demeurèrent ainsi.

— Tout à fait extraordinaire ! entendis-je l'inspecteur Johnstone murmurer pour lui-même.

Puis il se dirigea vers la porte de la cave. Il avait demandé tout d'abord s'il y avait des fenêtres donnant sur les caves et, lorsqu'il sut qu'il n'y avait aucune issue possible, excepté la porte, il avait laissé pour la fin cette partie de ses recherches.

Comme Johnstone arrivait devant la porte, le policier le salua et lui murmura quelque chose à voix basse. Le ton singulier de sa voix m'amena à diriger le faisceau de ma lanterne vers lui. Je vis alors que le visage de l'homme était blême et qu'il paraissait effrayé et très troublé.

— Comment ? demanda Johnstone avec impatience. Parlez plus fort !

— Une femme est venue ici, monsieur, et elle a franchi cette porte, là-bas, dit clairement l'agent de police, mais avec cette intonation curieusement monotone que vous trouvez parfois chez un être humain, doué d'intelligence, qui est absolument terrifié.

— Comment ? cria l'inspecteur.

— Une femme est venue ici, monsieur, et elle a franchi cette porte, là-bas, répéta l'homme de sa voix monotone.

L'inspecteur saisit l'homme par le bras et sentit délibérément son haleine.

— Non ! fit-il. – Puis il ajouta avec sarcasme : – J'espère que vous avez été poli avec la dame et que vous lui avez ouvert la porte !

— La porte était fermée, monsieur,, répondit l'homme simplement.

— Êtes-vous devenu fou… commença Johnstone.

— Non, dit la voix du propriétaire, venant de derrière. J'ai vu cette femme au premier étage.

Il parlait d'une voix ferme. Il était évident qu'il avait repris le contrôle de lui-même.

— J'ai bien peur, inspecteur Johnstone, dis-je alors, que cette affaire implique beaucoup plus de choses que vous ne le pensez ! J'ai également vu quelque chose de tout à fait extraordinaire au premier étage.

L'inspecteur parut sur le point de dire quelque chose, mais il se ravisa et se retourna vers la porte, dirigeant le faisceau de sa lanterne vers le bas, tout autour du paillasson. Je vis alors que les empreintes de pas, absolument horribles, conduisaient droit à la porte de la cave et que la dernière empreinte était visible *sous* la porte. Pourtant le policier avait dit que la porte n'avait pas été ouverte.

Et brusquement, sans en avoir l'intention ni réaliser ce que je disais, je demandai au propriétaire :

— Comment étaient *ses* pieds ?

Je n'obtins aucune réponse, car l'inspecteur ordonna alors au policier d'ouvrir la porte de la cave. L'homme n'obtempéra pas à son ordre. Johnstone réitéra son ordre et finalement, d'une manière purement automatique, l'homme lui obéit et ouvrit la porte. L'odeur repoussante nous assaillit, s'élançant vers nous telle une grande vague d'horreur, et l'inspecteur fit un pas en arrière.

— Seigneur ! s'exclama-t-il, puis il avança de nouveau et éclaira avec sa lanterne le bas des marches.

Mais on ne voyait rien, à part les fantastiques empreintes de pas sur chaque marche.

L'inspecteur dirigea vivement le faisceau lumineux de sa lanterne, vers la marche supérieure. Sur celle-ci, visible à la lumière, il y avait quelque chose de petit qui bougeait et se tordait. L'inspecteur se baissa pour regarder. Le policier et moi-même l'imitâmes. À vrai dire, je ne voudrais pas vous dégoûter, mais c'était un *ver !* Le policier recula vivement vers le seuil de la porte.

— Le cimetière, dit-il,… au dos de la maison.

— Silence ! dit Johnstone, avec un son rauque dans cette injonction.

Et je compris que lui aussi avait fini par avoir peur. Il avança sa lanterne vers l'escalier et éclaira marche après marche, suivant les empreintes de pied jusqu'en bas, vers l'obscurité de la cave. Puis il recula, refranchissant la porte ouverte de la cave, et nous reculâmes avec lui. Il regarda autour de lui, et j'eus l'impression qu'il cherchait une arme, quelle qu'elle fût.

— Votre revolver, dis-je au propriétaire.

Il alla le chercher dans le vestibule et le remit à l'inspecteur. Celui-ci le prit et éjecta la douille vide du canon de droite. Il tendit la main pour avoir une nouvelle cartouche, que le propriétaire tira de sa poche. Puis il chargea le revolver et arma le chien d'un coup sec. Il se tourna vers l'agent

de police.

— Venez, dit-il, et il s'avança vers la porte donnant sur les caves.

— Je ne viens pas, monsieur, fit le policier, le visage blême.

S'enflammant brusquement, l'inspecteur saisit l'homme par sa manche et le poussa au bas des marches, vers les ténèbres. L'homme tomba dans l'escalier en poussant un cri. L'inspecteur le suivit aussitôt avec sa lanterne et le revolver. Je venais après l'inspecteur, tenant ma baïonnette prête. Derrière moi, j'entendis le propriétaire m'imiter, trébuchant dans sa nervosité.

Au bas des marches, l'inspecteur aidait le policier à se relever. Il resta un instant à se balancer, l'air hagard. Puis l'inspecteur alla vers le cellier de devant et son subordonné le suivit sans rien dire, hébété. De toute évidence, toute idée de fuir quoi que ce fût de dangereux ou d'horrible que nous risquions de trouver l'avait abandonné !

Nous nous regroupâmes dans le cellier de devant, éclairant l'endroit avec nos lanternes. L'inspecteur Johnstone était en train d'examiner le sol, et je vis que les empreintes de pas faisaient le tour du cellier, allant dans chacun de ses coins et recoins, traversant et retraversant le sol. Et je songeai subitement à l'enfant qui fuyait quelque chose. Comprenez-vous ce que je commençais à entrevoir confusément ?

Nous sortîmes de la cave de devant comme un seul homme, car elle ne contenait rien d'intéressant. Dans la cave suivante, les empreintes de pas conduisaient dans toutes les directions, de la même façon étrange et fantasque, comme si quelque chose ou quelqu'un recherchait je ne sais quoi ou suivait une piste invisible.

Dans la troisième cave, les empreintes s'arrêtaient devant le puits peu profond qui avait été l'ancien approvisionnement en eau de la petite maison. L'eau montait jusqu'au rebord du puits et était si claire que l'on voyait parfaitement le fond caillouteux, éclairé par nos lanternes. Nos investigations se terminaient d'une façon plutôt brutale ! Nous restâmes là, autour du puits, nous regardant, au milieu d'un silence complet et absolument horrible.

Johnstone procéda à un nouvel examen des empreintes de pas, puis il dirigea à nouveau le faisceau de sa lanterne vers l'eau claire et peu profonde, examinant chaque pouce du fond du puits parfaitement visible. Mais il n'y avait rien. La cave était imprégnée de l'odeur repoussante, et nous demeurions tous silencieux, dirigeant constamment les faisceaux de nos lanternes ici et là, faisant le tour de la cave.

L'inspecteur mit fin à son examen du puits et hocha lentement de la tête, en me regardant. J'étais appuyé à la margelle, de l'autre côté, en face de lui. Et alors, comme il avouait de cette façon soudaine et muette que notre conviction était à présent également la sienne, l'odeur emplissant la cave parut encore plus insupportable… comme si elle devenait une menace… la preuve matérielle qu'une chose monstrueuse se tenait auprès de nous, invisible.

— Je pense… commença à dire l'inspecteur, et il dirigea sa lanterne vers l'escalier. En réponse à cette insinuation, l'agent de police perdit toute retenue et il s'élança comme un fou vers l'escalier, émettant un grognement curieusement rauque.

Le propriétaire l'imita, le suivant d'un pas alerte ; puis l'inspecteur et moi-même revînmes vers l'escalier. Il m'attendit un instant seulement et nous montâmes les marches ensemble, posant nos pieds sur les mêmes marches et maintenant toujours nos lanternes braquées sur la cave. Arrivés

en haut des marches, je claquai violemment la porte et la verrouillai. Puis je m'essuyai le front. Seigneur ! J'avais les mains toutes tremblantes !

L'inspecteur me demanda de donner à son subordonné un verre de whisky, puis il le fit sortir et regagner son poste de faction. Il resta un moment encore avec le propriétaire et moi-même. Il fut convenu qu'il se joindrait à nous la nuit suivante et surveillerait le puits en notre compagnie, de minuit jusqu'à la venue du jour. Lorsqu'il s'en alla, les premières lueurs de l'aube apparaissaient. Le propriétaire et moi fermâmes à clé la maison pour aller dormir chez lui.

Dans l'après-midi, nous revînmes à la maison pour procéder à certains préparatifs pour la nuit. Le propriétaire était très calme et je sentais qu'on pouvait se fier à lui, maintenant qu'il avait reçu le « baptême du feu », si je puis m'exprimer ainsi, et s'était remis de sa frayeur de la nuit précédente.

Nous ouvrîmes toutes les portes et les fenêtres pour aérer la maison. Entre-temps nous allumâmes toutes les lampes que nous pûmes trouver et les descendîmes dans les trois caves, où nous les disposâmes de façon à avoir de la lumière partout. Puis nous descendîmes également en bas trois chaises et une table et les apportâmes dans la cave où se trouvait le puits. Après cela, nous tendîmes du fil fin de piano en travers du sol de la cave, à une hauteur telle qu'il devait faire trébucher quiconque se déplacerait ici dans l'obscurité.

Lorsque cela fut terminé, je fis le tour de la maison avec le propriétaire et apposai des scellés sur chaque fenêtre et chaque porte, à l'exception de la porte d'entrée principale et de celle donnant sur l'escalier conduisant aux caves.

Dans l'intervalle, un forgeron de l'endroit réalisait quelque chose, suivant mes indications. Après avoir pris le thé chez le propriétaire, nous allâmes voir tous les deux où il en était.

Nous trouvâmes l'objet terminé. Cela ressemblait assez à une immense cage à perroquet, sans fond, construite en fil de fer très solide, d'environ sept pieds de haut. Elle avait exactement trois pieds de diamètre. Par bonheur, je lui avais demandé à temps de la construire en deux moitiés, longitudinalement ; autrement, nous n'aurions jamais pu la faire passer par les portes et la descendre par l'escalier conduisant aux caves.

Je dis au forgeron d'apporter tout de suite la cage à la maison, afin qu'il puisse souder les deux moitiés sur place. Comme nous repartions, j'entrai chez un quincaillier où j'achetai une fine corde de chanvre et une poulie, comme celles que l'on utilise pour suspendre le linge au plafond et que vous trouvez dans toutes les maisons et chaumières. J'achetai également deux fourches.

— Nous n'aurons pas à nous en servir, dis-je au propriétaire, et il acquiesça de la tête.

Il parut plutôt pâle d'un seul coup, mais il ne dit rien.

Dès que la cage eut été amenée et soudée dans la cave, je congédiai le forgeron. Puis le propriétaire et moi la suspendîmes exactement au-dessus du puits, dans lequel elle s'ajustait à merveille. À la fin, et après pas mal de difficultés, nous parvînmes à la suspendre si parfaitement au bout de la corde passant par la poulie d'acier que, si elle était hissée vers le plafond et laissée retomber brusquement, elle s'enfonçait sans difficulté dans le puits, glissant le long de ses parois, ressemblant à un éteignoir de cierges. Lorsque le système fut parfaitement mis au point, je hissai la cage une nouvelle fois, la mettant en position, et attachai solidement la corde à un lourd madrier de bois qui se trouvait au milieu de la cave, près de la table.

À dix heures du soir, j’avais tout préparé, avec les deux fourches et les deux lanternes de police, ainsi que du whisky et des sandwiches sur la table. En dessous de celle-ci, j’avais placé plusieurs seaux remplis de désinfectant.

Un peu après onze heures, on frappa à la porte d’entrée. J’allai ouvrir et constatai que l’inspecteur Johnstone était arrivé et avait amené avec lui l’un de ses hommes en civil. Vous comprendrez la joie avec laquelle j’accueillis ce renfort imprévu pour notre veille ! Car le policier semblait être un gaillard solide et calme, intelligent et de sang-froid. Exactement l’homme dont j’avais besoin pour nous aider dans cet horrible travail que nous devrions certainement exécuter cette nuit-là, comme j’en avais l’intime conviction.

Une fois l’inspecteur et le policer en civil entrés, je refermai et verrouillai la porte d’entrée. Puis, tandis que l’inspecteur tenait la lanterne, je scellai soigneusement la porte avec une longueur de ruban et de la cire. En haut des marches conduisant aux caves, je fermai et verrouillai également la porte, derrière nous, et la scellai de la même façon.

Comme nous descendions vers la cave, j’avertis Johnstone et son homme de prendre garde à ne pas trébucher sur les fils de fer. Ensuite, voyant sa surprise devant tous mes préparatifs, j’entrepris de lui expliquer mes idées et mes intentions. Il écouta cela en manifestant une très vive approbation. Je fus ravi de voir que le détective hochait de la tête comme je lui expliquais mon plan. Car il montrait ainsi qu’il appréciait toutes les précautions prises par moi.

Johnstone et son homme avaient apporté tous les deux des lanternes de police, et ils les posèrent sur la table à côté des deux autres, que nous avions empruntées au poste de police. Comme il posait sa lanterne, l’inspecteur prit l’une des fourches et la soupesa dans sa main. Puis il me regarda et hocha de la tête.

— Excellent, dit-il. Je souhaiterais seulement que vous en ayez pris deux de plus !

Puis nous nous installâmes sur nos sièges, le policier en civil allant prendre un tabouret dans un coin du cellier, comme nous n’avions descendu que trois chaises. Puis, à partir de cet instant jusqu’à minuit moins le quart, nous bavardâmes tranquillement, tout en faisant un léger dîner avec les sandwiches et le whisky. Après quoi, nous débarrassâmes la table, ne laissant sur son plateau que les lanternes et les fourches. Je tendis l’une de celles-ci à l’inspecteur ; l’autre, je la pris pour moi-même. Ensuite, ayant placé ma chaise de façon à être à portée de main de la corde qui faisait descendre la cage dans le puits, je fis le tour du cellier et éteignis toutes les lampes.

Je regagnai ma chaise à tâtons et posai la fourche et la lanterne sourde à portée de ma main. Puis je suggérai que chacun observât un silence absolu à partir de maintenant, durant toute notre veille. Je demandai également à ce qu’aucune lanterne ne fût démasquée avant que j’en donne l’ordre.

Je posai ma montre sur la table, où la faible lueur émanant de ma lanterne me permettait de lire l’heure. Il ne se passa rien pendant une heure, et chacun observa un silence absolu, sauf, de temps à autre, un léger mouvement de nervosité.

Vers une heure et demie cependant, je ressentis à nouveau cette même extraordinaire et singulière tension nerveuse qui s’était emparée de moi la nuit précédente. Je tendis rapidement le bras et détachai, tout en la retenant, la corde qui était nouée autour du madrier. L’inspecteur parut se

rendre compte de mon mouvement, car j'aperçus la faible lueur de sa lanterne bouger légèrement, comme s'il l'avait brusquement saisie, avec empressement.

Environ une minute plus tard, je pris conscience que la couleur de la nuit régnant dans le cellier se modifiait et quelle prenait lentement une teinte violette sous mes yeux ! Je regardai vivement devant et derrière moi, dans ces nouvelles ténèbres, et je m'aperçus au même instant que la couleur violette de la nuit augmentait rapidement. Dans la direction du puits, mais paraissant être situé à une grande distance de lui, apparut alors au sein de la nuit ce que j'appellerai un noyau. Celui-ci venait rapidement vers nous, semblant franchir un espace prodigieux, presque en un seul instant. Cela s'approcha, et je vis à nouveau, comme lors de la nuit précédente, que c'était un petit enfant nu, qui courait et semblait *faire partie* de la nuit violette au sein de laquelle il s'avançait rapidement.

L'enfant arrivait en courant normalement, exactement comme je l'ai déjà décrit. Mais il courait dans un silence d'une telle intensité que ce fut comme s'il avait amené le silence avec lui. Je ne pense pas que vous puissiez comprendre ce que j'essaie de vous dire, mais je ne peux guère mieux vous expliquer. Apparemment, à mi-chemin entre le puits et la table, l'enfant se retourna vivement et regarda derrière lui, vers quelque chose que je ne pouvais voir. Brusquement, il se laissa tomber à terre, dans une position recroquevillée, et parut se cacher derrière quelque chose de sombre qui apparaissait très vaguement. Mais, vous savez, il n'y avait rien à cet endroit, à part le sol nu du cellier ; rien, je veux dire, appartenant à notre monde.

À peu près à ce moment, je me souviens avoir réalisé, avec un calme étonnant, que j'entendais avec une netteté remarquable la respiration des trois autres hommes présents, de même que le tic-tac de ma montre posée sur la table, qui semblait faire le même bruit, lent et bruyant, que l'une de ces horloges de nos grand-pères. Et vous savez, je compris alors qu'aucun des trois autres ne voyait ce que j'étais en train de voir.

Brusquement, le propriétaire, qui était près de moi, poussa une exclamation, avec un léger sifflement, et je compris qu'il apercevait quelque chose à son tour. Un craquement s'éleva depuis la table, et j'eus le sentiment que l'inspecteur se penchait en avant, regardant quelque chose que je ne pouvais voir. Le propriétaire tendit sa main à travers les ténèbres et chercha un moment avant de me saisir par le bras :

— La femme ! chuchota-t-il, tout contre mon oreille. Là-bas, près du puits !

Je regardai vivement dans cette direction, mais ne vis rien, sauf peut-être que la couleur violette de la nuit semblait un peu plus foncée précisément à cet endroit.

Je regardai à nouveau rapidement vers la pénombre où se dissimulait l'enfant. Je vis qu'il regardait furtivement de derrière sa cachette. Brusquement, il se leva et courut droit vers la table, qui apparaissait seulement comme une ombre indéterminée, à mi-chemin entre mes yeux et le sol invisible. Comme l'enfant passait en courant sous la table, je vis que les dents d'acier de ma fourche étaient auréolées d'une lumière violette et changeante. Un peu plus loin, apparaissait dans l'obscurité, dans les airs, le contour vaguement lumineux de l'autre fourche. Je compris alors que l'inspecteur l'avait prise dans sa main et se tenait prêt. Il n'y avait aucun doute : il voyait quelque chose. Sur la table, le métal des cinq lanternes brillait de cette même et étrange lueur. Et autour de chaque lanterne il y

avait un petit nuage de ténèbres absolues, à l'endroit où le phénomène qui est la lumière pour notre vision normale filtrait des volets. Et, à travers chaque masse de ténèbres totales, apparaissait distinctement le métal de chaque lanterne, comme le ferait une pierre précieuse nichée dans une balle de coton brut et noir.

L'enfant s'arrêta à nouveau juste après la table et se tint immobile à cet endroit, semblant osciller légèrement sur ses jambes, ce qui me donna la sensation singulière qu'il était plus léger et plus indéfini qu'un nuage. Et pourtant, au même moment, une autre partie de moi-même semblait savoir qu'il était pour moi comme quelque chose qui se trouverait derrière un miroir épais et invisible, assujetti à des lois et à des forces que j'étais incapable de comprendre. D'une certaine façon, l'impression que j'en ai gardé est celle-ci : c'était comme si j'avais regardé, à travers d'épaisses fenêtres de verre, quelqu'un se trouvant dehors, exposé à un vent violent. Et pendant tout ce temps, je ne pouvais entendre, ni avoir aucune perception de ce vent, sauf en voyant la personne chanceler sous la force de celui-ci. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

L'enfant regarda à nouveau derrière lui, et mon regard se tourna dans la même direction. Je regardai de l'autre côté de la cave et vis clairement la cage suspendue dans les airs, au sein de la lueur violette, distinguant le moindre fil métallique et la moindre attache aux contours nettement dessinés dans cette luminescence étrange. Au-dessus de la cage, il y avait un espace réduit de ténèbres, puis l'éclat foncé de la poulie d'acier que j'avais vissée au plafond.

Je fis du regard le tour de la cave, stupéfait et assez décontenancé. De minces lignes de feu indéterminé traversaient le sol en tous sens, et je me souvins brusquement du fil de piano que le propriétaire et moi-même avions tendu au-dessus du sol. Mais on ne voyait rien d'autre, sauf, près de la table, les lueurs scintillantes et indéfinies et à l'autre bout les contours d'un revolver à l'éclat luisant, qui se trouvait, de toute évidence, dans la poche du détective. Je me souviens avoir éprouvé une satisfaction inconsciente, tandis que mon cerveau expliquait par un raisonnement tous ces phénomènes, d'une manière purement automatique. Sur la table, près de moi, il y avait une masse lumineuse informe et je compris, après un instant de considération détachée, qu'il s'agissait des parties métalliques du mouvement de ma montre.

J'avais fait du regard plusieurs fois le tour de la cave aux contours indéfinis, puis tourné mes yeux vers l'enfant, tandis que j'essayais de trouver, par le raisonnement, une explication à tous ces phénomènes. Et à chaque fois, j'avais trouvé l'enfant dans cette même attitude de regarder vers quelque chose. Mais, subitement, il partit en courant sur ma droite, parcourant une énorme distance et ne fut bientôt plus qu'un point légèrement plus coloré, très loin, dans l'étrange nuit violette.

À côté de moi, le propriétaire laissa échapper un singulier petit cri et se rejeta contre moi, comme pour éviter quelque chose. Du côté de l'inspecteur parvint une vive exclamation, comme si on l'avait brusquement aspergé d'eau glacée. Soudain la lumière violette qui colorait la nuit disparut, ainsi que cette sensation de distance et d'espace. Et je fus conscient de la proximité de quelque chose de monstrueux et de répugnant qui me fit transpirer abondamment.

Il y eût un silence tendu, et les ténèbres de la cave parurent absolues, à l'exception de la faible luminescence autour de chacune des lanternes posées sur la table. Puis, dans l'obscurité et le silence, s'éleva un léger

clapotis, celui de l'eau dans le puits, comme si quelque chose sortait de l'eau sans bruit et que celle-ci coulait le long de « la chose » avec un léger bruit cristallin. Au même instant arrivèrent jusqu'à moi les effluves de l'odeur repoussante.

Je lançai un vif cri d'avertissement à l'inspecteur et lâchai la corde. Instantanément, la cage tomba, heurtant bruyamment l'eau et s'enfonçant dans le puits. Alors, d'un geste rapide, bien qu'engourdi et effrayé, j'ouvris le volet de ma lanterne et dirigeai la lumière vers la cage, criant aux autres de faire de même.

Comme ma lumière éclairait la cage, je vis qu'elle émergeait du puits d'environ deux pieds et que quelque chose se dressait hors de l'eau, à l'intérieur de la cage. J'ouvris de grands yeux, avec la sensation que je reconnaissais la chose. Puis, comme les autres lanternes étaient ouvertes, je vis qu'il s'agissait d'un gigot de mouton. Celui-ci était tenu par une main et brandi par un bras robuste qui se dressait hors de l'eau, et je restai figé sur place, complètement engourdi et abasourdi en voyant ce qui apparaissait. Au même instant, surgit un long visage barbu que je pris sur l'instant pour celui d'un noyé, mort depuis longtemps ! Puis le visage s'ouvrit à l'endroit de la bouche, suffoqua et toussa. Une autre grande main apparut et essuya l'eau des yeux qui avaient été vite aveuglés. Puis ceux-ci fixèrent avec étonnement les lumières.

Du détective partit une exclamation soudaine :

— – Capitaine Tobias ! s'écria-t-il, et l'inspecteur lui fit aussitôt écho.

Ils éclatèrent alors bruyamment de rire !

L'inspecteur et le détective coururent rapidement à travers la cave vers la cage, et je les suivis, toujours abasourdi. L'homme dans la cage tenait le gigot de mouton aussi loin de lui que possible et se bouchait le nez.

— Retirez cette damnée trappe, vite ! cria-t-il en suffoquant.

Mais l'inspecteur et le détective étaient toujours pliés en deux devant lui et essayaient de se boucher le nez, tout en riant aux éclats. La lumière de leurs lanternes dansait et se projetait dans toute la cave.

— Vite ! Vite ! lança l'homme prisonnier dans la cage, toujours en se bouchant le nez et en s'efforçant de parler distinctement.

Alors Johnstone et le détective cessèrent de rire et hissèrent la cage. L'homme dans le puits jeta le gigot à travers la cave et se retourna vivement dans l'intention de s'enfoncer à nouveau dans le puits. Mais les policiers furent plus rapides que lui et le firent sortir de l'eau en un clin d'œil. Puis, tandis qu'ils le maintenaient, l'eau dégoulinant de son corps et se répandant sur le sol, l'inspecteur indiqua du pouce le gigot. Le propriétaire, ayant pris les clés que j'avais mises dans ma poche, piqua le gigot avec les dents de l'une des fourches et l'emmena en courant vers l'escalier, dans l'intention de le jeter hors de la maison, à l'air libre.

Dans l'intervalle, j'avais servi à l'homme surgi du puits une bonne rasade de whisky. Il me remercia d'un mouvement joyeux de la tête et, ayant vidé le verre d'un trait, tendit la main vers la bouteille qu'il finit, comme si cela avait été de l'eau !

À présent, comme vous devez vous en douter, ce capitaine Tobias qui avait surgi du puits était l'homme même qui avait été le précédent locataire de la maison. Au cours de la conversation qui suivit, j'appris la raison pour laquelle le capitaine Tobias avait été obligé de quitter la maison. Il était recherché par la police pour une affaire de contrebande et avait fait de la prison. Il en était sorti deux semaines plus tôt.

Il était revenu ici et s'était aperçu que son ancienne maison avait de

nouveaux locataires : ma mère et moi-même ! Il s'était introduit dans la maison par le puits, dont les parois ne descendaient pas jusqu'au fond (comme je le constatai ultérieurement), et était monté à l'étage par un petit escalier secret, creusé dans le mur de ma cave et qui donnait sur le palier, à travers un panneau lambrissé, situé à côté de la chambre à coucher de ma mère. On ouvrait ce panneau en faisant tourner le montant gauche de la porte de la chambre à coucher. Le résultat était toujours le même : le loquet de la porte de la chambre à coucher était automatiquement levé lorsqu'on ouvrait le panneau.

Le capitaine se plaignit, sans amertume aucune, du fait que le panneau avait travaillé et que, à chaque fois qu'il l'ouvrait, celui-ci produisait un craquement très bruyant. Bien sûr, c'était ce que j'avais pris pour des coups donnés sur la balustrade. Il ne voulut pas nous révéler la raison pour laquelle il désirait tellement entrer dans la maison. Mais il était plus qu'évident qu'il avait caché quelque chose dans celle-ci qu'il voulait récupérer. Cependant, lorsqu'il avait vu qu'il lui était impossible d'entrer dans la maison, sans courir le risque d'être surpris, il avait décidé d'essayer de nous en chasser, en se servant de la sinistre réputation qu'avait l'endroit… et en comptant sur ses propres dons artistiques pour jouer les fantômes ! Je dois dire qu'il y avait pleinement réussi.

Ensuite il aurait loué à nouveau la maison, comme dans le temps, et disposé ainsi du temps nécessaire pour reprendre ce qu'il y avait caché, quoi que ce fût. En outre, il ne faisait aucun doute que la maison lui convenait admirablement. Car il y avait un passage souterrain – comme il me le montra par la suite – reliant le puits « truqué » à la crypte de l'église qui se trouvait après le mur de notre jardin. Et cette crypte était elle-même reliée à certaines cavernes dans les falaises qui descendaient vers la plage située au-delà de l'église.

Au cours de la conversation, le capitaine Tobias offrit de me reprendre la maison, et comme cela me convenait parfaitement (car j'en avais plus qu'assez de cette maison !) et que cela satisfaisait également le propriétaire, il fut décidé qu'aucune action en justice ne serait intentée contre lui et que toute l'affaire serait gardée secrète.

Je demandai au capitaine s'il y avait réellement quelque chose d'étrange dans la maison, s'il avait jamais vu quelque chose. Il me répondit que oui : à deux reprises, il avait vu une femme parcourant la maison, la nuit. Vous pouvez vous imaginer les regards que nous nous lançâmes comme il disait cela. Le capitaine nous dit qu'elle ne l'avait jamais importuné et qu'il l'avait vue seulement ces deux fois-là. Et, à chaque fois cela s'était produit alors qu'il venait d'échapper de justesse aux douaniers et qu'il avait eu plutôt la frousse ! …dans la mesure où un homme de sa trempe peut avoir la frousse, ajouterai-je !

Le capitaine Tobias était un homme astucieux ; car il avait remarqué la façon dont j'avais appuyé les paillassons contre les portes. Il était entré dans les pièces et s'était promené partout, afin de laisser des empreintes de pas sur le parquet (il avait chaussé une vieille paire de pantoufles de laine imbibées d'eau). Puis, en ressortant de chaque pièce, il avait délibérément remis chaque paillasson en place, comme il les avait tous trouvés.

Le ver qui était tombé de son abominable gigot de mouton putréfié avait été un accident, qui allait même au-delà de son horrible plan ! Mais il avait été enchanté de voir à quel point cela nous avait affectés.

La légère odeur de moisi que j'avais sentie, avant cette abomination du gigot de mouton, provenait sans doute du petit escalier fermé, lorsque le

capitaine avait ouvert le panneau secret. Du moins, ce fut la conclusion à laquelle j'aboutis lorsqu'il me le fit emprunter pour me le montrer. Le claquement de porte était également à mettre à son actif !

À présent que le rôle du capitaine jouant les fantômes vous a été entièrement dévoilé, j'en arrive à la difficulté suivante : tenter d'expliquer les autres phénomènes singuliers. Tout d'abord, il doit être clair pour vous qu'il y avait effectivement quelque chose d'étrange dans cette maison ; cette étrangeté se manifestant par l'apparition de la femme. Un si grand nombre de personnes ont vu cette femme, en diverses circonstances, qu'il est impossible de mettre cela sur le compte d'hallucinations. En même temps, cela peut paraître extraordinaire que des gens aient vécu, des années durant, dans cette maison sans rien voir. D'autant plus que le policier aperçut la femme, alors qu'il se trouvait sur les lieux depuis vingt minutes à peine ! De même, le propriétaire, le détective et l'inspecteur… tous l'ont vue !

J'ai beaucoup réfléchi à cet aspect du problème, et je ne peux émettre que la supposition suivante : dans chaque cas la *peur* était la clé qui, si je puis m'exprimer ainsi, ouvrait les sens, rendant ainsi perceptible la présence de la femme. Le policier était un homme nerveux, excessivement tendu et il était terrifié. Lorsqu'il prit peur, il fut alors à même de voir la femme. Le même raisonnement s'applique à tous les autres. *Moi-même,* je n'ai rien vu avant de devenir réellement effrayé. Et c'est à ce moment, et à ce moment seulement, que j'ai vu, non pas la femme, mais un enfant qui courait pour fuir quelque chose ou quelqu'un. Mais j'y reviendrai ultérieurement. En un mot, il fallait que la personne atteigne un très fort degré de peur pour quelle puisse être affectée par la force qui se manifeste sous l'apparence d'une femme. Je ne pense pas pouvoir expliquer plus clairement ce phénomène. Je pense que ma théorie explique pourquoi certains locataires n'eurent jamais conscience qu'il y avait quelque chose d'étrange dans la maison, alors que d'autres partirent immédiatement. Plus impressionnables ils étaient et moins élevé devait être le degré de peur nécessaire pour leur faire perdre conscience de la force présente dans la maison. Ceci est un point singulier et très intéressant.

J'ai été le seul à percevoir l'étrange brillance entourant tous les objets métalliques se trouvant dans la cave. J'ignore naturellement la cause de celle-ci, comme j'ignore pour quelle raison moi seul fus en mesure de la voir ! »

— Et l'enfant ? demandai-je. Pouvez-vous expliquer ce phénomène ?… Pour quelle raison n'avez-*vous* pas vu la femme et pour quelle raison *n'ont-ils* pas vu l'enfant ? Était-ce seulement la même force apparaissant sous des formes différentes à des personnes différentes ?

— Non, répondit Carnacki. Je suis incapable d'expliquer cette singularité. Mais je suis intimement convaincu que la femme et l'enfant étaient non seulement deux entités complètement distinctes, mais qu'elles ne se trouvaient pas tout à fait sur les mêmes plans d'existence.

Il m'est difficile d'énoncer ce phénomène clairement, avec des mots, car le langage est encore insuffisamment développé. Il ne possède pas des mots avec des nuances suffisamment appropriées pour me permettre de vous dire exactement ce que je crois. À l'époque où le phénomène se produisit, j'étais absolument incapable de le comprendre, même très légèrement. Mais plus tard, j'ai acquis une certaine connaissance des implications de ce phénomène que j'avais vu de mes propres yeux. ,,

Pour vous donner l'idée de base de ma réflexion, je vous citerai un

passage du manuscrit Sigsand, lequel énonce qu'un « enfant « mort-né » est repris par les Furies ». L'idée est exprimée d'une façon rudimentaire, mais elle contient certainement une vérité élémentaire. Cependant, avant que j'essaie de rendre ceci encore plus clair, laissez-moi vous faire part d'une idée qui a souvent été la mienne. II est parfaitement possible que la naissance physique ne soit qu'un processus secondaire et que, découlant de cette éventualité, l'Esprit-Mère recherche – jusqu'à ce qu'elle le trouve – le petit élément… l'Ego originel ou l'âme de l'enfant. Il se peut qu'un certain entêtement puisse pousser un tel « Ego » à essayer d'échapper à l'Esprit-Mère. Et c'est ce que je pourrais très bien avoir vu. Je me suis toujours efforcé de penser ainsi, mais il m'est impossible d'ignorer la sensation de répulsion que j'ai éprouvée lorsque la femme (invisible à moi) est passée près de moi. Cette répulsion rejoint l'idée suggérée par le manuscrit Sigsand : fondamentalement un enfant *mort-né* est ainsi (en éliminant les causes purement physiques) parce que son ego ou son esprit a été repris par les « Furies ». En d'autres termes, par certaines des monstruosités du Cercle Extérieur. Cette idée contient une horreur indicible, probablement encore plus atroce parce qu'elle est tellement fragmentaire. Ce qui nous laisse avec l'idée de lame d'un enfant allant à la dérive, à mi-chemin entre deux vies, et fuyant, à travers les chemins détournés de l'Éternité, quelque chose d'incroyable et d'inconcevable pour nos sens (parce que nous ne pouvons le comprendre).

La discussion s'arrête nécessairement à ce point, car il serait vain de tenter de débattre d'une chose, quelle qu'elle fût, dont nous avons une idée aussi fragmentaire. Depuis, une pensée m'a souvent effleuré. Peut-être existe-t-il un Esprit-Mère… mais non, il est inutile d'essayer d'énoncer cela par des mots…

— Et le puits ? demanda Arkright. De quelle façon le capitaine pénétrait-il dans celui-ci, de l'extérieur ?

— Comme je l'ai déjà dit, répondit Carnacki, les parois latérales du puits ne s'enfonçaient pas jusqu'au fond de celui-ci, de telle sorte que vous n'aviez qu'à plonger dans l'eau pour ressortir de l'autre côté de la paroi, sous le sol de la cave, et grimper ensuite jusqu'au passage secret. Bien sûr, l'eau arrivait à la même hauteur des deux côtés des parois. Ne me demandez pas qui a construit cette entrée par le puits, ou le petit escalier secret, car je l'ignore. La maison était très vieille, comme je l'ai déjà dit, et ce genre d'aménagement était très pratique à certaines époques, plus mouvementées que la nôtre !

— Et l'enfant ? demandai-je à nouveau, revenant au sujet qui m'intéressait le plus. Seriez-vous prêt à dire que la naissance a dû se produire dans cette maison ? Ainsi, cela permettrait de supposer que la maison est devenue *en rapport,* si je puis m'exprimer ainsi, avec les forces qui ont provoqué cette tragédie !

— Oui, répondit Carnacki. Exactement ! C'est tout à fait cela… en tenant pour acquise la suggestion contenue dans le manuscrit Sigsand, rendant compte du phénomène.

— Alors il y a certainement d'autres maisons… commençai-je.

— Il y en a, en effet, dit Carnacki, et il se leva.

— Allez, dehors tout le monde ! fit-il avec bonne humeur, se servant de son expression consacrée.

Et cinq minutes plus tard, nous nous retrouvions sur l'Embankment. Alors nous regagnâmes, songeurs, nos demeures respectives.

LE CHEVAL DE L'INVISIBLE

J'avais reçu dans l'après-midi une invitation de la part de Carnacki. Comme j'arrivais chez lui, je le trouvai assis, seul. J'entrai dans la pièce. Il se leva avec une certaine raideur, très perceptible, et me tendit sa main gauche. Son visage était balafré et fortement contusionné. Sa main droite était bandée. Il me serra la main, puis me proposa son journal, que je refusai. Alors il me tendit un certain nombre de photographies et se replongea dans sa lecture.

C'était bien dans les manières de Carnacki ! Il n'avait pas prononcé un seul mot, et je ne lui avais pas posé une seule question. Il nous raconterait tout cela plus tard. Je passai environ une demi-heure à regarder les photographies qui étaient, pour l'essentiel, des « instantanés » (certains pris à la lueur du magnésium) d'une jeune fille absolument ravissante. Cependant, sur certaines de ces photographies, il était tout à fait étonnant que sa beauté fût aussi évidente, car l'expression de son visage était tellement terrifiée et épouvantée qu'il était difficile de ne pas croire qu'elle avait été photographiée devant quelque péril imminent et redoutable.

La majorité des photographies représentaient des intérieurs de différentes pièces, chambres et couloirs. Et sur chaque photographie on pouvait voir la jeune fille, prise en pied ou en plan rapproché. Sur certaines, on ne voyait guère plus qu'une main ou un bras de la jeune fille, une partie de sa tête ou de ses vêtements. Il était évident que toutes ces photographies avaient été prises dans un but défini, qui n'était pas de photographier la jeune fille sous tous les angles possibles ! Manifestement, on avait voulu la photographier, elle et le décor qui était ordinairement le sien. Ces photographies me rendirent extrêmement curieux, comme vous pouvez certainement l'imaginer.

Mais, arrivant à la fin de la pile de photographies, je tombai sur quelque chose de *définitivement* extraordinaire. C'était une photographie de la jeune fille prise à l'improviste, ressortant très nettement à la lueur du magnésium, comme il était facile de s'en rendre compte. Elle était debout et son visage était légèrement relevé comme si elle avait été brusquement effrayée par un bruit. Exactement au-dessus d'elle, comme à demi-matérialisée et surgissant des ténèbres, la forme d'un unique et énorme sabot était parfaitement visible !

J'étudiai longuement cette photographie sans arriver à aucune conclusion. Je comprenais seulement que cela avait probablement un rapport avec quelque étrange affaire à laquelle avait été récemment mêlé Carnacki !

Lorsque Jessop, Arkright et Taylor entrèrent, Carnacki, sans rien dire, tendit la main vers les photographies que je lui remis, tout aussi silencieusement. Après quoi, nous passâmes tous dans la salle à manger. Après le dîner, qui fut exquis comme à l'ordinaire, nous nous mîmes à

notre aise dans nos fauteuils respectifs et Carnacki commença :

« J'ai été dans le nord, fit-il, parlant lentement et avec difficulté, entre deux bouffées de pipe. Tout là-haut, chez les Hisgins, dans la partie est du Lancashire. J'ai eu à m'occuper d'une affaire tout à fait étrange. Et je suis sûr que vous serez de mon avis lorsque j'aurai terminé mon récit. Avant mon départ, j'avais déjà entendu raconter cette « histoire du cheval », c'était ainsi qu'on l'appelait. Mais je n'aurais jamais pensé être mêlé à celle-ci, à vrai dire ! Je sais également *maintenant* que je ne l'ai jamais prise au sérieux – en dépit de ma règle sacro-sainte de garder toujours un esprit lucide. Nous sommes de curieuses créatures, nous autres humains !

Donc, je reçus un télégramme, dans lequel on me demandait un rendez-vous ; ce qui, bien sûr, m'indiqua qu'il s'agissait d'une affaire grave. À l'heure du rendez-vous fixée par moi, ce fut le vieux capitaine Hisgins en personne qui se présenta chez moi. Il m'apprit un grand nombre de détails nouveaux sur cette « histoire du cheval ». Cependant, j'avais toujours su les grandes lignes de l'histoire et compris que, si le premier enfant était une fille, celle-ci serait « hantée » par le Cheval durant le temps de ses fiançailles.

C'est, comme vous pouvez déjà le constater, une histoire assez extraordinaire. Cependant, bien que la connaissant depuis toujours, j'avais toujours pensé qu'il s'agissait seulement de l'une de ces légendes remontant à la nuit des temps, comme je vous l'ai déjà laissé entendre. Car, voyez-vous, durant sept générations, la famille Hisgins avait eu des enfants de sexe masculin pour premiers-nés, et les Hisgins eux-mêmes considéraient cette histoire comme une fable !

Pour en arriver au présent, l'enfant aîné de la famille Hisgins vivant actuellement est une fille. Elle avait été souvent taquinée et prévenue (sur le ton de la plaisanterie) par ses amis et ses proches qu'elle était la première fille à être l'aînée des enfants, depuis sept générations, et qu'elle devrait rester à une bonne distance de ses amis hommes ou bien entrer au couvent si elle voulait échapper à la « hantise ». Ce qui nous montre bien, je pense, que cette histoire, au cours du temps, n'était plus guère prise au sérieux. N'êtes-vous pas de mon avis ?

Il y a deux mois. Miss Hisgins se fiança à Beaumont, un jeune officier de marine, et le soir même des fiançailles, avant que celles-ci soient officiellement annoncées, une chose tout à fait extraordinaire se produisit, qui eut pour conséquence le rendez-vous que le capitaine Hisgins me demanda… et qui m'amena finalement à me rendre sur place afin de m'occuper de cette affaire !

En consultant les anciens documents et papiers conservés par la famille, je découvris que, sans aucun doute possible, en remontant plus de cent cinquante ans en arrière, il s'était produit des faits pour le moins singuliers, présentant des similitudes tout à fait extraordinaires et assez inquiétantes, qui vous laissaient plutôt perplexe ! Au cours des deux siècles antérieurs à cette date, il y avait eu cinq filles aînées sur un total de sept générations de la famille Hisgins. Chacune de ces filles avait grandi, était arrivée à l'âge de se marier, s'était fiancée, et toutes étaient mortes durant la période de leurs fiançailles : deux par suicide, une en tombant d'une fenêtre, une ayant eu le « cœur brisé » (sans doute une crise cardiaque, consécutive à un choc violent dû à la peur). La cinquième fut tuée un soir dans le parc entourant la maison. Mais de quelle façon, il semble qu'on ne l'ait jamais su *exactement*. Tout donnait l'impression quelle avait reçu un coup de sabot d'un cheval. Elle était morte quand on découvrit son corps.

Ainsi, comme vous le voyez, toutes ces morts peuvent être attribuées, en un sens – même les suicides – à des causes naturelles. Je veux dire par là que le surnaturel n'entre nullement en jeu dans ces fins tragiques. Cependant, dans chaque cas, les jeunes filles avaient sans aucun doute vécu des expériences insolites et terrifiantes durant la période de leurs fiançailles. Car, dans tous les papiers conservés par la famille, il était fait mention soit du hennissement d'un cheval invisible, soit des bruits d'un cheval invisible lancé au galop, et de nombreuses autres manifestations singulières et parfaitement inexplicables. Vous commencez à entrevoir, je pense, combien cette affaire dont on m'avait demandé de m'occuper était extraordinaire.

J'arrivai à la conclusion, après avoir lu certains témoignages, que la « hantise » dont étaient victimes les jeunes filles était si constante, oppressante et horrible, que deux des fiancés des filles préférèrent rompre avec elles ! Et je pense que ce fut ce fait, plus que toute autre chose, qui m'amena à pressentir qu'il y avait dans cette affaire beaucoup plus qu'une simple succession de coïncidences malheureuses.

Je pris connaissance de ces faits dans les heures qui suivirent mon arrivée au château. Ensuite, je m'enquis des détails très précis de ce qui s'était passé au cours de la soirée des fiançailles de Miss Hisgins et de Beaumont. Il semble qu'alors que les deux amoureux suivaient le long couloir du rez-de-chaussée, juste après le crépuscule et avant que les lampes fussent allumées, un horrible hennissement avait soudain retenti dans le couloir, tout près d'eux. Aussitôt après, Beaumont avait reçu un coup terrible (ou un coup de sabot ?) qui lui avait brisé l'avant-bras droit. Puis les autres membres de la famille étaient accourus pour voir ce qui se passait. On avait apporté des lampes, puis la maison avait été fouillée de fond en comble, mais on ne trouva rien d'anormal.

Vous pouvez imaginer l'émoi qui s'empara alors de toute la maison et les conversations, mi-incrédules et mi-convaincues, portant sur l'ancienne légende. Puis, plus tard, au milieu de la nuit, le vieux capitaine fut éveillé par le bruit d'un grand cheval qui fit plusieurs fois au galop le tour de la maison.

Par la suite, Beaumont et la jeune fille déclarèrent avoir entendu à de nombreuses reprises des bruits de sabots près d'eux, après la tombée de la nuit, dans diverses pièces et couloirs.

Trois nuits plus tard, Beaumont fut réveillé au cours de la nuit par un étrange hennissement qui semblait venir de la chambre à coucher de sa bien-aimée. Il courut aussitôt chercher son père, et tous les deux se précipitèrent vers la chambre de la jeune fille. Ils la trouvèrent éveillée et en proie à une terreur extrême, ayant été réveillée, elle aussi, par le hennissement, apparemment tout proche de son lit.

La nuit précédant mon arrivée, il y avait eu un nouvel incident, et tous étaient dans un état nerveux assez déplorable, comme vous l'imaginez !

Je consacrai la plus grande partie de ma première journée passée chez les Hisgins à rassembler le plus grand nombre de détails possible, comme je l'ai déjà laissé entendre. Mais, après le dîner, je me détendis et jouai au billard durant la soirée avec Beaumont et Miss Hisgins. Nous cessâmes de jouer vers dix heures, bûmes un café, puis je demandai à Beaumont de me raconter en détails ce qui s'était passé la veille, sans rien omettre.

Miss Hisgins et lui-même étaient assis tranquillement dans le boudoir de la tante de la jeune fille, tandis que la vieille dame leur servait de chaperon et lisait un livre. Le crépuscule tombait et la lampe se trouvait de

son côté, sur la table. Le reste de la demeure n'était pas encore éclairé, comme la nuit était tombée plus tôt que de coutume.

Eh bien, il semble que la porte donnant sur le vestibule se soit ouverte à ce moment et que la jeune fille ait brusquement demandé :

— Chut ! Qu'est-ce que c'est ?

Tous les deux tendirent l'oreille, et alors Beaumont l'entendit… le bruit d'un cheval venant du dehors, de l'autre côté de la porte d'entrée principale.

— Votre père ? suggéra-t-il, mais elle lui rappela que son père ne montait pas à cheval.

Bien sûr, après tous ces incidents, un rien suffisait à les alarmer tous les deux. Mais Beaumont fit un effort pour chasser cette appréhension et alla dans le vestibule pour voir s'il y avait quelqu'un à l'entrée. Il faisait plutôt sombre dans le vestibule et il voyait les vitres de la porte d'entrée qui se détachaient nettement dans l'obscurité du vestibule. Il alla jusqu'aux vitres et regarda à travers, en direction de l'allée qui s'étendait au-delà, mais il ne vit rien.

Il se sentait assez nerveux et intrigué. Aussi il ouvrit la porte d'entrée et s'avança sur le devant de la maison, vers l'endroit où les attelages s'arrêtaient d'ordinaire. Presque aussitôt, la grande porte d'entrée se referma derrière lui dans un grand fracas. Il me dit qu'il eut à ce moment la soudaine et horrible sensation d'être tombé dans un piège, quel qu'il fût… c'est en ces termes mêmes qu'il s'exprima. Il pivota rapidement sur lui-même et saisit la poignée de porte, mais quelque chose semblait la retenir fortement de l'autre côté. Puis, avant que son esprit fût effectivement arrivé à cette conclusion, il fut à même de tourner la poignée et d'ouvrir la porte.

Il s'immobilisa un instant sur le seuil et scruta le vestibule plongé dans l'obscurité, car il n'avait pas encore retrouvé suffisamment ses esprits pour savoir s'il avait réellement peur ou non. Puis il entendit sa bien-aimée lui envoyer un baiser depuis la grisaille du grand vestibule non éclairé, et il comprit qu'elle l'avait suivi depuis le boudoir. Il lui renvoya son baiser et franchit la porte d'entrée, dans l'intention d'aller la rejoindre. Alors, brusquement, en un éclair de lucidité atroce, il comprit que ce n'était pas sa bien-aimée qui lui avait envoyé ce baiser. Il sut que quelque chose essayait de l'attirer vers les ténèbres, et que la jeune fille n'avait jamais quitté le boudoir ! Il fit un bond en arrière et, au même instant, il entendit à nouveau un bruit de baiser, plus près de lui ! Il lança d'une voix tonitruante :

— Mary, restez dans le boudoir ! N'en sortez pas jusqu'à ce que je vienne vous chercher !

Il l'entendit lui crier quelque chose en réponse, depuis le boudoir, et ensuite il alluma une douzaine d'allumettes à la fois et les tint au-dessus de sa tête pour faire du regard le tour du vestibule. Il n'y avait rien dans celui-ci, mais alors même que les allumettes s'éteignaient, il entendit le bruit d'un grand cheval galopant au bas de l'allée déserte.

À présent, voyez-vous, lui et la jeune fille avaient entendu les bruits du cheval lancé au galop. Mais, lorsque je questionnai la tante en profondeur, je m'aperçus que celle-ci n'avait rien entendu. À la vérité, elle était un peu sourde et se trouvait dans un coin plus reculé de la pièce. Bien sûr, Beaumont et Miss Hisgins s'étaient trouvés dans un état de nervosité extrême, aussi étaient-ils disposés à entendre n'importe quoi. La porte pouvait avoir été refermée violemment par un brusque courant d'air,

produit par l'ouverture d'une autre porte dans la maison. Quant à la résistance de la poignée, c'était peut-être tout simplement le loquet qui s'était momentanément bloqué.

En ce qui concernait les baisers et les bruits de galop de cheval, je fis remarquer qu'ils auraient, sans nul doute, paru être des bruit tout à fait ordinaires, si les deux jeunes gens avaient eu assez de sang-froid pour raisonner. Comme je le dis à Beaumont et comme il le savait – les bruits d'un cheval au galop portent très loin avec le vent, de telle sorte que ce qu'il avait entendu pouvait n'avoir été rien d'autre qu'un cheval passant à une grande distance de la maison. Quant aux baisers, énormément de bruits relativement infimes – le froissement d'un papier ou le frémissement d'une feuille – produisent un son assez similaire, surtout lorsque l'on se trouve dans un état de tension extrême, qui vous prédispose à entendre et à imaginer des choses !

Je terminai ce petit sermon sur le bon sens qui doit lutter contre l'hystérie, comme nous éteignions les lumières et quittions la salle de billard. Mais ni Beaumont ni Miss Hisgins ne voulurent reconnaître qu'ils avaient eu des hallucinations.

Entre-temps nous avions quitté la salle de billard et suivions le long couloir. Je faisais toujours de mon mieux pour les amener tous les deux à voir les implications tout à fait banales de ces divers incidents, lorsque, soudain, quelque chose « flanqua tout par terre », oserai-je dire : un bruit de sabot résonna dans la salle de billard obscure que nous venions juste de quitter !

Je sentis qu'un grand frisson me parcourait l'épine dorsale de bas en haut, en un éclair, pour remonter jusqu'à ma nuque. Miss Hisgins poussa un cri, semblable à celui poussé par un enfant qui a la coqueluche, et s'enfuit en courant dans le couloir, laissant échapper de petites exclamations étouffées. Beaumont, quant à lui, pivota rapidement sur ses talons et fit un bond en arrière de deux mètres. Je reculai également, comme vous pouvez le comprendre !

— C'est bien le bruit, fit-il d'une voix basse et plutôt rauque. Peut-être me croirez-vous à présent !

— Il y a certainement quelque chose, chuchotai-je, sans quitter du regard la porte fermée de la salle du billard.

— Chut ! murmura-t-il. Cela recommence !

Le bruit s'éleva à nouveau : on aurait dit qu'un grand cheval faisait plusieurs fois le tour de la salle de billard, à une allure délibérément lente. Une horrible terreur glacée s'empara de moi à tel point que j'eus l'impression que j'allais suffoquer. Vous connaissez cette sensation. Alors nous avons certainement dû nous éloigner à reculons, car nous nous sommes brusquement retrouvés à l'entrée du long couloir !

Nous nous arrêtâmes et tendîmes l'oreille. Les bruits se poursuivaient régulièrement, avec une sorte de propos délibéré, absolument abominable, comme si la brute prenait un malin plaisir à faire le tour de la pièce dans laquelle nous nous étions trouvés, quelques instants plus tôt. Comprenez-vous ce que j'essaie de vous dire ?

Puis il y eût une pause et un long moment de silence absolu, à l'exception des chuchotements excités de quelques personnes qui étaient accourues dans le grand hall du bas. Je suppose qu'elles s'étaient toutes groupées autour de Miss Hisgins, dans l'intention, même inconsciente, de la protéger.

Je pense que Beaumont et moi-même restâmes là, immobiles, à

l'extrémité du couloir, pendant cinq bonnes minutes, tendant l'oreille pour capter tous les bruits provenant de la salle de billard. Puis je réalisai l'horrible frousse qui s'était emparée de moi et je dis à Beaumont :

— Je vais voir ce qu'il y a à l'intérieur !

— Moi aussi ! répondit-il.

Il était plutôt pâle, mais il était très courageux. Je lui dis d'attendre un instant et me précipitai dans ma chambre. Je m'emparai de mon appareil photographique, avec mon dispositif à magnésium, et glissai mon revolver dans ma poche droite. Je passai également un coup-de-poing américain à ma main gauche. Il serait prêt à frapper et ne me gênerait pas pour la mise à feu du magnésium.

Puis je rejoignis Beaumont en courant. Il tendit

sa main pour me montrer qu'il avait son revolver, et je hochai de la tête, mais lui chuchotai de ne pas être trop vif à tirer, car, après tout, c'était peut-être seulement une plaisanterie parfaitement stupide ! Il avait pris une lampe sur une console dans le vestibule du premier étage, qu'il tenait dans le creux de son bras plâtré, de telle sorte que nous étions bien éclairés. Puis nous suivîmes le couloir en direction de la salle de billard. Vous pouvez imaginer sans peine que nous étions plutôt tendus, tous les deux !

Pendant tout ce temps, il n'y avait pas eu un seul bruit. Mais brusquement, alors que nous nous trouvions à moins de deux mètres de la porte, nous entendîmes le soudain martèlement d'un sabot sur le *parquet* de la salle de billard. L'instant d'après, j'eus l'impression que toute la maison tremblait sous le martèlement sonore des sabots d'une créature énorme *qui se dirigeait vers la porte !* Beaumont et moi-même reculâmes d'un pas ou deux. Puis nous nous ressaisîmes et nous accrochâmes à notre courage, si je puis dire. Nous attendîmes ! Le pas pesant arriva droit à la porte et s'arrêta. Il y eût un instant de silence absolu, sauf en ce qui me concerne tout au moins, car le sang battant à mes tempes et mes oreilles m'assourdissait presque !

Je pense que nous attendîmes une bonne demi-minute, puis retentit le bruit moins tempéré d'un grand sabot. Immédiatement après, les bruits se rapprochèrent comme si quelque chose d'invisible traversait la porte fermée et que le pas sonore venait sur nous. Nous nous rejetâmes tous deux de chaque côté du couloir et je sais que je me plaquai contre le mur. Les pas du cheval… clip-clop, clip-clop… passèrent exactement entre nous deux et s'éloignèrent dans le couloir, lentement, dans un propos délibéré, absolument abominable. Je les entendais à travers le martèlement sourd du sang à mes oreilles et à mes tempes. Mon corps était incroyablement engourdi et me picotait. J'avais le souffle coupé, c'était atroce ! Je restai dans cette position un moment, puis je tournai la tête de manière à pouvoir regarder vers l'extrémité du couloir. J'étais seulement conscient qu'un horrible danger se trouvait à proximité. Comprenez-vous ?

Alors, brusquement, mon courage me revint. Je réalisai que le martèlement de sabot s'élevait près de l'autre extrémité du couloir. Je me contorsionnai rapidement et levai mon appareil photographique, visai et déclenchai la mise à feu du magnésium. Immédiatement après, Beaumont se mit à décharger son revolver, tirant vers l'extrémité du couloir. Puis il se mit à courir en hurlant :

— C'est à Mary qu'il en veut ! Courez ! Courez !

Il se précipita vers l'autre bout du couloir, et je le suivis. Nous arrivâmes sur le palier principal et entendîmes le bruit d'un sabot sur les marches ;

après cela, plus rien. Et à partir de cet instant, absolument plus rien !

En bas, en dessous de nous, dans le grand hall, j'aperçus un certain nombre de domestiques groupés autour de Miss Hisgins, qui semblait s'être évanouie. D'autres étaient rassemblés un peu plus loin, les yeux levés vers le palier du premier étage, sans dire un seul mot. Et à une vingtaine de marches environ, à partir du bas de l'escalier, se tenait le vieux capitaine Hisgins, une épée nue à la main, là où il s'était immobilisé, juste en dessous de l'endroit où avait résonné le dernier martèlement de sabot. Je pense n'avoir rien vu de plus beau que ce vieil homme se dressant ainsi, s'interposant entre sa fille et la créature infernale.

Je pense que vous comprendrez l'horreur toute particulière qui me saisit lorsque je dépassai l'endroit dans les escaliers où les bruits avaient cessé. C'était comme si le monstre se trouvait toujours là, invisible. Et le fait singulier fut que nous n'entendîmes *plus aucun* bruit de sabot, que ce fût en haut ou en bas de l'escalier !

Après que Miss Hisgins ait été portée dans sa chambre, je fis dire que je viendrais la rejoindre aussitôt que sa femme de chambre l'aurait couchée et qu'elle pourrait me recevoir en toute décence. Bientôt on me fit la commission que je pouvais venir quand je le désirais. Je demandai alors au capitaine Hisgins de m'aider à porter la caisse contenant mes instruments jusqu'à la chambre à coucher de la jeune fille. Je fis tirer le lit exactement au milieu de la pièce ; après quoi, j'installai le pentacle électrique tout autour du lit.

Puis je donnai des instructions pour que des lampes fussent placées tout autour de la pièce, mais que, en aucun cas, il ne devait y avoir une lumière à l'intérieur du pentacle, et que personne ne devait entrer dans celui-ci ou en sortir. Je demandai à la mère de la jeune fille de se placer à l'intérieur du pentacle et ordonnai à sa femme de chambre de rester à l'extérieur de celui-ci. Ainsi elle pourrait porter un message à tout moment, sans que Mme Hisgins ait à sortir du pentacle. Je suggérai également au père de la jeune fille qu'il devrait passer la nuit dans la chambre et qu'il serait préférable qu'il fût armé.

Lorsque je sortis de la chambre à coucher, je trouvai Beaumont qui m'attendait de l'autre côté de la porte. Il était extrêmement inquiet et tendu. Je lui dis ce que j'avais fait et lui expliquai que Miss Hisgins était probablement parfaitement en sécurité à l'intérieur de la « barrière protectrice », mais que, en plus de son père qui demeurerait dans sa chambre toute la nuit, j'avais l'intention de monter la garde devant la porte. Je lui dis que j'aimerais qu'il me tînt compagnie, car je savais qu'il ne pourrait jamais trouver le sommeil, dans l'état nerveux qui était le sien actuellement. Par surcroît, cela ne me déplairait nullement d'avoir quelqu'un auprès de moi ! Je désirais également l'avoir sous mon observation directe et constante, car il ne faisait aucun doute que, d'une certaine façon, il était en fait plus menacé que la jeune fille. Du moins, telle était mon opinion, et je n'en ai pas changé ! Je pense que vous en conviendrez par la suite.

Je lui demandai s'il voyait une objection à ce que je trace un pentacle autour de lui pour la nuit. Il accepta, mais je vis qu'il ne savait pas très bien s'il devait considérer cela comme de la superstition ou comme un ensemble de croyances tout à fait puériles. Cependant, il prit ces préparatifs beaucoup plus au sérieux lorsque je lui racontai l'affaire du « Voile Noir », au cours de laquelle le jeune Aster était mort. Vous vous en souvenez, je pense. Il avait décrété que tout ceci n'était qu'un ramassis de

superstitions niaises et était demeuré à l'extérieur du pentacle. Pauvre diable !

La nuit s'écoula plutôt tranquillement jusque peu avant les premières lueurs de l'aube. Nous entendîmes brusquement un grand cheval lancé au galop faisant plusieurs fois le tour de la maison, exactement comme le vieux capitaine Hisgins me l'avait décrit ! Vous imaginez ce que je ressentis alors. Tout de suite après, j'entendis quelqu'un se déplacer à l'intérieur de la chambre à coucher. Je frappai à la porte, car j'étais inquiet, et le capitaine vint ouvrir. Je lui demandai si tout allait bien et il me répondit par l'affirmative. Mais il me demanda aussitôt si j'avais entendu le cheval galopant au-dehors. .Et je compris qu'il l'avait également entendu. Je suggérai qu'il était peut-être préférable de laisser légèrement entrouverte la porte de la chambre à coucher, jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube pénètrent dans celle-ci, comme quelque chose se trouvait certainement au-dehors. Ce qui fut fait. Puis il rentra dans la pièce pour être auprès de sa femme et de sa fille.

Je ferais mieux de vous préciser qu'à présent je doutais de la réelle efficacité de la « Défense » entourant Miss Hisgins, car ce que j'appellerai les « bruits personnels » de la manifestation étaient si extraordinairement matériels que j étais fort enclin à comparer cette affaire à celle de Harford, au cours de laquelle la main de l'enfant avait continué à se matérialiser à l'intérieur du pentacle et à taper sur le plancher. Comme vous vous en souvenez, ce fut une affaire plutôt horrible.

Cependant, comme cela arrive parfois, il ne se produisit rien d'autre d'anormal ; et dès que le jour fut pleinement levé, nous allâmes tous nous coucher.

Beaumont vint me réveiller vers midi et je descendis pouf prendre un petit déjeuner en guise de repas. Miss Hisgins était là et semblait avoir recouvré ses esprits, tout compte fait. Elle me dit que, grâce à moi, elle s'était sentie pratiquement en sûreté, pour la première fois depuis de nombreux jours. Elle me dit également que son cousin, Harry Parsket, devait arriver de Londres et qu'elle savait qu'il ferait tout pour nous aider à combattre le fantôme. Après cela, elle et Beaumont sortirent dans le parc pour rester seuls quelques instants.

Je me promenai également dans le parc et fis le tour de la maison, mais je n'aperçus nulle part des traces de sabots. Après cela, je passai le reste de la journée à examiner la maison, mais sans aucun résultat.

Je terminai mes investigations avant le crépuscule et allai dans ma chambre afin de m'habiller pour le dîner. Lorsque je descendis, le cousin venait d'arriver et je trouvai que c'était un garçon absolument charmant, comme je n'en avais pas rencontré depuis longtemps. Il semblait posséder beaucoup de courage et être le genre d'homme que j'aime avoir à mes côtés dans une « sale affaire », comme celle dont j'avais à m'occuper présentement.

Je constatai que ce qui l'intriguait le plus, c'était que nous étions persuadés de l'authenticité de la « hantise » et je m'aperçus que j'avais presque envie qu'il se passât quelque chose, simplement pour lui montrer à quel point notre point de vue était justifié. Comme par hasard, il se produisit quelque chose… de particulièrement horrible.

Beaumont et Miss Hisgins étaient sortis dans le parc, pour se promener juste avant le crépuscule, et le capitaine Hisgins me demanda de venir dans son cabinet de travail, afin d'avoir un bref entretien avec moi. Pendant ce temps, Parsket monta l'escalier, portant ses affaires, car il était

venu sans domestique.

J'eus une longue conversation avec le vieux capitaine, au cours de laquelle je fis ressortir le fait que la « hantise » n'avait de toute évidence aucun rapport particulier avec la maison, mais uniquement avec la jeune fille elle-même ; et que plus vite elle serait mariée, et mieux cela serait. Car cela donnerait à Beaumont le droit d'être constamment auprès d'elle. Bien plus, il se pouvait fort bien que les manifestations prennent fin si le mariage était effectivement célébré.

Le vieil homme hocha de la tête pour exprimer son accord avec ce que je venais de dire, surtout en ce qui concernait la première partie de mes remarques. Il me rappela que trois des jeunes filles que l'on disait avoir été « hantées » avaient été envoyées loin de la maison, mais qu elles avaient trouvé la mort malgré ces précautions apparemment inutiles. À ce moment, notre entretien fut interrompu d'une façon plutôt terrifiante, car le vieux maître d'hôtel fit brusquement irruption dans la pièce, extraordinairement pâle :

— Miss Mary, monsieur ! Miss Mary, monsieur ! s'exclama-t-il. Elle est en train de crier… là-bas dans le parc, monsieur ! Ils disent qu'ils entendent le Cheval… !

Le capitaine fit un bond vers sa panoplie d'armes et décrocha sa vieille épée pour sortir de la pièce comme un ouragan. Tout en courant, il la tira de son fourreau. Je sortis précipitamment et montai les marches quatre à quatre, pour aller chercher mon appareil photographique et mon dispositif à magnésium, ainsi qu'un lourd revolver. En passant devant la porte de la chambre de Parsket, je lui lançai simplement : « Le Cheval ! » puis je redescendis rapidement l'escalier et m'élançai au-dehors, vers le parc.

Au loin, dans l'obscurité, s'élevaient des cris confus, et j'entendis plusieurs détonations venant d'un bosquet d'arbres. Alors, s'élevant au milieu des ténèbres sur ma gauche, retentit brusquement un hennissement absolument infernal et abominable. Instantanément je pivotai vivement sur moi-même et déclenchai la mise à feu du magnésium. Le grand éclair illumina momentanément le paysage, me montrant les feuilles d'un grand arbre à portée de main, bruissant sous la brise nocturne. Mais je ne vis rien d'autre. Puis les ténèbres décuplées me recouvrirent, et j'entendis Parsket crier légèrement derrière moi. Il voulait savoir si j'avais vu quelque chose.

L'instant suivant, il était auprès de moi, et je me sentis plus en sécurité en sa compagnie. Car il y avait une créature infernale à proximité de nous, et jetais momentanément aveuglé par l'éclair du magnésium.

— Qu'est-ce que c'était ? Qu'est-ce que c'était ? répétait Parsket sans arrêt, d'une voix excitée.

Et pendant tout ce temps, je scrutais les ténèbres, répondant automatiquement :

— Je ne sais pas, je ne sais pas !

Il y eut un hurlement horrible quelque part devant nous, suivi d'un coup de feu. Nous courûmes en direction des bruits, criant aux gens de ne pas tirer, car cela pouvait devenir fort dangereux avec ces ténèbres et au milieu de la panique générale ! Alors surgirent deux des garde-chasse, remontant rapidement l'allée, avec leurs lanternes et leurs fusils. Immédiatement après, une série de lumières arriva en dansant vers nous, depuis la maison. Des domestiques apportaient des lanternes.

Comme les lumières se rapprochaient, je vis que nous nous trouvions tout près de Beaumont. Il se tenait dressé au-dessus de Miss Hisgins et il avait son revolver à la main. Puis j'aperçus son visage : une grande

blessure traversait son front. À côté de lui, le capitaine Hisgins faisait tournoyer son épée dans tous les sens, s'efforçant de voir quelque chose dans les ténèbres. Légèrement derrière lui, se tenait le vieux maître d'hôtel, tenant dans ses mains une hache de bataille décrochée de l'une des panoplies d'armes se trouvant dans le hall. Mais nulle part, on n'apercevait quelque chose d'insolite !

Nous portâmes la jeune fille à l'intérieur de la maison et la laissâmes auprès de sa mère et de Beaumont, tandis qu'un palefrenier partait à cheval chercher un docteur. Alors, le restant d'entre nous, avec quatre autres gardes, tous armés de fusils et porteurs de lanternes, fouillâmes le parc tout autour de la maison… mais sans rien trouver.

À notre retour, nous constatâmes que le docteur était arrivé. Il avait pansé la blessure de Beaumont, qui, heureusement, était superficielle, et ordonné à Miss Hisgins de s'aliter immédiatement. Je montai à l'étage avec le capitaine et trouvai Beaumont montant la garde devant la porte de la jeune fille. Je lui demandai comment il se sentait. Puis, dès que la fille et la mère purent nous recevoir, le capitaine Hisgins et moi entrâmes dans la chambre à coucher et installâmes à nouveau le pentacle autour du lit. On avait déjà disposé des lampes dans toute la pièce et, après avoir donné les mêmes consignes que la veille, je rejoignis Beaumont qui se tenait de l'autre côté de la porte.

Parsket était monté pendant que je me trouvais dans la chambre à coucher, et Beaumont nous donna alors une idée de ce qui s'était passé dans le parc. Apparemment, ils avaient terminé leur promenade et remontaient vers le château, venant de la direction de la maison des garde-chasse, située à l'ouest. Il faisait tout à fait noir. Brusquement Miss Hisgins avait dit : « Chut ! » et s'était brusquement arrêtée de marcher. Lui-même s'était immobilisé et avait tendu l'oreille, mais il n'avait rien entendu pendant quelques instants. Puis il l'avait entendu… le bruit d'un cheval, semblant très loin d'eux, mais qui galopait rapidement sur le gazon, venant dans leur direction ! Il avait dit à la jeune fille que ce n'était rien et s'était mis à la faire se presser vers la maison ; mais bien sûr, elle ne l'avait pas cru ! En moins d'une minute, ils entendirent le galop tout près d'eux, dans les ténèbres, et ils se mirent à courir. À ce moment, Miss Hisgins fit un faux pas et tomba. Elle se mit à crier et c'est ce cri que le maître d'hôtel avait entendu. Comme Beaumont aidait la jeune fille à se relever, il entendit les sabots venir droit sur lui, martelant le sol comme le tonnerre ! Il se tint dressé au-dessus de la jeune fille et tira les cinq balles que contenait son revolver en direction des bruits. Il nous dit qu'il était absolument sûr d'avoir vu, à la lueur de la dernière détonation, quelque chose ressemblant à une énorme tête de cheval, venant droit sur lui. Immédiatement après, il avait reçu un coup terrible qui l'avait jeté à terre. Ensuite, le capitaine et le maître d'hôtel étaient arrivés en courant et en poussant des cris. La suite de l'histoire bien sûr, nous la connaissions.

Vers dix heures, le maître d'hôtel nous apporta un plateau, ce qui me fit très plaisir, car la nuit dernière je m'étais senti plutôt affamé. J'avertis cependant Beaumont de veiller tout particulièrement à ne boire aucun alcool, et je lui demandai également de me remettre sa pipe et ses allumettes. À minuit, je traçai un pentacle autour de lui, et Parsket et moi nous assîmes de chaque côté de lui, mais à l'extérieur du pentacle. En effet, j'étais persuadé que nous n'avions personnellement rien à craindre et que les manifestations, si manifestations il y avait, seraient uniquement dirigées contre Beaumont ou Miss Hisgins.

Après cela, nous demeurâmes parfaitement silencieux. Le couloir était éclairé par deux grandes lampes placées à chaque extrémité de celui-ci, de telle sorte que nous avions de la lumière en quantité. D'autre part, Beaumont et moi étions armés d'un revolver, Parsket avait un fusil de chasse. En plus de mon arme, j'avais mon appareil photographique et mon dispositif à magnésium.

De temps à autre, nous échangions quelques paroles à voix basse. À deux reprises, le capitaine sortit de la chambre à coucher pour bavarder un peu avec nous. Vers une heure et demie, nous étions devenus tout à fait silencieux ; et brusquement, environ vingt minutes plus tard, je levai ma main, sans faire de bruit. On aurait dit un bruit de galop au-dehors, dans la nuit. Je frappai à la porte de la chambre pour que le capitaine vienne ouvrir. Lorsqu'il apparut, je lui chuchotai que nous pensions avoir entendu le Cheval. Pendant quelques minutes, nous restâmes ainsi, tendant l'oreille. Parsket et le capitaine furent persuadés de l'entendre cette fois ; mais à présent, je n'en étais plus aussi sûr, de même que Beaumont. Pourtant, ensuite, je crus bien l'entendre à nouveau.

Je dis au capitaine Hisgins qu'à mon avis il ferait mieux de retourner dans la chambre à coucher et de laisser la porte légèrement entrouverte ; ce qu'il fit. Mais, à partir de cet instant, nous n'entendîmes plus rien. Bientôt l'aube apparut et nous allâmes tous nous coucher, avec infiniment de soulagement !

Lorsqu'on m'appela à l'heure du déjeuner, j'eus une légère surprise, car le capitaine Hisgins m'apprit qu'ils avaient tenu un conseil de famille et décidé de suivre mon conseil : c'est-à-dire que le mariage fût célébré le plus tôt possible. Beaumont était déjà parti pour Londres, dans le but d'obtenir une autorisation spéciale. Ils espéraient ainsi pouvoir se marier le lendemain.

J'en fus enchanté, car cela me semblait être la chose la plus sensée à faire, étant donné les circonstances tout à fait extraordinaires. Et, dans l'intervalle, je pourrais poursuivre mes investigations. Mais, jusqu'à ce que le mariage ait été célébré, ma préoccupation essentielle était de garder Miss Hisgins constamment à proximité de moi.

Après le déjeuner, j'eus l'idée de prendre quelques photographies, à titre d'expérience, de Miss Hisgins et des *lieux* dans lesquels elle vivait. Parfois l'appareil photographique voit des choses qui sembleraient très étranges à un œil humain normal.

Dans cette intention, et aussi en partie pour avoir un prétexte de la garder le plus possible en ma compagnie, je demandai à Miss Hisgins de se joindre à moi pour m'aider dans mes expériences. Elle sembla heureuse de le faire, et je passai plusieurs heures avec elle, parcourant toute la vieille demeure, allant de pièce en pièce. Toutes les fois que je me sentais inspiré, je prenais une photographie au magnésium d'elle et de la pièce, ou du couloir, dans lequel nous nous trouvions à ce moment.

Après avoir fait tout le tour de la maison de cette façon, je lui demandai si elle se sentait suffisamment de courage pour recommencer cette expérience dans les caves. Elle me répondit par l'affirmative. Aussi je demandai au capitaine Hisgins et à Parsket de nous accompagner, car je ne désirais pas l'emmener dans ce que j'appellerai des ténèbres « artificielles » sans assistance ou compagnie à proximité de moi.

Lorsque nous fûmes prêts, nous descendîmes dans la cave à vin. Le capitaine Hisgins portait un fusil de chasse, et Parsket un fond spécialement préparé et une lanterne. Je demandai à la jeune fille de se

tenir au milieu de la cave pendant que Parsket et le Capitaine maintenaient la toile de fond derrière elle. Puis je pris plusieurs photographies au magnésium et nous allâmes dans la cave suivante, où nous répétâmes la même expérience.

Puis, dans la troisième cave, un endroit assez lugubre, noir comme la poix, quelque chose d'extraordinaire et d'horrible arriva. J'avais demandé de nouveau à Miss Hisgins de se placer au milieu de la cave, tandis que son père et Parsket tenaient la toile de fond, comme auparavant. Lorsque tout fut prêt et à l'instant même où je déclenchais le système de mise à feu du magnésium, retentit dans la cave cet épouvantable et absolument abominable hennissement que j'avais entendu la veille dans le parc. Il semblait provenir de quelque part au-dessus de la jeune fille. À la faveur de la lueur soudaine, je vis qu'elle regardait fixement vers le haut… vers quelque chose d'invisible. Alors, dans la relative obscurité qui suivit, je criai au capitaine et à Parsket d'emmener rapidement Miss Hisgins à la lumière du jour, hors des caves.

Ce qui fut aussitôt fait. Alors je fermai et verrouillai la porte, faisant le premier et le huitième signes du Rituel Saaamaaa devant chaque montant de la porte, et les reliant ensuite par une triple ligne, tracée en travers du seuil.

Entre-temps, Parsket et le capitaine avaient emmenée la jeune fille, à demi évanouie, et l'avaient laissée à sa mère. Je restai de garde de l'autre côté de la porte de la cave, me sentant plutôt mal à l'aise, pour ne pas dire plus ! Car je savais qu'il y avait quelque chose d'abominable à l'intérieur. En même temps j'éprouvais un certain sentiment de culpabilité assez accablant, vous savez. En effet, j'avais exposé Miss Hisgins à un très grand danger.

J'avais pris le fusil du capitaine et, lorsqu'il redescendit avec Parsket, tous deux portaient des fusils et des lanternes. Il m'est impossible de vous communiquer le soulagement extrême (de corps et d'esprit) que je ressentis en les entendant arriver. Essayez donc de vous représenter la scène, alors que je me trouvais à l'extérieur de cette cave, et je pense que vous comprendrez alors !

Je me souviens avoir remarqué, juste avant d'entreprendre de déverrouiller la porte, à quel point Parsket semblait pâle et décomposé, et le vieux capitaine était livide. Je me demandai si mon visage ressemblait aux leurs ! Et ceci, vous savez, eut un effet sans équivoque sur mes nerfs, car l'horreur de la situation parut me submerger avec une force renouvelée. Je sais que ce fut ma seule force de volonté qui me fit avancer jusqu'à la porte et tourner la clé dans la serrure.

Je m'immobilisai un instant, puis d'un geste nerveux et brutal, j'ouvris la porte toute grande et levai ma lanterne au-dessus de ma tête. Parsket et le capitaine vinrent se placer de chaque côté de moi et levèrent également leurs lanternes. Mais l'endroit était absolument désert. Bien sûr, je ne me fiai pas à un coup d'œil aussi superficiel, et passai plusieurs heures, avec l'aide des deux autres, à sonder chaque mètre carré du sol, du plafond et des murs.

Mais finalement, je fus obligé de reconnaître que l'endroit était absolument normal, et nous sortîmes de la cave. Cependant, j'apposai des scellés sur la porte et, de l'extérieur, devant chaque montant, je traçai le premier et le dernier signes du Rituel Saaamaaa, les réunissant, comme précédemment, par une triple ligne. Je ne sais pas si vous vous représentez à quel point ce fut éprouvant pour nous de chercher dans cette cave !

Lorsque nous fûmes remontés à l'étage, je m'informai avec beaucoup d'inquiétude de l'état de Miss Hisgins. Mais la jeune fille apparut en personne pour me dire qu'elle se sentait très bien et que je n'avais pas de soucis à me faire à son sujet, ni à me faire de reproches, comme je le lui en faisais l'aveu.

Je me sentis alors d'une humeur plus joyeuse et j'allai m'habiller pour le dîner. Une fois celui-ci terminé, Parsket et moi nous nous servîmes de l'une des salles de bain pour développer les photographies que j'avais prises. Mais aucun des clichés ne montrait rien d'intéressant. Puis nous arrivâmes à celui qui avait été pris dans la cave. Parsket s'occupait du développement et j'avais pris une pile de photographies déjà développées, les exposant à la lumière de la lampe pour les examiner soigneusement.

J'étais ainsi occupé lorsque j'entendis Parsket pousser un cri, et lorsque je courus le rejoindre, il regardait une photographie en partie développée qu'il levait vers la lampe rouge. Sur cette photographie, on voyait nettement la jeune fille, regardant en l'air, comme je l'avais vue faire. Mais ce qui me stupéfia le plus fut de distinguer l'ombre d'un énorme sabot, exactement au-dessus d'elle, comme s'il allait s'abattre sur elle, surgissant des ténèbres. Et vous savez, c'était moi qui l'avais délibérément exposée à ce danger ! Cette pensée rongeait mon esprit.

Dès que le développement fut achevé, je fixai le cliché et l'examinai soigneusement, bien éclairé. Il n'y avait aucun doute : la chose au-dessus de Miss Hisgins était bien un sabot monstrueux, formant une tache sombre. Pourtant cela ne m'amenait à aucune conclusion et ne faisait progresser en rien mon enquête. La seule chose que je pouvais faire fut de demander à Parsket de ne pas parler de cette photographie à la jeune fille, car cela ne servirait qu'à augmenter sa frayeur. Mais je montrai le cliché à son père, car j'estimais qu'il avait le droit de savoir.

Cette nuit-là, nous prîmes les mêmes précautions que les deux nuits précédentes pour assurer la sécurité de Miss Hisgins, et Parsket me tint compagnie. Mais l'aube apparut sans que rien d'insolite ne se fût produit et j'allai me coucher.

Lorsque je descendis pour le déjeuner, j'appris que Beaumont avait envoyé un télégramme, dans lequel il disait qu'il serait de retour vers quatre heures de l'après-midi ; on me dit que quelqu'un était également parti prévenir le pasteur. Mais je m'en serais très certainement rendu compte tout seul, car toutes les femmes de la maison étaient en proie à une agitation et à une activité extrêmes !

Le train de Beaumont avait eu du retard, et le jeune homme n'arriva pas avant cinq heures. Mais, même à cette heure, le pasteur n'avait toujours pas fait son apparition, et le maître d'hôtel entra pour dire que le cocher venait de rentrer sans lui. En effet, le pasteur avait été appelé à l'extérieur, à l'improviste. À deux reprises dans la soirée, la voiture fut envoyée, mais le pasteur n'était toujours pas rentré, et nous fûmes forcés de remettre le mariage au lendemain.

La nuit venue, je préparai la « Défense » autour du lit de la jeune fille, et le capitaine et sa femme s'installèrent sur des sièges pour veiller auprès d'elle, comme précédemment. Beaumont, comme je m'y attendais, insista pour monter la garde avec moi et il semblait curieusement effrayé, non pour lui-même, vous savez, mais pour Miss Hisgins. Il avait l'horrible pressentiment, me confia-t-il, qu'une dernière et funeste action serait tentée contre sa bien-aimée, cette nuit-même.

Je lui dis que c'était simplement parce qu'il avait les nerfs en pelote ;

mais, à vrai dire, cet aveu me rendit moi-même très tendu. Car j’avais vu trop de choses pour ne pas savoir que, en de telles circonstances, la *conviction* prémonitoire d’un péril imminent ne doit pas forcément être mise entièrement sur le compte des nerfs. En fait, Beaumont était si parfaitement et si sérieusement convaincu que la nuit apporterait quelque manifestation extraordinaire que je demandai à Parsket d’attacher une longue corde à la chaîne de la cloche qui servait à appeler le maître d’hôtel, et de la dérouler le long du couloir pour l’avoir à portée de la main.

Au maître d’hôtel lui-même, je donnai des instructions très précises : il devait rester habillé cette nuit (et je donnai le même ordre à deux des domestiques). Et s’il entendait la cloche sonner, il devait venir aussitôt, avec les domestiques, apportant des lanternes. Les lanternes devaient être préparées en vue de rester allumées toute la nuit. Si, pour quelque raison, la cloche ne sonnait pas et que je donnais un coup de sifflet, il devait considérer celui-ci comme un signal, à la place de la cloche.

Après avoir mis au point tous ces détails mineurs, je traçai un pentacle autour de Beaumont et le prévins tout particulièrement de demeurer à l’intérieur de celui-ci, quoi qu’il arrivât. Lorsque ceci fut fait, il ne nous restait plus qu’à attendre et à prier pour que la nuit se passât aussi tranquillement que la nuit précédente.

Nous échangeâmes à peine quelques paroles. Vers une heure du matin, nous étions tous les trois extrêmement tendus et nerveux, à tel point que, finalement, Parsket se leva et commença à arpenter le couloir, pour se détendre un peu. Bientôt, j ’ôtai mes escarpins et me joignis à lui. Nous marchâmes de long en large pendant plus d’une heure, échangeant à l’occasion quelques mots chuchotés à voix basse… jusqu’au moment où je me pris le pied dans la corde reliée à la cloche et m’étalai de tout mon long ; mais sans me faire de mal, ni faire de vacarme.

Lorsque je me relevai, Parsket me toucha légèrement l’épaule.

— Avez-vous remarqué que la cloche n’a pas retenti ? chuchota-t-il.

— Seigneur ! fis-je, vous avez raison.

— Attendez une minute ! répondit-il. Je parie qu’il y a un nœud à un endroit dans la corde !

Il laissa son fusil, se glissa le long du couloir et, prenant la lampe du bout, s’éloigna sur la pointe des pieds vers l’intérieur de la maison. Il tenait prêt dans sa main droite le revolver de Beaumont. C’était un gaillard vraiment courageux, comme je me rappelle l’avoir pensé par la suite, à plusieurs reprises.

Juste à ce moment, Beaumont me fit signe d’observer un silence absolu. Aussitôt après, j’entendis la chose vers laquelle il tendait l’oreille… le bruit d’un cheval galopant au-dehors, dans la nuit. Je pense que je peux vous avouer qu’un horrible frisson me parcourut. Le son mourut et laissa dans l’air une sensation horrible, d’une désolation absolument fantastique. Je tendis la main vers la corde reliée à la cloche, espérant que Parsket l’avait dénouée. Puis j’attendis, jetant des coups d’œil devant et derrière moi.

Peut-être deux minutes s’écoulèrent, remplies de ce qui semblait être un silence surnaturel. Alors, brusquement, à l’extrémité éclairée du couloir retentit le martèlement d’un grand sabot ! Aussitôt après, la lampe fut jetée à terre et se brisa dans un terrible vacarme. Nous fûmes alors plongés dans le noir. Je tirai violemment sur la corde et donnai un coup de sifflet. Puis je levai mon appareil photographique et déclenchai la mise à feu du magnésium. Le couloir fut illuminé par une vive lueur, mais il n’y avait

rien. Ensuite les ténèbres retombèrent comme le tonnerre, si je puis m'exprimer ainsi. J'entendis le capitaine de l'autre côté de la porte de la chambre et lui criai d'apporter une lampe, *vite !* Mais, pour toute réponse, quelque chose commença à cogner violemment contre la porte. J'entendis le capitaine crier, puis les femmes pousser des hurlements. J'eus soudain une peur horrible : le monstre avait-il pénétré dans la chambre à coucher ? Mais au même instant, provenant de l'extrémité du couloir, s'éleva le hennissement obscène et tout à fait abominable… celui-là même que nous avions entendu dans le parc et dans la cave. Je donnai à nouveau un coup de sifflet et cherchai à tâtons la corde reliée à la cloche, tout en criant à Beaumont de demeurer dans le pentacle, quoi qu'il arrivât. Je hurlai à nouveau au capitaine d'apporter une lampe, et des coups violents retentirent contre la porte de la chambre à coucher. Alors je sortis mes allumettes, les prenant dans ma main, pour avoir de la lumière avant que ce monstre incroyable et invisible ne fût sur nous.

Je grattai l'allumette sur la boîte. Elle s'enflamma, donnant une lueur terne. Et, au même instant, j'entendis un léger bruit derrière moi. Je me retournai vivement, en proie à une terreur absolument démentielle et j'aperçus alors quelque chose à la lueur de l'allumette… une tête de cheval… monstrueuse… tout près de Beaumont.

— Attention, Beaumont ! lançai-je en un hurlement éperdu. C'est derrière vous !

L'allumette s'éteignit brusquement et aussitôt après retentit la prodigieuse détonation du fusil à double canon de Parsket (les deux cartouches avaient été tirées en même temps). De toute évidence, Beaumont avait fait feu, tout près de mon oreille, tenant le fusil d'une seule main. Je vis fugitivement la tête monstrueuse à la lueur des détonations ; puis j'entrevis un énorme sabot, au milieu des flammes et de la fumée, qui semblait s'abattre sur Beaumont. Au même instant, je fis feu avec mon revolver, à trois reprises. Il y eut un coup sourd, puis l'horrible hennissement retentit tout près de moi. Je fis feu deux fois encore en direction du hennissement obscène. Immédiatement après, quelque chose me frappa, et je partis à la renverse, à demi assommé. Je tombai à genoux et criai à l'aide, de toutes mes forces. J'entendis les femmes crier derrière la porte fermée de la chambre à coucher et fus vaguement conscient que l'on était en train de faire voler en éclats la porte, depuis l'intérieur. Je me rendis ensuite compte que Beaumont était aux prises avec quelque monstruosité non loin de moi. Un instant, je restai à l'écart, hébété et paralysé par la frousse. Ensuite, me lançant à l'aveuglette et saisi par un frisson glacé, j'accourus à son aide, en criant son nom. Je peux vous l'avouer, j'étais vraiment malade de peur ! Un léger cri, étouffé, fut émis au sein des ténèbres, et je bondis en direction de ce bruit, dans le noir ! Je saisis une grande oreille, recouverte de fourrure. Puis quelque chose m'asséna un autre coup violent, qui m'éprouva durement. Je ripostai, frappant à mon tour, faiblement et en aveugle, et agrippai avec mon autre main l'incroyable créature. Soudain je perçus vaguement un formidable craquement derrière moi et une forte lumière jaillit. D'autres lumières apparurent dans le couloir ; j'entendis des bruits de pas précipités et des cris. Quelqu'un m'obligea à lâcher la créature que je maintenais toujours. Je fermai les yeux, hébété, et j'entendis un fort hurlement au-dessus de moi, puis un coup puissant, comme celui produit par un boucher qui découpe sa viande. Ensuite quelque chose tomba sur moi.

Le capitaine et le maître d'hôtel m'aidèrent à me redresser. Sur le sol,

gisait une monstrueuse tête de cheval de laquelle sortaient des jambes et un tronc d'homme. Aux poignets de l'homme étaient attachés de grands sabots. C'était le monstre. Le capitaine trancha quelque chose avec l'épée qu'il tenait à la main, se pencha et ôta le masque, car c'était bien d'un masque qu'il s'agissait. Je vis alors le visage de l'homme qui l'avait porté. C'était Parsket. Il avait une mauvaise blessure au front, là où l'épée du capitaine l'avait frappé, fendant le masque. Décontenancé, je regardai Parsket, puis Beaumont qui se remettait sur son séant, adossé au mur du couloir. Mon regard vint se poser à nouveau sur Parsket.

— Seigneur ! fis-je enfin.

Puis je demeurai silencieux, car j'avais honte pour l'homme. Je pense que vous comprenez cela, n'est-ce pas ? Il ouvrit alors les yeux. C'est étrange, moi qui l'avais tellement apprécié !

À ce moment, juste comme Parsket reprenait ses esprits, que son regard allait de l'un à l'autre d'entre nous et qu'il commençait à se souvenir, il se passa une chose étrange et incroyable. Depuis l'extrémité du couloir retentit brusquement le bruit sourd d'un grand sabot. Je regardai dans cette direction, puis vers Parsket. Je vis alors une horrible peur s'inscrire sur son visage, et son regard était terrifié. Il fit un effort pour se retourner et fixa avec une terreur démentielle le couloir, là où le bruit de sabot avait retenti. Nous regardions également dans cette direction, formant un groupe figé sur place. Je me rappelle avoir vaguement entendu des sanglots étouffés et des chuchotements provenant de la chambre à coucher de Miss Hisgins, pendant tout le temps que je regardais fixement et avec effroi l'extrémité du couloir.

Le silence dura plusieurs secondes, puis, brusquement, le martèlement de sabot retentit à nouveau à l'autre bout du couloir. Et immédiatement après, nous entendîmes le clip-clop, clip-clop des lourds sabots qui s'approchaient dans le couloir, venant droit sur nous.

Même à ce moment, vous savez, la plupart d'entre nous crurent que c'était toujours l'œuvre de Parsket (quelque mécanisme qui fonctionnait toujours), et nous étions en proie à une peur à laquelle se mêlait étrangement le doute. Je pense que chacun regarda vers Parsket. Soudain le capitaine s'écria :

— Arrêtez tout de suite cette satanée chose ! N'en avez-vous donc pas fait assez ?

Pour ma part, j'étais à présent terrifié, car j'avais la *conviction* que nous étions en présence de quelque chose d'horrible et d'anormal. Alors Parsket réussit à lancer cette exclamation :

— Ce n'est pas moi ! Mon Dieu ! Ce n'est pas moi ! Mon Dieu ! Ce n'est pas moi !

À cet instant, vous savez, ce fut comme si chacun réalisait en un éclair qu'il y avait vraiment quelque chose d'abominable qui s'approchait dans le couloir. Ce fut une folle bousculade et une fuite éperdue. Même le vieux capitaine recula, ainsi que le maître d'hôtel et les domestiques. Beaumont perdit tout à fait connaissance, comme je le constatai ensuite, car il avait reçu un sale coup. Quant à moi, je me plaquai le dos au mur, restant agenouillé, trop hébété et ahuri même, pour pouvoir m'enfuir. Pratiquement au même instant, le martèlement sourd des sabots prodigieux retentit près de moi et parut faire trembler le parquet comme ils passaient devant moi. Brusquement, les bruits de sabot cessèrent, et je compris, littéralement malade de terreur, que la « créature » avait fait halte devant la porte de la chambre à coucher de la jeune fille. Alors, je

m’aperçus que Parsket se tenait, chancelant, sur le seuil de la porte, les bras écartés en travers de celui-ci, comme pour empêcher avec son corps l’accès à la chambre. Je voyais plus distinctement à présent. Parsket était extraordinairement pâle, et le sang coulait sur son visage, depuis sa blessure au front. Alors je notai qu’il semblait fixer quelque chose dans le couloir avec un regard singulier, désespéré, incroyablement intense. Pourtant il n’y avait absolument rien à voir ! Et soudain le clip-clop, clip-clop reprit et s’éloigna dans le couloir. Au même instant, Parsket s’effondrait devant la porte, face contre terre.

Il y eût des cris poussés par les gens groupés au bout du couloir ; les deux gardes et le maître d’hôtel s’enfuirent tout bonnement, emportant leurs lanternes. Mais le capitaine s’adossa au mur du couloir et éleva au-dessus de sa tête la lampe qu’il tenait à la main. Le pas pesant du cheval arriva à sa hauteur, puis le dépassa et s’éloigna, le laissant sain et sauf. J’entendis le monstrueux martèlement de sabots décroître au loin dans la maison… puis un silence de mort régna sur les lieux.

Alors le capitaine s’anima et vint vers nous, d’un pas lent et peu assuré. Son visage était extraordinairement blême.

Je me traînai vers Parsket, et le capitaine s’approcha pour m’aider. Nous le retournâmes sur le dos et, vous savez, je vis tout de suite qu’il était mort. Mais vous pouvez imaginer ce que je ressentis alors.

Je levai les yeux vers le capitaine qui s’exclama soudain :

— Ce… Ce… Ce…

Je compris qu’il essayait de me dire que Parsket s’était interposé entre sa fille et la « créature », quelle qu’elle fût, qui s’était trouvée dans le couloir. Je me relevai et le soutins, bien que je ne fusse pas très solide sur mes jambes moi-même ! Et soudain son visage fut déformé par l’émotion et il se laissa tomber à genoux, auprès de Parsket, sanglotant comme un enfant qui a eu très peur. Alors les femmes apparurent sur le seuil de la porte. Je me détournai, les laissant s’occuper du vieil homme, tandis que j’allais vers Beaumont.

Voilà : je vous ai raconté pratiquement toute l’histoire ! Il ne me reste plus qu’à tenter d’expliquer quelques points particulièrement embarrassants de cette affaire, ici et là !

Je pense que vous avez compris que Parsket était amoureux de Miss Hisgins et que ce fait est la clé d’une bonne partie des « phénomènes insolites » que je viens de vous narrer. Sans aucun doute, il fut l’auteur de la majeure partie des « phénomènes de hantise ». En fait, je pense même de la totalité ! Mais, vous savez, je ne peux rien prouver, et ce que je vais vous dire est principalement le résultat de déductions.

Tout d’abord, il est évident que l’intention de Parsket était de terrifier Beaumont et de le faire partir. Mais, lorsqu’il constata qu’il n’y parvenait pas, à mon avis, il devint si désespéré qu’il chercha vraiment à le tuer. Je regrette beaucoup d’avoir à dire cela, mais les faits me contraignent à penser ainsi.

Je suis absolument certain que c’est Parsket qui cassa le bras de Beaumont. Il connaissait parfaitement tous les détails de la « Légende du Cheval », et il eut l’idée de se servir de cette vieille histoire pour ses sinistres desseins. De toute évidence, il pouvait entrer dans la maison et en ressortir à volonté, sans être vu, probablement par l’une des nombreuses portes-fenêtres de la vieille demeure. Ou peut-être possédait-il une clé ouvrant l’une des portes du parc. Ainsi, alors qu’il était censé se trouver loin de là, en réalité il s’introduisait discrètement dans la propriété et se

cachait quelque part, à proximité, attendant le moment propice.

L'incident du baiser dans le hall obscur, je le mets sur le compte de l'imagination et des nerfs en pelote de Beaumont et de Miss Hisgins. Toutefois, je dois reconnaître que le bruit du cheval venant de la porte d'entrée est plus difficile à expliquer. Mais j'aurais tendance à m'en tenir à ma première idée, c'est-à-dire qu'il n'y avait rien de surnaturel dans ces bruits.

Les bruits de sabots dans la salle de billard, puis dans le couloir, furent produits par Parsket depuis l'étage inférieur, en frappant contre le plafond lambrissé avec une bûche à laquelle était fixé un crochet de fenêtre. J'ai fait la preuve de cela, en examinant la boiserie et en constatant les marques laissées par les coups.

Les bruits du cheval galopant autour de la maison ont peut-être aussi été le fait de Parsket, qui devait avoir à sa disposition un cheval attaché dans le parc à proximité ; à moins qu'il n'ait été lui-même l'auteur de ces bruits ! Mais je ne vois pas très bien comment il aurait pu se déplacer aussi vite pour produire une illusion aussi parfaite. En tout cas, je ne possède pas de réelles certitudes sur ce point. Car, comme vous vous en souvenez, je n'ai pas réussi à trouver des traces de sabots.

L'horrible hennissement dans le parc était un exploit de la part de Parsket, qui était ventriloque, et l'on doit lui imputer également l'attaque dont fut victime Beaumont là-bas. Alors que je croyais qu'il se trouvait dans sa chambre, en fait, il devait être dehors pendant tout ce temps ! Et il me rejoignit après que je sois sorti par la porte principale. Ceci est très probable, je veux dire par là que Parsket fut l'auteur de tous les incidents qui se produisirent alors. Car, s'il s'était agi de quelque chose de plus sérieux, il aurait certainement renoncé à sa folie, sachant qu'il n'avait plus besoin de jouer ce jeu assez horrible. Je n'arrive pas à comprendre par quel miracle il n'a pas été atteint par une balle, cette fois-là dans le parc, puis au cours de son dernier acte absolument insensé, que je viens de vous raconter. Il ignorait la peur, comme vous devez vous en rendre compte.

La fois où Parsket se trouvait avec nous, lorsque nous fûmes persuadés d'entendre le Cheval galopant autour de la maison, ce fut certainement une erreur de notre part, une erreur de nos sens abusés, dirai-je ! En fait, personne n'avait été vraiment *certain* de l'avoir entendu, sauf Parsket, bien sûr, qui ne fit qu'encourager notre illusion !

Je pense que le hennissement dans la cave sema pour la première fois le doute dans l'esprit de Parsket, l'amenant à soupçonner qu'autre chose était « à l'œuvre », en plus de son simulacre de « hantise ». Le hennissement fut produit par lui, de la même façon que dans le parc ; mais lorsque je me rappelle l'air hagard et décomposé qu'il eut à ce moment, je suis sûr et certain que les sons devaient présenter une nature infernale, qui terrifia l'homme lui-même, qui n'y était pour rien ! Plus tard, il dut se persuader qu'il s'était imaginé des choses. Bien sûr, je ne dois pas oublier que l'effet produit sur Miss Hisgins dut le faire se sentir plutôt misérable.

Ensuite, en ce qui concerne le pasteur appelé au-dehors, nous découvrîmes que c'était un faux appel, dont Parsket était à l'origine, bien sûr. Il voulait ainsi gagner quelques heures supplémentaires pour atteindre son but et il mit à exécution son projet. Car – un minimum d'imagination vous l'indique – il s'était rendu compte qu'il ne réussirait jamais à effrayer Beaumont et à le faire fuir. Cela me répugne de dire cela, mais j'y suis contraint. De toute façon, il est clair que l'homme avait momentanément perdu la raison. L'amour est une étrange maladie !

Ensuite, il ne fait aucun doute que ce fut Parsket, une nouvelle fois, qui fit un nœud à la corde reliée à la cloche du maître d'hôtel. Ainsi il aurait une excuse toute trouvée pour s'éclipser *naturellement*. Cela lui donnait également l'occasion de prendre l'une des lampes éclairant le couloir. Ensuite il ne lui resterait plus qu'à briser l'autre pour plonger le couloir dans les ténèbres les plus complètes. Ce qui lui permettrait de commettre sa tentative de meurtre sur Beaumont.

De la même façon, c'est lui qui ferma à clé la porte de la chambre à coucher et qui prit la clé (celle-ci fut retrouvée dans sa poche). Ainsi il empêchait le capitaine d'apporter de la lumière et de venir à notre secours. Mais le capitaine Hisgins parvint à faire voler la porte en éclats avec l'un des lourds chenets de la cheminée. Ce fut lui qui produisit tout ce vacarme qui résonna d'une manière si terrifiante et déconcertante dans le couloir plongé dans l'obscurité.

La photographie du monstrueux sabot au-dessus de Miss Hisgins dans la cave est l'une des choses dont je sois le moins sûr ! Est-ce Parsket qui la truqua, alors que je me trouvais hors de la pièce ? Cela aurait été assez facile à faire, pour quelqu'un sachant s'y prendre. Mais, vous savez, cela ne ressemble guère à une photographie truquée. Cependant, les chances pour qu'elle ait été truquée ou non se valent, et la photographie est trop vague pour qu'un examen puisse apporter une décision définitive ; de telle sorte que je ne formulerai aucune opinion, dans un sens comme dans un autre. En tout cas, une chose est sûre : la photographie est parfaitement abominable !

À présent, j'en arrive au dernier fait, assez horrible, lui aussi ! Ultérieurement, il n'y a plus eu d'autres manifestations insolites, de telle sorte que mes conclusions aboutissent à une formidable incertitude ! Si nous n'avions pas entendu ces derniers bruits de sabots et si Parsket n'avait pas manifesté une peur aussi atroce, toute l'affaire pourrait s'expliquer de la façon que je vous ai déjà indiquée. En fait, comme vous l'avez vu, je suis d'avis que presque toute l'affaire est parfaitement explicable, mais je ne vois pas comment « escamoter » le dénouement de l'histoire : les bruits que nous avons entendus à la fin et la peur manifestée par Parsket.

Sa mort… non, elle ne prouve rien. Lors de l'enquête qui suivit, le médecin légiste l'attribua, assez rapidement d'ailleurs, à une crise cardiaque. Ce qui est assez naturel… et nous laisse dans le noir le plus complet ! Mourut-il parce qu'il s'était interposé entre la jeune fille et quelque monstruosité absolument inconcevable ?

L'expression du visage de Parsket et le cri qu'il lança en entendant le martèlement sourd des sabots qui survenaient dans le couloir semblent montrer qu'il réalisa brusquement quelque chose ! Jusqu'alors il n'avait eu sans doute que de terribles soupçons. Sa peur et son estimation de quelque horrible danger s'approchant dans le couloir furent certainement plus réelles et plus aiguës que les miennes. Et c'est alors qu'il eut ce geste unique, admirable, sublime ! »

— Et la cause ? demandai-je. Qu'est-ce qui provoqua cette dernière « apparition » ?

Carnacki secoua la tête.

— Dieu seul le sait ! répondit-il, avec une singulière et sincère solennité. Si cette Chose fut réellement ce qu'elle sembla être, cela pourrait amener une explication qui n'offensera la raison de personne, mais qui risque d'être entièrement fausse. Cependant, j'incline à penser – à vrai dire, cela demanderait une longue démonstration sur « l'Induction de Pensée », qui

vous permettrait de comprendre mes raisons et ma conclusion présente – que Parsket provoqua ce que j'appellerai une « hantise induite », une sorte de simulation induite de ses concepts mentaux, résultant de son état d'esprit assez désespéré et de ses réflexions moroses. Il est impossible d'expliquer ce phénomène plus clairement en quelques mots.

— Mais la vieille « histoire du Cheval » ? demandai-je à nouveau. Pourquoi ne contiendrait-elle pas une certaine part de *vérité ?*

C'est juste, fit Carnacki. Mais je ne pense pas qu'elle ait quelque chose à voir avec *cette* affaire. Je vous avoue que cette histoire n'est pas encore très claire dans mon esprit… et que je ne peux justifier mes raisons d'arriver à cette conclusion. Mais plus tard, je serai sans doute à même de vous dire pourquoi je pense ainsi.

— Et le mariage ? Et la cave… ? – Trouva-t-on quelque chose dans la cave ? demanda Taylor.

— Le mariage fut célébré le jour même, malgré la tragédie qui venait d'avoir lieu, nous apprit Carnacki. C'était la chose la plus sensée à faire… en considérant les faits que je ne peux encore expliquer. Oui, j'ai fait creuser le sol de la grande cave, le sondant soigneusement, car j'avais l'impression que je risquais de trouver quelque chose susceptible de m'éclairer sur toute cette affaire. Mais il n'y avait rien !

» Vous savez, toute cette histoire est assez épouvantable et tout à fait extraordinaire. Je n'oublierai jamais l'expression qu'eut alors le visage de Parsket. Ni, ensuite, les abominables bruits de sabots s'éloignant et décroissant à travers la maison silencieuse.

Carnacki se leva.

— Allez, tout le monde dehors ! fit-il à sa façon amicale, utilisant son expression favorite.

Bientôt, nous sortions sur l'Embankment silencieux, puis nous regagnâmes nos demeures respectives.

LE *JARVEE*

— Des nouvelles récentes de Carnacki ? demandai-je à Arkright, comme nous nous croisions dans la City.

— Non, répondit-il. Il est probablement parti pour l'une de ces expéditions dont il a le secret ! Nous recevrons sans doute bientôt une carte nous invitant à venir au 472 de Cheyne Walk. Alors il nous racontera sa dernière aventure ! Singulier personnage en vérité !

Il hocha de la tête et poursuivit son chemin. Cela faisait plusieurs mois à présent que tous les quatre – Jessop, Arkright, Taylor et moi-même – n'avions pas reçu l'invitation habituelle à venir au 472 de Cheyne Walk, afin d'écouter Carnacki nous raconter sa dernière « affaire ». Et quels récits ! Des histoires de toutes sortes, dont chaque mot était la pure vérité, bien qu'elles fussent remplies de faits insolites et tout à fait extraordinaires, qui nous tenaient en haleine et nous laissaient sans voix, jusqu'à ce qu'il ait fini de les raconter !

Assez curieusement, le lendemain matin, je reçus une carte d'invitation, rédigée en termes laconiques, dans laquelle on me demandait d'être au 472, à sept heures, très exactement, ce même soir. J'arrivai le premier. Puis Jessop et Taylor se présentèrent bientôt, et juste avant que le dîner fût annoncé, Arkright fit son entrée.

Une fois le dîner terminé, Carnacki, comme d'habitude, offrit des cigares, s'installa confortablement dans son fauteuil favori et commença aussitôt son histoire, qui était, comme nous le savions, la raison de notre présence ici.

« Je viens de faire un voyage à bord de l'un de ces bateaux à voiles d'autrefois, dit-il, sans autre préambule. Le *Jarvee,* commandé par mon vieil ami, le capitaine Thompson. Primitivement, j'avais décidé de faire un voyage en mer pour raisons de santé, mais je choisis de m'embarquer à bord de ce bon vieux *Jarvee* parce que le capitaine Thompson m'avait souvent dit qu'il y avait quelque chose *d'étrange* dans ce bateau. J'avais l'habitude de le prier de venir ici toutes les fois qu'il descendait à terre, afin d'essayer de lui soutirer plus de détails là-dessus, vous savez ! Mais, chose curieuse, il ne parvint jamais à me dire quelque chose de précis, concernant la singularité de son bateau. Il paraissait toujours *savoir,* mais lorsqu'arrivait le moment d'exprimer cette connaissance par des mots, c'était comme s'il s'apercevait que la réalité lui glissait entre les doigts ! Il terminait ordinairement en disant que l'on « voyait des choses », puis il faisait des gestes vagues avec ses mains. Mais cela n'allait jamais plus loin. Il semblait incapable d'exprimer par des mots les faits étranges qu'il avait remarqués à bord de son bateau, à part quelques détails curieusement extérieurs aux phénomènes eux-mêmes.

— Impossible de garder très longtemps des hommes à bord du *Jarvee,* à présent ! me disait-il souvent. Ils sont terrifiés. Ils voient et sentent des

choses. Et j'ai perdu beaucoup de marins à cause de lui. Tombés des hunes, vous savez. Ce bateau a une mauvaise réputation maintenant !

Puis il avait l'habitude de secouer sa tête, d'une manière très solennelle.

Le vieux Thompson était un excellent homme au demeurant. Lorsque je montai à bord, je constatai qu'il m'avait réservé l'usage de toute une cabine, vide et contiguë à la mienne. Elle me servirait de laboratoire et d'atelier. Il donna au charpentier des ordres pour installer dans la cabine vide des rayonnages et prévoir d'autres arrangements, suivant mes directives. En deux jours, tout mon appareillage était disposé et prêt… appareillage tant mécanique qu'électrique qui m'avait déjà servi pour mes autres « chasses aux fantômes ». Tous ces appareils étaient soigneusement arrimés, et j'en avais emmené beaucoup, car j'avais l'intention d'aller jusqu'au cœur de ce mystère, à propos duquel le capitaine se montrait tout à la fois si catégorique et si vague !

Au cours des quinze premiers jours, je me servis de mes méthodes habituelles pour entreprendre des recherches minutieuses et exhaustives. Je ne ménageai pas ma peine, mais ne trouvai absolument rien d'anormal à bord du bateau, que j'examinai de fond en comble. C'était un vieux navire en bois, et je pris soin de sonder et de mesurer chaque cloison et chaque hublot, d'examiner toutes les voies d'accès aux cales et d'apposer des scellés sur toutes les écoutilles. Je pris ces précautions et beaucoup d'autres ; mais à la fin des quinze premiers jours, je n'avais encore rien vu, ni trouvé.

Le vieux rafiot était juste, selon toute apparence, un bateau à voiles en bon état, d'une autre époque, qui allait tant bien que mal, et sans se presser, d'un port à un autre. À l'exception d'un sentiment indéfinissable de ce que j'appellerai une « paix anormale » régnant sur le bateau, je ne pus rien trouver qui justifiât les assurances solennelles et fréquentes du vieux capitaine, à savoir que je « verrais par moi-même bien assez tôt ». Il me le répétait souvent alors que nous nous promenions sur la dunette. Puis il s'arrêtait pour jeter un long regard, tendu et à demi craintif, sur l'immensité de la mer qui nous entourait de toutes parts.

Puis, le dix-huitième jour, il se passa vraiment quelque chose. Je me promenais sur la dunette comme d'habitude avec le vieux Thompson, lorsqu'il s'immobilisa soudain et regarda en l'air vers le volant d'artimon qui venait juste de commencer à battre contre le mât. Il jeta un coup d'œil vers la girouette à vent proche de lui, puis repoussa sa casquette en arrière et fixa la mer.

— Le vent tombe, monsieur. Il y aura des ennuis cette nuit, fit-il. Vous voyez là-bas ?

Et il pointa un doigt dans la direction du vent.

— Quoi ? demandai-je, regardant fixement, tandis qu'un étrange petit frisson, dû à autre chose qu'à une simple curiosité, me parcourait. Où ?

— Exactement par le travers, me dit-il. Venant sous le soleil.

— Je ne vois rien, déclarai-je, après avoir longuement contemplé l'immensité de la mer infinie, dont la surface parfaitement immobile ressemblait à du verre, maintenant que le vent était tombé.

— Là-bas, une ombre se forme, dit le vieil homme, en prenant ses jumelles.

Il les régla et regarda longuement, puis il me les tendit et désigna un point avec son doigt.

— Exactement sous le soleil, répéta-t-il. Venant sur nous à la vitesse de deux nœuds.

Il était curieusement calme et catégorique. Pourtant je sentis qu'une certaine excitation s'était emparée de lui. Aussi je m'emparai vivement des jumelles et regardai dans la direction indiquée.

Au bout d'une minute, je la vis… une ombre imprécise sur la surface immobile de la mer qui semblait se rapprocher de nous comme je regardais. Je la fixai pendant un moment, fasciné, tout en étant prêt à tout moment à jurer que je ne voyais rien, et à la même seconde, étant sûr et certain qu'il y avait vraiment *quelque chose* là-bas, sur l'eau, apparemment venant vers le navire.

— C'est seulement une ombre, capitaine, dis-je à la fin.

— C'est exactement cela, monsieur, répondit-il simplement. Jetez donc un coup d'œil à partir de la poupe, vers le nord.

Il parlait le plus tranquillement du monde, comme un homme qui est sûr et certain des faits qu'il rapporte et qui se trouve face à une situation qu'il a déjà connue. Cependant, son assurance naturelle se teintait d'une profonde et constante excitation.

Sur la suggestion du capitaine, je me retournai et dirigeai les jumelles vers le nord. Je cherchai un instant, balayant avec elles l'arc grisâtre de la mer, d'avant en arrière.

Puis je vis distinctement la chose dans le champ de vision des jumelles… quelque chose de vague, une ombre au-dessus de l'eau… et l'ombre semblait se diriger vers le navire.

— C'est étrange, murmurai-je, avec un son rauque dans la voix.

— Maintenant vers l'ouest, monsieur, dit le capitaine, s'exprimant toujours de cette voix curieusement unie.

Je regardai vers l'ouest et, une minute plus tard, j'apercevais la chose… une troisième ombre qui semblait se déplacer sur la mer comme je la regardais.

— Mon Dieu, capitaine, m'exclamai-je, qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est justement ce que je voudrais savoir, monsieur, fit le capitaine. Je les ai déjà vues auparavant et, à certains moments, j'ai cru que je devenais fou. Certaines fois, elles sont parfaitement visibles, et d'autres fois, à peine. Parfois, elle ressemblent à des choses vivantes. Parfois encore, elles ne ressemblent à rien du tout et donnent l'impression que l'on s'imagine stupidement des choses. Vous vous demandiez pour quelle raison je n'arrivais pas à les décrire avec précision ?

Je ne répondis rien, car je regardais à présent, tendu, vers le sud, décrivant toute la longueur du bateau. Tout là-bas, à l'horizon, mes jumelles repérèrent quelque chose de sombre et d'indéfini au-dessus de la surface de la mer… une ombre, semblait-il, qui devenait plus distincte.

— Mon Dieu ! murmurai-je à nouveau. Ceci est réel. C'est…

Je me tournai à nouveau vers l'est.

— Elles viennent des quatre points cardinaux, hein ? fit le capitaine Thompson et il donna un coup de sifflet.

— Faites carguer les cacatois, dit-il à son second, et dites à l'un des matelots de monter des lanternes pour les mâts. Faites descendre les hommes bien avant l'obscurité, termina-t-il, comme le second s'éloignait pour veiller à ce que les ordres fussent exécutes.

— Je ne ferai monter personne dans les hunes cette nuit, me dit-il. J'ai assez perdu d'hommes de cette façon !

— Ce sont peut-être seulement des ombres, capitaine, après tout, dis-je, regardant toujours avec intérêt cette chose indéfinie, grise et lointaine, sur la mer à l'est. De la brume ou un nuage flottant au ras de l'eau.

Mais tout en disant cela, je ne croyais nullement que c'était la vérité ! Quant au capitaine Thompson, il ne se donna même pas la peine de me répondre, mais tendit la main vers les jumelles que je lui redonnai.

— Vont devenir plus ténues et disparaître lorsqu'elles seront à proximité, dit-il alors. Je le sais, je les ai vues faire cela, des quantités de fois auparavant. Elles seront bientôt tout près, entourant le navire. Ni vous, ni moi, ni personne d'autre ne les verra, pourtant elles seront là. Je souhaiterais être déjà à demain matin. Je le souhaite vraiment !

Il m'avait redonné les jumelles, et j'avais regardé tour à tour chacune des ombres qui s'approchaient. Cela se passa exactement comme le capitaine Thompson avait dit. Comme elles se rapprochaient, elles parurent s'étendre et devenir plus ténues, pour se dissiper bientôt dans la grisaille du crépuscule, à tel point que j'aurais très bien pu m'imaginer que j'observais seulement quatre petits nuages gris, se dissipant naturellement et devenant impalpables et invisibles.

— J'aurais dû faire carguer également les perroquets, pendant que j'y étais, fit bientôt remarquer le vieux marin. Ne peux songer à envoyer quelqu'un sur le pont cette nuit, sauf en cas de nécessité absolue. – Il s'était légèrement écarté de moi et regardait le baromètre anéroïde par le hublot. – Calme plat, de toute façon, murmura-t-il, comme il s'éloignait, semblant plus satisfait.

Entre-temps, les hommes étaient tous redescendus sur le pont, et la nuit était venue, de telle sorte que je pus observer les étranges ombres se dissoudre comme elles s'approchaient du navire.

Cependant, comme j'arpentais la dunette avec le capitaine Thompson, je sentis que je devenais plutôt nerveux. C'est assez compréhensible, non ? Souvent je me rendais compte que je regardais vivement par-dessus mon épaule, avec une grande nervosité. Car j'avais l'impression que parmi les ténèbres qui nous enveloppaient, juste au-delà du bastingage, il y avait une chose indéfinie et incroyable… surveillant le navire.

Je questionnai le capitaine de mille manières, mais je ne parvins à lui arracher que fort peu de choses que je ne susse déjà ! C'était comme s'il était incapable de communiquer à quelqu'un d'autre ce qu'il savait ; et je ne pouvais interroger personne d'autre, car tous les membres de l'équipage étaient nouveaux sur ce bateau, y compris les officiers, ce qui était en soi un fait significatif !

— Vous verrez par vous-même, monsieur !

Tel était le refrain avec lequel le capitaine esquivait mes questions, à tel point que je commençai bientôt à croire qu'il avait *peur* de traduire par des mots ce qu'il savait. Mais, à un moment, comme je me retournais vivement, avec la sensation désagréable que quelque chose se trouvait derrière moi, il dit sur un ton très calme :

— Rien à craindre, monsieur, tant que vous restez dans la lumière et sur le pont.

Son attitude était extraordinaire, ainsi que la façon dont il *acceptait* cette situation. Il semblait n'avoir personnellement pas peur !

La soirée se passa tranquillement jusque vers onze heures. Soudain, sans le moindre avertissement, une bourrasque furieuse déferla sur le navire. Il y avait quelque chose d'anormal et de monstrueux dans ce vent ; c'était comme si une force utilisait les éléments naturels dans un but infernal. Cependant le capitaine prit la situation avec calme. Le gouvernail fut redressé et les voiles s'agitaient pendant que les volants étaient amenés. Puis ce fut au tour des huniers. Cependant, les rafales de vent s'abattaient

toujours sur nous en rugissant, recouvrant presque le bruit de tonnerre que faisaient les voiles dans la nuit.

— Vont être réduites en lambeaux ! cria le capitaine à mon oreille par-dessus le vacarme produit par le vent. N'y peux rien ! Je n'enverrai aucun homme dans les hunes cette nuit, à moins que le navire menace d'être démâté. Et c'est bien ce qui me préoccupe.

Pendant presque une heure après cela, jusqu'à ce que la cloche sonne huit coups à minuit, le vent ne montra aucun signe d'apaisement, soufflant au contraire plus fort que jamais ! Et pendant tout ce temps, le patron du navire et moi-même arpentions la dunette, lui levant sans cesse les yeux et regardant avec inquiétude les voiles qui s'agitaient et claquaient violemment dans les ténèbres.

Quant à moi, je ne pouvais rien faire, sinon regarder tout autour de moi, vers la nuit extraordinairement noire dans laquelle le navire semblait solidement enchâssé. La sensation même et le bruit du vent me communiquaient une constante horreur, car il semblait y avoir une violence méchante et anormale qui faisait vibrer l'atmosphère. Mais dans quelle mesure ceci résultait seulement de mes nerfs, mis à rude épreuve, et était dû à mon imagination vivement stimulée, je ne saurais le dire ! De toute façon, malgré ma grande expérience, je n'avais encore jamais ressenti ni enduré ce que j'éprouvai alors, durant cette singulière bourrasque.

Comme la cloche sonnait huit coups et que les hommes de quart étaient changés, le capitaine fut contraint de faire monter sur le pont tous les marins disponibles et de les envoyer dans la mâture pour carguer solidement les voiles. En effet, il commençait à craindre sérieusement de voir démâter son navire s'il hésitait trop longtemps. La manœuvre fut exécutée, et le navire fut beaucoup moins secoué.

Cependant, bien que la manœuvre ait été effectuée avec succès, les peurs du capitaine se confirmèrent d'une manière assez horrible. Comme les hommes entreprenaient de redescendre vers le pont, il y eut un cri strident, puis un hurlement dans les hunes et, immédiatement après, un grand choc sourd sur le pont principal. Un second choc suivit instantanément.

— Mon Dieu ! Deux d'entre eux ! s'écria le capitaine comme il saisissait une lampe accrochée à la cloison du poste de pilotage. Puis il descendit sur le pont principal. C'était bien comme il avait dit. Deux des hommes étaient tombés, ou – comme l'idée traversa aussitôt mon esprit – avaient été poussés des vergues et gisaient, immobiles, sur le pont. Au-dessus de nous, dans les ténèbres, j'entendis quelques cris indistincts, suivis d'un calme étrange, seulement entrecoupé par les rafales de vent constantes, dont le sifflement et le gémissement dans le gréement semblaient accentuer encore plus le silence absolu et terrifié des hommes encore dans les hunes. Puis je fus conscient que les hommes redescendaient rapidement. Bientôt ils arrivèrent l'un après l'autre, sautant sur le pont, et se rassemblèrent autour des deux hommes morts. Leurs exclamations de surprise et leurs questions firent bientôt place à un nouveau silence.

Et pendant tout ce temps, je ressentais une oppression tout à fait extraordinaire, une détresse terrifiée et une attente anxieuse, car il me semblait, comme je me tenais là auprès des morts, dans ce vent surnaturel, qu'une puissance maléfique emplissait toute la nuit enveloppant le bateau et qu'une nouvelle horreur était imminente.

Le lendemain matin, il y eût un service funèbre solennel, court et très simple, mais rendu avec un respect plein d'émotion. Les deux hommes qui

étaient tombés des vergues, allongés sur un panneau de cale, furent immergés et disparurent rapidement de notre vue. Comme je les regardais couler sous l'eau bleu sombre, une idée me vint et je consacrai une partie de l'après-midi à m'en entretenir avec le capitaine ; après quoi, je passai le reste du temps qui me séparait encore du coucher du soleil à assembler une partie de mon appareillage électrique. Puis je montai sur le pont et regardai longuement autour de moi. La soirée était merveilleusement calme et idéale pour l'expérience que j'avais en tête, car le vent était tombé avec une rapidité singulière après la mort des deux hommes et, durant toute la journée, la mer avait été d'huile.

Dans une certaine mesure, je croyais comprendre la cause première de ces manifestations imprécises mais singulières dont j'avais été témoin, la nuit précédente, et qui, le capitaine Thompson en était implicitement persuadé, étaient intimement liées à la mort des deux matelots.

Je pensais que l'origine de ces événements avait une cause étrange mais parfaitement concevable, à savoir, ce phénomène connu techniquement sous le nom de « vibrations attractives ». Harzam, dans sa monographie sur les *Hantises induites,* souligne que de tels phénomènes sont invariablement produits par des « vibrations induites », c'est-à-dire par des vibrations temporaires, provoquées par une cause extérieure.

Je sais que ceci est un peu abscons et inattendu dans une histoire de ce genre ! Mais ce fut après une longue réflexion sur ce sujet particulier que j'avais décidé de me livrer à certaines expériences. Je voulais voir en effet s'il m'était possible de produire une « contre-vibration » ou une « vibration répulsive », ce qu'avait réussi Harzam en trois occasions. Moi-même, j'avais obtenu un succès partiel dans cette même expérience, échouant seulement en raison de l'imperfection de l'appareillage dont je disposais alors.

Comme je l'ai déjà dit, il m'est difficile de poursuivre plus loin ce raisonnement dans un récit aussi court que celui-ci, et je pense d'ailleurs que cela ne vous intéresserait guère… vous qui êtes beaucoup plus attirés par le côté étonnant et fantastique de mes investigations. Cependant, je vous en ai dit suffisamment pour vous indiquer le germe de mes raisonnements et pour vous permettre de suivre intelligiblement mes espoirs et attentes en émettant des vibrations « répulsives »… du moins j'espérais y parvenir.

Aussi, lorsque le soleil fut descendu à moins de dix degrés à l'horizon visible, le capitaine et moi commençâmes à observer l'apparition des ombres. Bientôt, sous le soleil, j'apercevais la même et singulière formation d'une tache grisâtre et mouvante, celle que j'avais vue la nuit précédente ; et presque aussitôt le capitaine Thompson me dit qu'il voyait la même chose au sud.

Au nord et à l'est, nous aperçûmes le même phénomène extraordinaire. Aussitôt je branchai mon dispositif électrique, émettant l'étrange force « répulsive » vers les lointaines et indéfinies ombres mystérieuses qui se déplaçaient à une allure régulière et se rapprochaient peu à peu du navire.

Plus tôt dans la soirée, le capitaine avait fait serrer le restant des voiles du bateau, car, comme il me le dit, il ne voulait prendre aucun risque jusqu'à ce que le calme passe. Selon lui, c'était toujours par temps calme que les manifestations extraordinaires se produisaient. Dans ce cas, il avait certainement raison, car, une bourrasque absolument terrifiante s'abattit soudain sur le navire durant le quart de minuit à quatre heures du matin, arrachant le petit hunier de ses cordages.

Au moment où cela se produisit, j'étais allongé sur un caisson dans le salon, mais je me précipitai sur le pont et courus vers la dunette, comme le navire tanguait sous la force prodigieuse du vent. Là, je trouvai que la pression atmosphérique était anormalement élevée et le bruit des rafales de vent assourdissant. Par-dessus et malgré tout cela, je devins conscient de quelque chose d'anormal et de menaçant qui mit mes nerfs à vif, d'une manière très désagréable. La chose n'était pas naturelle.

Cependant, malgré le hunier emporté par le vent, aucun homme ne fut envoyé dans les hunes.

— Que toutes les voiles soient arrachées ! s'écria le vieux capitaine Thompson. J'aurais dû faire carguer toute la voilure, ne laissant que les mâts nus, si j'avais fait tout ce que je voulais faire !

Vers deux heures du matin, la bourrasque prit fin avec une stupéfiante soudaineté, et la nuit apparut claire et distincte au-dessus du navire. À partir de ce moment, j'arpentai la dunette en compagnie du capitaine. Nous nous arrêtions souvent pour regarder le long du pont principal éclairé. Ce fut à l'une de ces occasions que je vis quelque chose de singulier. On aurait dit le flottement ou passage furtif d'une ombre impossible entre moi et la blancheur des ponts bien lavés. Mais, alors même que je regardais plus intensément, la chose avait disparu, et je n'aurais pu dire avec certitude si j'avais réellement vu quelque chose !

— Parfaitement visible, monsieur, non ? fit la voix du capitaine à mon côté. J'ai vu cela seulement une fois auparavant, et nous avons perdu la moitié de l'équipage au cours de ce voyage. Nous ferions mieux d'être à quai, je pense. Cela mettrait fin à toute cette affaire, pour sûr !

Le calme du vieil homme me déconcerta presque autant que la confirmation apportée par sa remarque que j'avais bien vu quelque chose d'anormal flottant entre moi et le pont, à huit pieds en dessous de nous !

— Juste Ciel, capitaine Thompson, m'exclamai-je, mais ceci est tout simplement infernal !

— Exactement, admit-il. Je vous l'avais bien dit, monsieur, que vous verriez si vous attendiez ! Et ceci n'est pas fini, loin de là ! Attendez de les avoir vus ressemblant à de petits nuages noirs au-dessus de la mer, environnant le bateau, et se déplaçant régulièrement avec lui, le suivant. Tout de même, je ne les ai vus à bord qu'une seule fois. Je suppose que nous y sommes pour quelque chose.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je.

Mais malgré toutes les questions très diverses que je lui posai, je ne pus rien lui soutirer de satisfaisant.

— Vous verrez, monsieur. Attendez et vous verrez. Ce bateau est très étrange !

Et ce fut à peu près toute l'étendue de ses efforts supplémentaires et de sa façon de m'éclairer !

À partir de cet instant, jusqu'à la fin du quart, je restai accoudé à la rambarde de la dunette, gardant les yeux abaissés vers le pont principal et jetant parfois derrière moi des regards nerveux et rapides. Le capitaine avait recommencé à arpenter tranquillement la dunette. Mais, de temps à autre, il venait s'arrêter auprès de moi et me demandait d'une voix assez posée si j'avais observé un fait nouveau à propos des autres, là-bas.

À plusieurs reprises, je vis la forme vague de quelque chose qui flottait, poussé par le vent, à la lumière des lanternes et une sorte d'ondoiement dans l'air à cet endroit, puis à un autre, comme s'il s'agissait de quelque chose de ténu, pouvant se déplacer, qui était à demi visible un instant

seulement, puis avait disparu avant que mon cerveau puisse enregistrer quelque chose de défini.

Vers la fin du quart, cependant, le capitaine et moi vîmes quelque chose de tout à fait extraordinaire. Il venait juste de me rejoindre et s'appuyait à la rambarde de la dunette.

— Encore un autre, là-bas, fit-il remarquer de sa façon calme, me donnant un léger coup de coude et indiquant d'un mouvement de la tête le côté bâbord du pont principal, à un mètre ou deux sur notre gauche.

À l'endroit indiqué, il y avait une légère tache d'ombre, imprécise et sombre, qui semblait flotter à environ un pied au-dessus du pont. La tache devint plus visible, et un certain mouvement était perceptible en elle. Elle était animée par un constant tourbillonnement d'apparence huileuse, qui allait du centre vers l'extérieur. La chose grandit et se répandit sur plusieurs pieds, tandis que les planches éclairées du pont apparaissaient vaguement au travers. Le mouvement allant du centre vers l'extérieur était tout à fait perceptible à présent. Puis la forme étrange noircit et devint plus dense, à tel point que le pont en dessous fut caché à notre vue.

Puis, comme je regardais ce phénomène avec l'intérêt le plus intense, la chose parut se rétracter et se diluer. L'instant suivant, elle s'était dissoute… on ne voyait plus qu'une forme ténébreuse, vaguement arrondie, flottant, se tordant et virevoltant indistinctement entre nous et le pont en dessous. Cette chose se rétrécit rapidement et disparut enfin. Nous restâmes tous les deux ainsi, à fixer un endroit du pont dont les planches et les stries apparaissaient nettement et distinctement à la lumière des lampes qui avaient été accrochées à présent aux mâts pour la nuit.

— Cela est très étrange, n'est-ce pas, monsieur ? fit le capitaine, d'un air méditatif, tout en cherchant sa pipe. Tout à fait étrange !

Puis il alluma sa pipe et se remit à arpenter la dunette.

Le calme plat dura toute une semaine avec une mer d'huile et, chaque nuit, sans le moindre avertissement, les étranges bourrasques se reproduisirent, de telle sorte que le capitaine, au crépuscule, avait fait arrimer solidement tout ce qui pouvait l'être, et attendait patiemment un vent favorable.

Chaque soir, je procédais à de nouvelles expériences, tentant de produire des vibrations « répulsives », mais sans résultat. En vérité, je ne suis pas certain de pouvoir assurer aussi catégoriquement que mes essais n'aboutirent à *aucun* résultat ; car le calme plat revêtit graduellement un aspect permanent encore plus anormal, tandis que la mer ressemblait plus que jamais à une plaine liquide, vitreuse, seulement animée de temps à autre par le léger roulement huileux d'une lame venue des profondeurs. Autrement, dans la journée, il régnait un silence tellement profond qu'il engendrait une impression d'irréalité, car jamais un oiseau de mer ne se montra à l'horizon, tandis que le roulis du navire était si léger qu'il suffisait à peine pour maintenir le constant craquement des mâtures et du gréement, qui accompagne d'ordinaire un calme plat.

La mer semblait être devenue un symbole de désolation et de liberté sans limites. Et je finis par croire que nous ne nous trouvions plus dans aucun monde connu, mais au milieu d'un immense océan s'étendant à l'infini dans toutes les directions. La nuit, les étranges rafales de vent revêtaient une violence sans cesse accrue, de telle sorte que, parfois, l'on avait l'impression que la mâture allait être arrachée et emportée au loin. Mais, par bonheur, le navire ne souffrit aucun dommage de la sorte.

Comme les jours passaient, je devins persuadé que mes expériences

donnaient des résultats très nets, bien que parfaitement contraires à ceux que j'avais espéré obtenir. Car, à présent, à chaque coucher du soleil, une sorte de nuage gris, ressemblant à une légère fumée, se formait au loin, aux quatre points cardinaux, presque immédiatement après le début des vibrations. Aussi je cessai tout essai prolongé et me livrai à divers expériences.

À la fin, cependant, lorsque nous eûmes enduré cet état de choses durant une semaine, j'eus un long entretien avec le vieux capitaine Thompson, et il consentit à me laisser réaliser jusqu'à son terme une expérience audacieuse ! Je voulais en effet produire les vibrations à pleine puissance, en commençant peu avant le coucher du soleil et en poursuivant jusqu'à l'aube. Durant ce laps de temps, je noterais soigneusement les résultats obtenus.

Je fis mes préparatifs dans cette intention. Les vergues des cacatois et des perroquets furent dématées, toutes les voiles carguées, et tout ce qui se trouvait sur les ponts solidement arrimé. Une ancre marine fut préparée et lancée par-dessus la proue du navire, et on laissa filer une grande longueur de câble. Ceci était destiné à maintenir le navire vent debout, même si l'une de ces étranges rafales de vent s'abattait sur nous au cours de la nuit, venant de n'importe quelle direction.

À la fin de l'après-midi, les hommes furent envoyés dans le gaillard d'avant et on leur dit qu'ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient, se coucher ou se livrer à n'importe quelle occupation, mais qu'ils ne devaient pas monter sur le pont au cours de la nuit, quoi qu'il arrivât. Pour en être bien sûrs, nous cadenassâmes les accès au pont de bâbord et de tribord. Puis je traçai le premier et le huitième signes du Rituel Saaamaaa devant chaque montant de porte, les réunissant par une triple ligne se croisant tous les sept pouces. Vous qui avez encore plus approfondi que moi la science de la magie, Arkright, savez tout ce que cela veut dire ! Ensuite je déroulai un fil métallique et le fis courir tout autour du gaillard d'avant, pour le relier à mon appareillage, que j'avais installé dans le compartiment arrière réservé aux voiles.

— De cette façon, expliquai-je au capitaine, ils ne courent pratiquement aucun risque, à l'exception, bien sûr, du risque plus commun auquel nous pouvons nous attendre et qui prendrait la forme d'une soudaine et terrifiante tempête ! Le réel danger concernera ceux qui « se mêlent de certaines choses » ! Le « sentier ouvert par les vibrations » va produire une sorte de « halo » tout autour de mon dispositif. Je dois rester là pour le surveiller et je suis prêt à en courir le risque, mais vous feriez mieux de vous enfermer dans votre cabine, vous ainsi que vos trois officiers.

Mais le vieux capitaine refusa catégoriquement, et les trois officiers me demandèrent de les autoriser à rester pour « assister au spectacle ». Je les avertis très sérieusement qu'ils risquaient de s'exposer à un péril très grand et inévitable. Mais ils acceptèrent de prendre ce risque, et je vous avoue que cela ne me déplut nullement d'avoir leur compagnie !

Je me mis au travail, leur demandant de m'aider lorsque c'était nécessaire, et bientôt tout mon dispositif était fin prêt. Alors je fis passer mes fils métalliques par le hublot depuis la cabine, et plaçai le cadran enregistrant la fréquence des vibrations et le tableau des commandes, avec son levier. Je les vissai solidement au pont de la dunette, dans l'espace nu qui se trouve entre l'écoutille et le compartiment à voiles.

Je demandai aux trois officiers et à leur capitaine de prendre place en se groupant les uns auprès des autres, et je les avertis de ne pas bouger, quoi

qu'il arrivât. Je me mis ensuite au travail et traçai à la craie un pentacle provisoire autour de nous tous, dans lequel se trouvait également tout mon dispositif. Après quoi, je me hâtai d'assembler tout autour de nous les tubes à vide de mon pentacle électrique, car le crépuscule tombait rapidement. Dès que cela fut fait, je branchai le courant parcourant les tubes à vide et immédiatement leur pâle luminescence, presque maladive, brilla sombrement autour de nous, semblant froide et irréelle avec les dernières lueurs du soleil couchant.

Aussitôt après, je mis en marche mon appareil produisant les vibrations qui se propagèrent dans l'espace. Puis je mis mon siège près du tableau de contrôle. J'échangeai alors quelques mots avec les autres, les avertissant à nouveau que, quoi qu'ils puissent entendre ou voir, en aucun cas ils ne devaient sortir du pentacle, s'ils tenaient à la vie. Ils acquiescèrent de la tête, et je compris alors qu'ils étaient très impressionnés par le péril inconnu que nous allions peut-être attirer sur nous.

Alors nous nous préparâmes à veiller. Nous avions tous revêtu nos cirés, car je m'attendais à ce que cette expérience amène une réaction très particulière de la part des éléments. Ainsi nous étions prêts à affronter la nuit. Je pris une autre précaution : celle de leur confisquer toutes leurs allumettes, afin qu'aucun d'entre eux, par négligence, n'allumât sa pipe ; car les rayons lumineux sont des « chemins » pour certaines de ces forces.

Je fis le tour de l'horizon, avec des jumelles marines. Tout autour de nous, mais à des miles de distance dans la grisaille du soir, il semblait y avoir un étrange et vague assombrissement de la surface de la mer. Cet obscurcissement devint plus évident et il m'apparut bientôt qu'il pouvait s'agir d'une légère brume, flottant au ras de la mer, assez loin mais tout autour du bateau. Je l'observai très attentivement et le capitaine et ses trois officiers firent de même avec leurs jumelles.

— Vient sur nous à la vitesse de deux nœuds, monsieur, dit le vieil homme d'une voix grave. C'est ce que j'appelle jouer avec le feu ! J'espère seulement que tout se passera bien.

Ce fut tout ce qu'il dit et après il se tut. Lui aussi bien que les autres observèrent un silence complet au cours des heures étranges qui suivirent.

Comme la nuit descendait furtivement sur la mer, nous perdîmes de vue le singulier cercle de brume qui approchait de nous, et il s'écoula une période de silence, très intense et absolument oppressant pour nous cinq, assis là, attentifs et silencieux, au sein de la pâle luminescence émise par le pentacle électrique.

Un instant plus tard, la foudre tomba… une foudre étrange et silencieuse. Par silencieuse, je veux dire que, alors que les éclairs apparaissaient à proximité et illuminaient la mer indistincte autour du bateau, on n'entendait cependant aucun coup de tonnerre. Et ces éclairs semblaient n'avoir aucune *réalité ;* du moins c'est l'impression qu'ils me donnèrent. C'est assez singulier à dire, mais cela décrit exactement mes sensations à cet instant. Ce fut comme si j'assistais à une « représentation » de la foudre plutôt qu'au phénomène lui-même produit par l'électricité physique. Non, bien sûr, je ne prétends pas utiliser ce terme dans son sens technique.

Brusquement, un étrange tremblement parcourut le vaisseau de la proue à la poupe et disparut. Je regardai de l'avant à l'arrière, puis jetai un coup d'œil vers les quatre hommes qui me lancèrent en retour des regards exprimant une sorte d'étonnement muet, à demi-effrayé. Mais aucun d'eux ne prononça un seul mot. Environ cinq minutes s'écoulèrent sans aucun

bruit, à l'exception du léger bourdonnement de mon appareil et l'on n'apercevait rien, nulle part, à l'exception de la foudre qui s'abattait, éclair après éclair, illuminant la mer tout autour du bateau.

Alors une chose absolument extraordinaire se passa. L'étrange tremblement parcourut à nouveau le navire et disparut. Il fut immédiatement suivi par une sorte d'ondulation du bateau, d'abord de la proue à la poupe, puis de bâbord à tribord. Je ne peux mieux traduire ce mouvement étrange sur cette mer d'huile qu'en disant que c'était exactement le mouvement qu'aurait pu imprimer au navire une main géante, invisible, le soulevant et jouant avec lui, le poussant dans un sens, puis dans un autre, selon un certain rythme curieux, propre à vous rendre malade ! Cela sembla durer environ deux minutes, autant que je puisse en juger, et se termina alors que le navire était secoué de haut en bas, plusieurs fois de suite. Après quoi, le tremblement étrange se produisit à nouveau, puis le calme revint.

Une heure entière dut alors s'écouler durant laquelle je n'observai rien, à part deux légères secousses qui furent imprimées au navire. La seconde secousse fut suivie par une réapparition des curieuses ondulations, mais beaucoup moins fortes. Cependant, cela ne dura que quelques secondes. Après quoi, régna seulement le silence anormal et oppressant de la nuit, ponctuée de temps à autre par ces éclairs silencieux. Pendant tout ce temps, je fis de mon mieux pour étudier l'aspect de la mer et l'atmosphère autour du bateau.

Une chose était apparente : le mur indéfini qui nous entourait s'était rapproché du navire, de telle sorte que les éclairs les plus brillants ne me montraient plus l'océan que sur une superficie d'environ un quart de mile tout autour de nous. Ensuite c'est en vain que l'on essayait de voir à travers une sorte de lointain ténébreux qui, cependant, ne présentait aucune épaisseur solide et n'arrêtait la vision en aucun point précis, de telle sorte que l'on ne pouvait pas savoir, d'une façon assurée, s'il y avait ou non quelque chose là-bas. Simplement la vue était limitée par quelque phénomène qui dissimulait la mer lointaine. Me suis-je bien fait comprendre ?

La foudre étrange et silencieuse augmentait en intensité, et les éclairs commencèrent à s'abattre de plus en plus fréquemment. Ceci se poursuivit jusqu'à ce qu'ils fussent pratiquement continus. Et l'on pouvait apercevoir distinctement la mer proche, pratiquement sans interruption. Cependant la lueur des éclairs semblait ne pas avoir le pouvoir d'obscurcir la pâle luminescence des tubes à vide, qui semblaient curieusement isolés et qui nous entouraient en une multitude silencieuse.

À peu près à ce moment, j'éprouvai une étrange impression d'étouffement. Je respirai avec difficulté, et bientôt cela se transforma en une angoisse extrême. Les. trois officiers et le capitaine respiraient en poussant de curieuses petites exclamations, et le léger bourdonnement de l'appareil à vibrations semblait provenir de très loin. Pour le reste, il régnait un silence tel qu'il provoquait un mal de tête sourd et lancinant.

Les minutes s'écoulaient lentement et alors, subitement, je vis un phénomène nouveau. Des choses grises flottaient dans les airs tout autour du bateau. Mais elles étaient tellement vagues et diaphanes qu'au début je ne fus pas certain de voir réellement quelque chose. Cependant, au bout d'un moment, cela ne faisait plus de doute : ces choses grises étaient bien là.

Elles commencèrent à devenir plus distinctes à la lueur constante des

éclairs silencieux et se firent de plus en plus sombres tandis qu'elles augmentaient visiblement de volume. Elles semblaient se trouver à quelques pieds seulement au-dessus du niveau de la mer et elles revêtirent alors, peu à peu, des formes bosselées et contrefaites.

Pendant presque une demi-heure, qui me parut infiniment plus longue, j'observai ces étranges bosses ressemblant à de petits monticules de ténèbres qui flottaient juste au-dessus de la surface de l'eau et qui se déplaçaient sans cesse autour du navire, décrivant une perpétuelle circonférence, en un lent mouvement qui donnait à mes yeux l'impression que tout ceci n'était qu'un rêve.

Ce fut seulement plus tard que je découvris encore autre chose. Chacun de ces grands monticules à la forme indéterminée s'était mis à osciller, tandis que tous tournaient lentement autour du navire. Au même instant, je fus conscient qu'était imprimé au bateau le début d'un mouvement oscillant similaire. Au commencement, ce mouvement était tellement faible que je n'aurais pu dire avec certitude si le bateau oscillait vraiment.

Mais ce mouvement augmenta constamment, la proue se soulevant d'abord, puis la poupe, comme si le bateau était mû par le travers. Puis le mouvement cessa, et le navire se remit à l'horizontale, après une série de secousses singulières, comme s'il retrouvait lentement son poids et s'enfonçait normalement dans l'eau, pour flotter sur la mer.

Soudain les éclairs extraordinaires cessèrent, et nous fûmes plongés dans les ténèbres absolues, seulement éclairés par la pâle luminescence, presque maladive, du pentacle électrique à nos pieds. Le léger bourdonnement de l'appareil semblait extrêmement lointain dans la nuit. Vous représentez-vous bien la scène ? Nous cinq, au milieu du pentacle, tendus et vigilants, nous demandant ce qui allait se passer !

Le phénomène commença d'abord doucement… une légère secousse imprimée au navire, du côté tribord, puis une seconde et une troisième… et le navire tout entier fut nettement poussé du côté bâbord. Cela se poursuivit en une sorte de lente inclinaison rythmée, avec des pauses étrangement régulières. Et brusquement, vous savez, je compris que nous étions exposés à un péril absolument redoutable, car le navire allait certainement chavirer, renversé et retourné par une force gigantesque, dans le silence absolu et la noirceur singulière de cette nuit.

— Pour l'amour de Dieu, faites cesser cela, monsieur ! lança la voix du capitaine, sur un ton vif et très rauque. Nous allons sombrer d'un instant à l'autre ! Le navire va couler !

Il était tombé à genoux, regardait autour de lui, et s'agrippait au pont. Les trois officiers s'agrippaient également au pont avec leurs mains, pour ne pas glisser au bas de la pente extrême, résultant de l'inclinaison du navire ! À cet instant, une dernière poussée fut imprimée au flanc du navire et le pont se leva pratiquement à la verticale, comme un mur ! Je saisis le levier de l'appareil à vibrations et l'abaissai d'un mouvement brutal.

Instantanément, l'angle formé par le pont diminua comme le navire se redressait de plusieurs pieds, en une secousse brutale. Ce mouvement se poursuivit, par petites saccades, jusqu'à ce que le bateau fût à nouveau sur sa quille, à l'horizontale, flottant normalement sur l'eau.

Alors même que le bateau reprenait sa position normale, je fus conscient d'une altération dans l'atmosphère vibrante de tension et d'un grand bruit au loin, à tribord. C'était le rugissement du vent. Un éclair fulgurant fut suivi par d'autres, et le tonnerre ne cessa de gronder et de rouler au-dessus

de nos têtes. Le bruit du vent à tribord s'enfla et devint un énorme hurlement, déferlant sur nous à travers la nuit. Alors les éclairs cessèrent, et le sourd grondement de tonnerre se perdit dans le bruit plus proche du vent qui était à présent à moins d'un mile de nous et formait un hurlement absolument horrible et mugissant. Ce cri strident vint sur nous, jaillissant de l'obscurité, et recouvrit tout autre son. Ce fut comme si toute la nuit de ce côté était une immense falaise, renvoyant sur nous des échos sonores et absolument monstrueux. Je sais que c'est une chose étrange à dire, mais cela vous aidera peut-être à mieux comprendre ce que je ressentis alors. Cela décrit exactement le phénomène tel qu'il m'apparut à ce moment : cette impression d'étrangeté et de vide, renvoyant des échos, au-dessus de nous dans la nuit… et pourtant tout ce vide était rempli par le bruit qui venait de très haut. Saisissez-vous cela ? Ce fut un moment tout à fait extraordinaire et unique… J'eus alors l'impression que nous nous trouvions au bas des falaises de quelque monstrueux monde oublié !

Puis le vent déferla sur nous, et nous abasourdit par son vacarme, sa violence et sa fureur. Nous étions suffoqués et à demi assommés. Le bateau se pencha sur son côté bâbord, simplement sous la poussée du vent sur ses mâtures nues et son flanc ! La nuit tout entière semblait n'être qu'un hurlement terrifiant ; l'eau écumante grondait et nous recouvrait par quantités innombrables. Je n'ai jamais connu rien de tel ! Nous étions tous les cinq allongés sur la dunette, nous accrochant à ce que nous pouvions, tandis que le pentacle était réduit en miettes. Nous nous retrouvâmes alors dans les ténèbres les plus complètes. La tempête s'était abattue sur nous.

Vers le matin, la tempête se calma et, le soir, le navire voguait, poussé par des alizés favorables. Cependant, les pompes devaient être actionnées continuellement, car nous avions une voie d'eau plutôt mauvaise. Celle-ci s'avéra si sérieuse que nous fûmes finalement contraints d'abandonner le navire deux jours plus tard, et de monter à bord des canots de sauvetage. Cependant, nous fûmes aperçus et recueillis à bord d'un navire qui croisait dans les parages, dans la nuit même. Ainsi nous passâmes fort peu de temps à bord des canots. Quant au *Jarvee,* il repose à présent en sécurité au fond de l'Atlantique, où il fera bien de demeurer pour toujours ! »

Carnacki avait terminé son récit et il tapa sur sa pipe pour en vider les cendres.

— Mais vous ne nous avez rien expliqué ! lui lançai-je avec reproche. Qu'avait donc le *Jarvee ?* En quoi différait-il des autres navires ? Pourquoi ces ombres et ces choses venaient-elles vers lui ? Quelle est votre opinion là-dessus ?

— Eh bien, répondit Carnacki, à mon avis, le *Jarvee* avait des « propriétés de focalisation ». C'est un terme technique ; aussi, vous comprendrez mieux si je vous dis que ce bateau possédait une « vibration attractive », c'est-à-dire le pouvoir d'attirer à soi toutes les ondes psychiques se trouvant à proximité, assez à la façon d'un médium. Comment le *Jarvee* acquit-il cette « vibration » – pour utiliser un terme technique, une nouvelle fois – bien sûr, c'est uniquement une affaire de suppositions ! Il peut avoir développé celle-ci au fil des années, à la suite d'un ensemble de conditions favorables, réunies par le hasard, ou bien celle-ci était peut-être en lui (« émise par lui » serait un terme plus approprié) depuis le jour même où sa quille fut posée. Je veux dire par là, la façon dont elle fut posée, les conditions atmosphériques, l'état des « tensions électriques », les coups de marteaux mêmes, et la combinaison fortuite de divers éléments nécessaires à cette fin… tout ce qui pouvait

amener à engendrer une telle « vibration ». Et je ne parle que de ce que nous *connaissons.* Quant au vaste domaine de l'inconnu, il serait vain de spéculer sur lui dans un récit aussi court que celui-ci !

» J'aimerais vous rappeler ici une idée qui m'appartient en propre : je suis persuadé que certaines formes de ce que l'on appelle les « phénomènes de hantise » ont peut-être pour origine des « vibrations attractives ». Une maison ou un navire – de la façon que je viens de vous indiquer – peuvent produire des « vibrations », de même que certains matériaux, avec les conditions nécessaires réunies, produisent immanquablement un courant électrique.

» Vouloir en dire plus dans une conversation aussi brève serait vain ! Aussi je préfère vous rappeler le verre qui vibre lorsqu'on frappe une certaine note sur un piano. Et pour mettre fin à toutes vos questions ennuyeuses, je vous poserai simplement celle-ci, qui est restée sans réponse jusqu'à présent : *qu'est* exactement l'électricité ? Lorsque nous aurons répondu clairement à cette question, alors il sera temps de passer à l'échelon supérieur, d'une manière plus dogmatique. Pour le moment, nous ne faisons rien de plus que spéculer sur les côtes d'un pays qui nous est inconnu et qui est rempli de mystères. Aussi, je pense que ce qu'il vous reste de mieux à faire maintenant, c'est de rentrer chez vous et de passer une bonne nuit !

Sur cette élégante conclusion, de sa façon la plus cordiale, Carnacki nous reconduisit jusqu'à sa porte, où il nous répondit amicalement comme nous lui souhaitions chacun une bonne nuit, tour à tour. Puis nous nous éloignâmes dans le silence glacé de l'Embankment.

LE VERRAT

« Je vis quelque chose apparaître au milieu de la « défense ». Cela se dressait lentement et régulièrement. Je vis un groin monstrueux et livide à travers le cône d'ombre aux volutes tournoyantes… un groin énorme surgissant de cet abîme insondable. Il se dressait de plus en plus haut. Je discernai alors au travers du voile ténu et brumeux un œil… un petit œil… et je ne verrai jamais plus un œil de cochon sans ressentir ce que je ressentis alors ! C'était un œil de cochon au fond duquel brillait une sorte d'intelligence absolument abjecte… »

1

Nous avions fini de dîner. Carnacki avait approché son grand fauteuil de la cheminée et allumé sa pipe.

Jessop, Arkright, Taylor et moi-même avions pris chacun nos places favorites et nous attendions que Carnacki commençât son récit.

« Ce que je vais vous raconter s'est passé dans la pièce voisine, dit-il, après avoir tiré sur sa pipe un long moment. Ce fut une expérience terrible. Le docteur Witton fut le premier à me faire part de ce cas. Nous bavardions tout en fumant une pipe, un soir au club, à propos d'un article paru dans le *Lancet,* et Witton m'apprit qu'il traitait en ce moment un cas semblable, sur un homme répondant au nom de Bains. Je fus aussitôt intéressé. C'était l'un de ces cas de « brèche » ou de « faille » dans la barrière protectrice d'un individu, dirai-je. L'impuissance à « s'isoler » – spirituellement, j'entends – des monstruosités du Dehors, en quelque sorte.

D'après ce que je savais de Witton, je compris qu'il n'aboutirait à rien avec Bains. Vous connaissez tous Witton. Un honnête homme, à la tête froide, pratique, se fiant avant tout à la logique ! Parfait dans son travail lorsqu'il s'agit d'une fracture de la jambe ou d'une clavicule cassée. Mais il serait totalement inefficace dans le cas de Bains. » Durant un instant, Carnacki tira sur sa pipe, songeur, et nous attendîmes qu'il veuille bien

poursuivre son récit.

« Je demandai à Witton de m'envoyer Bains, reprit-il, et, le samedi suivant, ce dernier se présenta chez moi. C'était un petit homme très sensible. Il me plût dès que je le vis. Au bout d'un moment, je finis par le convaincre de me confier ses ennuis et l'interrogeai sur ce que le docteur Witton avait appelé ses « rêves ».

— Ce sont plus que des rêves, dit-il. Ils sont si réels que ce sont des scènes que je vis véritablement. Ils sont tout simplement horribles. Et cependant, je ne peux rien vous dire de précis à leur sujet. Ils surviennent généralement juste au moment où je m'endors. Je suis à peine endormi que, brusquement, il me semble que je vois des cendres dans un lieu souterrain et mal défini. En même temps, je suis en proie à une horreur indicible et absolument effroyable. Je n'arrive jamais à savoir pourquoi, car je ne vois jamais rien… Seulement je reçois toujours une sorte d'avertissement. Je dois descendre dans un endroit effrayant… une sorte d'enfer, si je puis dire, où pourtant je ne désire nullement aller ! Et l'avertissement est toujours insistant – impératif même – m'ordonnant de m'en aller, de fuir à tout prix, sinon une horreur abominable s'abattra sur moi.

— Et pouvez-vous fuir ? lui demandai-je. Pouvez-vous vous réveiller ?

— Non, me dit-il. C'est justement ce dont je suis incapable, malgré tous mes efforts. Je ne peux m'empêcher de suivre ce labyrinthe infernal, comme je l'appelle, de me diriger vers une horreur inconnue et effroyable. L'avertissement est répété, avec tant de force que c'est comme si mon moi *vivant* était éveillé et conscient. Quelque chose semble me dire avec force de me réveiller, quoi qu'il arrive, de sortir de mon sommeil. Et alors, la conscience me revient brusquement ! Je sais que mon corps est là dans mon lit, mais que mon essence, ou mon âme, est toujours là-bas, dans ce lieu infernal, où qu'il soit, et qu'elle est menacée par un danger à la fois inconnu et indicible. Mais il est si grand que mon âme tout entière semble véritablement malade de terreur.

Je continue à me dire pendant tout ce temps que *je dois* me réveiller, poursuivit Bains, mais c'est comme si mon âme était toujours là-bas, tandis que ma conscience sait qu'une Puissance invisible et redoutable se bat contre moi. Je sais que si je ne me réveille pas à l'instant même, je ne me réveillerai jamais plus et que je descendrai de plus en plus profondément, vers quelque horreur abominable, menaçant mon âme elle-même ! C'est pourquoi je lutte. Mon corps est allongé, là, sur le lit, et il me *tire.* Mais la force qui se trouve là-bas dans le labyrinthe infernal tire également, en sens contraire, de telle sorte que le désespoir s'empare de moi, un désespoir comme je n'en ai jamais connu sur cette terre. Je *sais* que si je cède, cesse de me battre et *ne me réveille pas,* je serai précipité vers cette horreur abominable qui semble appeler silencieusement mon âme pour la détruire.

Alors je fais un ultime et terrible effort, continua-t-il, et mon cerveau semble se répandre dans tout mon corps, comme s'il était le fantôme de mon âme. Je peux même ouvrir les yeux et voir avec mon cerveau, ou ma conscience, je ne sais. Je vois les draps et je sais parfaitement que je suis couché dans mon lit. Pourtant mon moi véritable se trouve toujours dans cet enfer, menacé par un terrible péril. Me comprenez-vous ? de-manda-t-il.

— Parfaitement, lui répondis-je.

— Alors, vous savez, reprit-il, je me bats et je me bats. Là-bas, au fond

de ce grand gouffre, mon âme semble frémir et reculer devant l'appel silencieux de quelque horreur tapie, qui l'attire toujours un peu plus loin, qui l'entraîne vers un angle du dédale infernal. Et je sais que si je contourne cet angle, je ne pourrai jamais plus revenir sur ce monde. Je lutte désespérément ; cerveau et conscience unissent leurs forces pour m'aider. L'angoisse est si grande que je pourrais hurler si je n'étais pas paralysé et figé par la peur dans mon lit.

Et puis, au moment même où mes forces semblent m'abandonner, mon âme et mon corps sortent vainqueurs de cette lutte ! Ils se fondent lentement l'un à l'autre et je me retrouve dans mon lit, épuisé par ce terrible et extraordinaire combat. Je suis toujours en proie à une terreur abominable comme si le monstre qui demeure dans cet horrible endroit m'avait suivi depuis le gouffre et se tenait au-dessus de moi, immobile, silencieux et invisible, me menaçant alors que je me trouve dans mon lit. Est-ce que je me fais clairement comprendre ? Cela ressemble à une monstrueuse présence.

— Oui, fis-je. Je vois.

Bains revivait d'une manière si aiguë les horreurs qu'il avait traversées que son front était couvert de sueur.

Après un moment, il poursuivit :

— Voici à présent la partie la plus curieuse du rêve, ou de quoi que ce soit, dit-il. J'entends toujours un bruit alors que je suis étendu sur mon lit, épuisé. Cela se produit alors que ma chambre à coucher est encore imprégnée de cette sorte d'ambiance monstrueuse qui semble être remontée avec moi du gouffre. J'entends le bruit monter et sortir de ce gouffre prodigieux… toujours le même : des grognements de porcs ! C'est tout simplement épouvantable. Le rêve est. toujours le même. Parfois il revient toutes les nuits, pendant toute une semaine, et je dois, lutter de toutes mes forces pour ne pas céder au sommeil. Mais, bien sûr, je dois dormir de temps à autre ! Je pense que c'est de cette façon que l'on peut devenir fou, vous ne croyez pas ? conclut-il.

J'acquiesçai de la tête et le dévisageai. Pauvre diable ! Il avait bien vécu toutes ces horreurs ; aucun doute n'était possible.

— Donnez-moi d'autres détails encore, dis-je. Ces grognements… à quoi ressemblent-ils exactement ?

— Exactement à des grognements de porcs, me répéta-t-il. Mais beaucoup plus affreux ! Il y a des grognements, des cris aigus, des braillements, comme lorsque l'on apporte à manger à des cochons dans une porcherie. Vous savez, ces élevages où l'on engraisse des centaines de bêtes. Tous ces grognements, ces couinements et ces braillements se fondent et forment une seule et même cacophonie bestiale et chaotique… mais ce n'est pas un chaos ! Tous ces sons se mélangent d'une singulière et horrible façon. Je l'ai entendu. On dirait une sorte de mélodie vociférée et obscène, faite de grognements, de mugissements, de couinements, de reniflements, entrecoupés de glapissements et de hurlements porcins. Une cacophonie particulièrement ignoble… Parfois, j'ai l'impression de distinguer un certain rythme en elle. Car, de temps à autre, s'élève un GROGNEMENT gargantuesque, dominant la clameur produite par ces millions de cochons… un prodigieux GROGNEMENT qui possède son propre rythme. Vous me suivez ? Il semble faire tout trembler… on dirait un « séisme mental ». La clameur hurlante, couinante, grognante de ces cris porcins et bestiaux s'élevant et sortant du gouffre… et puis ce monstrueux GROGNEMENT montant à son tour et dominant tous les autres

sons, revenant régulièrement… la voix de la truie monstrueuse qui bat la mesure et monte de l'abîme, s'élevant au-dessus du chœur des cochons rendus fous par la faim… Allons, c'est inutile ! Je suis incapable d'expliquer vraiment cela. Personne ne le pourrait. C'est absolument abominable ! Et j'ai bien peur que vous ne vous disiez que je suis dans une mauvaise passe, qu'il me faudrait un changement d'air ou un fortifiant, que je dois me ressaisir, ou sinon je me retrouverai dans une maison de fous. Si seulement vous pouviez comprendre ! Il me semblait que le docteur Witton avait compris à moitié. Mais je sais qu'il m'a envoyé à vous, comme une sorte de dernière chance ! Il pense que je suis bon pour l'asile. Je le parierais !

— C'est absurde ! m'écriai-je. Ne dites pas de pareilles bêtises. Vous êtes aussi sain d'esprit que moi. Le fait que vous soyez capable de penser clairement ce que vous voulez me dire et ensuite de me le communiquer si bien que vous m'avez fait mentalement entrevoir ce que vous-même avez vu, est une garantie de votre équilibre mental.

Je suis décidé à étudier votre cas, et s'il s'agit, comme je le soupçonne, d'un de ces rares exemples de « brèche » ou de « faille » de votre barrière protectrice (de ce que j'appellerai votre isolateur spirituel, vous protégeant des monstruosités du Dehors), je ne doute pas que nous puissions mettre fin à vos ennuis. Mais pour cela, nous devrons vraiment entrer « dans le vif du sujet », et cela n'ira pas sans danger.

— Je suis prêt à courir ce risque, répondit Bains. Je ne peux plus continuer ainsi ; je suis à bout !

— Parfait, lui dis-je. Partez maintenant et revenez à cinq heures. Je serai alors prêt à m'occuper de vous. Et ne vous faites pas de soucis pour votre santé mentale. Vous allez parfaitement bien et bientôt tout sera remis en ordre. Restez donc serein et pas d'idées noires surtout !

2

Je passai tout l'après-midi à préparer ma salle d'expérience, qui se trouve de l'autre côté du palier, là-bas. Lorsque Bains revint à cinq heures, tout était prêt et je le fis entrer aussitôt dans la pièce.

À cette époque de l'année, il commence à faire nuit vers six heures et demie, comme vous le savez, et j'avais largement le temps d'achever mes préparatifs avant le crépuscule. Je préfère toujours être prêt avant qu'il fasse nuit.

Bains me prit par le coude comme nous entrions dans la pièce.

— Il y a quelque chose que j'aurais dû vous dire, fit-il en prenant un air plutôt penaud. J'éprouve une certaine honte à devoir vous le dire.

— Achevez donc, répondis-je.

Il hésita un instant, puis cela vint d'un seul coup.

— Je vous ai parlé des grognements de cochons, dit-il. Eh bien, moi aussi, je pousse de tels grognements. Je sais que c'est horrible. Lorsque je suis étendu sur mon lit et que j'entends ces bruits, après être remonté de l'abîme, je me mets à émettre des grognements, comme si je leur répondais. Je ne peux m'en empêcher. Je grogne, un point, c'est tout ! Quelque chose m'y oblige. Je ne l'ai jamais dit au docteur Witton. Je n'aurais pas pu. Je suis sûr à présent que vous me croyez fou, conclut-il.

Il me regarda droit dans les yeux, inquiet et singulièrement honteux.

— C'est seulement la suite naturelle de ces événements anormaux, et je suis heureux que vous me l'ayez dit, fis-je en lui tapant dans le dos. Cela succède en toute logique au récit que vous m'avez fait. J'ai eu deux cas qui ressemblaient d'une certaine manière au vôtre.

— Qu'est-il arrivé ? me demanda-t-il. Vos patients se portent-ils mieux ?

— – L'un d'eux est vivant et se porte parfaitement bien aujourd'hui, Mr. Bains, répondis-je. Quant à l'autre homme, ses nerfs ont craqué et – heureusement pour tout le monde – il est mort.

Je fermai la porte et la verrouillai tout en parlant. Bains regarda autour de lui, plutôt alarmé, je crois, à la vue de tous mes appareils.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il. L'expérience sera-t-elle dangereuse ?

— Assez dangereuse, répondis-je, si vous ne suivez pas strictement à la lettre mes instructions. Nous courons tous les deux le risque de ne jamais ressortir vivants de cette pièce. Ai-je votre parole ? Puis-je compter sur vous ? M'obéirez-vous, quoi qu'il arrive ?

Il examina encore la pièce, puis son regard vint se poser sur moi.

— Oui, répondit-il.

Et, vous savez, je sentis que, le moment venu, il se montrerait à la hauteur.

J'entrepris alors de mettre un point final à mes préparatifs pour le travail de cette nuit. Je demandai à Bains d'ôter son veston et ses bottines. Puis je lui fis revêtir une épaisse combinaison de caoutchouc d'un seul tenant, qui le recouvrait de la tête aux pieds ; elle comportait des gants et

un casque à oreillettes, en caoutchouc également.

Je revêtis moi-même une combinaison semblable. Puis je passai à l'étape suivante pour mes préparatifs de la nuit.

Je dois d'abord vous dire que la pièce mesure trente-neuf pieds sur trente-sept et possède un plancher de bois massif, recouvert d'un lourd tapis de caoutchouc épais d'un demi-pouce.

J'avais entièrement vidé la pièce pour placer en son centre exact une table capitonnée aux pieds de verre, une pile de tubes à vide, des batteries et trois appareils spéciaux, nécessaires pour l'expérience.

— À présent, Bains, lançai-je, venez vous mettre près de cette table et n'en bougez plus. Je vais ériger une « barrière » protectrice autour de nous. En aucun cas, nous ne devrons la franchir, ne serait-ce qu'en avançant une main ou un pied au-dehors, une fois que celle-ci sera construite.

Nous allâmes jusqu'au milieu de la pièce, et il resta auprès de la table aux pieds de verre, pendant que je commençais à assembler et à disposer les tubes à vide tout autour de nous.

J'avais l'intention d'utiliser le nouveau spectre « défensif », que j'avais perfectionné tout dernièrement. Celui-ci, je dois vous le dire, consiste en sept cercles concentriques de tubes de verre où l'on a fait le vide, le rouge à l'extérieur, et, dans l'ordre : l'orange, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo et le violet.

Il faisait encore jour, mais les premières ombres du crépuscule semblaient déjà imprégner l'atmosphère de la pièce ; aussi je travaillai vite.

Brusquement, comme j'assemblais les tubes de verre, j'eus conscience d'une vague tension nerveuse et, me tournant vers Bains qui se trouvait près de la table, je remarquai qu'il regardait fixement devant lui. Il paraissait submergé par des souvenirs fort désagréables.

— Pour l'amour de Dieu, cessez de penser à ces horreurs, lui lançai-je. Plus tard, je vous demanderai de vous concentrer très intensément sur elles ! Mais dans cette pièce spécialement aménagée pour ce genre de choses, il vaut mieux ne pas penser à tout cela tant que les « barrières » ne sont pas érigées ! Concentrez votre esprit sur un sujet normal ou superficiel. Le théâtre fera l'affaire… pensez à la dernière pièce que vous avez vue au *Gaiety*. Je m'occupe de vous dans un instant.

Vingt minutes plus tard, la « barrière » était achevée, tout autour de nous, et je branchai les batteries. La chambre était alors plongée dans la grisaille du crépuscule, et les sept cercles de couleurs différentes brillèrent d'une lueur froide, produisant un effet extraordinaire.

— Seigneur ! s'écria Bains, c'est merveilleux… tout à fait merveilleux !

L'autre dispositif que je préparai alors consistait en un appareil photographique d'une conception spéciale, un phonographe modifié avec des écouteurs à la place du pavillon, et un disque de verre formé de nombreux tubes à vide assemblés d'une façon particulière. Deux fils métalliques étaient reliés à une électrode, conçue de manière à pouvoir s'ajuster autour de la tête.

Le temps que je vérifie et mette en place ces trois dispositifs, la nuit était pratiquement tombée, et la pièce obscure brillait très étrangement à la lueur singulière des sept tubes à vide.

— À présent, Bains, lui dis-je, je désire que vous vous étendiez sur cette table. Placez vos mains à vos côtés, ne bougez plus et pensez. Vous n'aurez que deux choses à faire : en premier lieu, rester allongé sur cette table et concentrer vos pensées sur les détails de ce rêve qui vous obsède ; d'autre

part, ne pas descendre de cette table, quoi que vous voyiez ou que vous entendiez, ou quoi qu'il arrive, à moins que je ne vous en donne l'ordre. Vous avez bien compris, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-il. Vous pouvez compter sur moi, je ne me comporterai pas stupidement. Je me sens curieusement en sécurité avec vous.

— J'en suis heureux, lui répondis-je. Mais je ne veux pas que vous minimisiez trop le danger éventuel. Un danger peut-être abominable ! À présent, laissez-moi vous placer ce bandeau autour de la tête, ajoutai-je, tandis que j'ajustai l'électrode.

Je lui donnai quelques instructions supplémentaires, lui disant de concentrer ses pensées tout particulièrement sur les bruits qu'il entendait au moment précis où il se réveillait. Et je lui demandai à nouveau de ne pas s'endormir. Cela était capital !

— Ne parlez pas, dis-je, et ne faites pas attention à moi. Si vous trouvez que je vous empêche de vous concentrer, alors fermez les yeux !

Il s'allongea sur la table, et j'allai jusqu'au disque de verre, plaçant l'appareil photographique sur son support de manière à ce que l'objectif fût exactement en face du centre du disque.

J'avais à peine terminé qu'une lueur verdâtre passa rapidement à travers les tubes à vide du disque ; puis elle disparut. Pendant peut-être une minute, ce fut l'obscurité complète. Puis la lueur verdâtre balaya à nouveau les tubes… vacillante et tournoyante… elle se mit à danser, passant par différentes nuances, allant du vert très foncé à une teinte glauque particulièrement horrible. Elle ondulait sans cesse, d'avant en arrière, d'arrière en avant.

Deux fois par seconde environ, la lueur verdâtre aux teintes diverses était traversée par une sorte d'étincelle jaune… un jaune particulièrement horrible et repoussant. Soudain une grande onde d'un rouge boueux traversa rapidement le disque. Elle disparut aussi vite qu'elle était apparue, cédant la place aux nuances de vert, traversées par l'étincelle d'un jaune déplaisant et horrible. À peu près toutes les sept secondes, le disque était submergé par la grande onde de rouge foncé et crotté qui balayait les tubes et effaçait momentanément toutes les autres couleurs.

— Il se concentre sur ces bruits, me dis-je à moi-même, et je me sentis étrangement surexcité, tandis que je poursuivais rapidement mes opérations. Je lançai à Bains par-dessus mon épaule :

— N'ayez pas peur, quoi qu'il arrive. Tout va bien !

Je me penchai alors sur mon appareil photographique. Il était muni d'un long ruban de papier, d'une préparation spéciale, à la place d'une pellicule ou d'une plaque photographiques. En tournant la manivelle, le rouleau passait à travers l'appareil, exposant ainsi le ruban.

Je mis environ cinq minutes à exposer totalement le ruban de papier, et, durant tout ce temps, les lueurs verdâtres prédominèrent. Mais le flux rouge foncé et sale ne cessa jamais de traverser rapidement les tubes à vide du disque, toutes les sept secondes. On aurait dit le contrepoint de quelque mélodie inaudible et particulièrement déplaisante.

Je retirai de l'appareil la bobine du ruban de papier exposé et la plaçai sur les deux « supports » que j'avais spécialement préparés à cet effet sur mon phonographe modifié. Partout où elle avait été impressionnée par les diverses couleurs apparaissant sur le disque, la surface spécialement préparée présentait de curieuses petites ondulations irrégulières.

Je déroulai environ trente centimètres du ruban et introduisis le bout libre de celui-ci dans la fente d'une bobine vide, fixée de l'autre côté de

l'appareil, et qui était également mue par le moteur du phonographe. Alors je pris le diaphragme et le posai délicatement sur le ruban. Au lieu de l'habituelle aiguille, le diaphragme était équipé d'un pinceau de filaments métalliques, assez réussi, d'environ un pouce de largeur et qui couvrait exactement toute la largeur du ruban. Ce pinceau fin et fragile reposait légèrement sur la surface spécialement préparée du papier et, lorsque je mis en marche l'appareil, le ruban commença à passer sous le pinceau. Comme il passait ainsi, les « soies » délicates de filaments métalliques suivaient la moindre inégalité de ces minuscules excroissances irrégulières sur sa surface, qui ressemblaient à des vagues.

Je plaçai les écouteurs sur mes oreilles et aussitôt je compris que j'avais réussi à enregistrer les sons que Bains entendait dans son sommeil. En fait, je les percevais même « mentalement », grâce à l'effort de mémoire qu'il fournissait. J'écoutais ce qui semblaient être de très lointains grognements, les cris aigus poussés par un innombrable troupeau de cochons. C'était extraordinaire, et en même temps, absolument horrible et obscène. Ces sons me terrifièrent, et j'eus alors la sensation de m'être approché, soudainement et d'une façon inattendue, trop près de quelque chose d'abject et qui représentait un danger parfaitement abominable.

Cette sensation était si forte et si impérieuse que j'arrachai violemment les écouteurs de mes oreilles et restai assis un moment, faisant du regard le tour de la pièce, m'efforçant de me calmer et de recouvrer mon sang-froid. –La pièce semblait étrange et imprécise à la lueur froide des cercles, et j'eus la sensation qu'une souillure monstrueuse imprégnait l'air tout autour de moi. Je me rappelai alors ce que m'avait dit Bains : lorsqu'il était remonté de cet « endroit », il avait toujours l'impression qu'une « aura » d'horreur l'avait suivi jusque-là et emplissait sa chambre. Je comprenais parfaitement, à présent, ce qu'il avait voulu dire… tellement bien que j'avais moi-même utilisé mentalement les mêmes termes ou presque que lui pour tenter de définir ce que je ressentais.

Me tournant pour lui parler, je vis qu'il y avait quelque chose d'insolite au centre de la « défense ».

Ici, mes amis, avant de poursuivre ce récit, je dois vous expliquer que cette nouvelle « défense », que j étais en train d'expérimenter, possède certaines propriétés de « focalisation », comme je les appelle.

Le manuscrit Sigsand dit à peu près ceci : « Évite la diversité des couleurs ; ne reste pas à l'intérieur de la barrière des lumières de couleur, car Satan se réjouit de la couleur. Et il ne peut demeurer dans l'Abîme si tu t'avances vers lui armé du violet. Aussi sois prévenu. Et n'oublie pas non plus que dans le bleu, qui est la couleur de Dieu dans les cieux, tu trouveras le salut. » Comme vous le voyez, c'est ce passage du manuscrit Sigsand qui m'avait donné l'idée de cette nouvelle « défense ». Mon intention était de faire de ce dispositif une « défense », mais il avait des propriétés de « focalisation » ou « d'attraction », identiques à celles auxquelles faisait allusion le manuscrit Sigsand. Je m'étais livré à une foule d'expériences et j'avais fait la preuve que le rouge et le violet – les deux couleurs extrêmes du spectre – sont extrêmement dangereuses ; à tel point que je les soupçonne en fait « d'attirer » ou de « focaliser » les forces du Dehors ! Toute action ou « intervention » de la part de l'expérimentateur peut avoir des effets terriblement accrus si cette action est menée à l'intérieur des « barrières » composées de ces couleurs, selon certaines proportions et certaines nuances.

De la même façon, le bleu est nettement une « défense générale ». Le

jaune semble être neutre, et le vert est une merveilleuse protection dans des limites données. L'orange, autant que je puisse le savoir, a un léger pouvoir attractif, et l'indigo est dangereux en lui-même, d'une façon limitée, mais si on le combine avec d'autres couleurs, il devient une « défense » très puissante. Je n'ai pas encore découvert le dixième des possibilités de mes cercles. Ils forment en quelque sorte un orgue de couleurs sur lequel j'ai l'impression de jouer un air qui peut être, selon les combinaisons de couleurs, tantôt protecteur, tantôt infernal quant à ses effets. De plus, je possède un clavier possédant un sélectionneur qui me permet de le connecter à chacun des cercles de couleur.

Vous comprendrez à présent, mes amis, ce que j'éprouvai en voyant l'aspect singulier du plancher au centre même de la « défense ». On aurait dit une ombre circulaire flottant à quelques pouces au-dessus du plancher. Elle parut s'élargir et devenir plus noire en son milieu, sous mes yeux mêmes ! Elle s'étendit depuis le centre vers l'extérieur et s'assombrit dans le même temps.

J'étais vigilant et plus qu'intrigué ; car la combinaison lumineuse que j'avais préparée était du type « défense générale », relativement sûre. Bien entendu, je n'avais aucunement l'intention de produire une « focalisation » avant d'en avoir appris davantage. En fait, j'avais décidé pour cette première tentative de procéder à une simple recherche expérimentale, destinée à me rendre compte exactement de ce que j'allais devoir affronter.

Je m'agenouillai rapidement et palpai le plancher. Mais il était parfaitement normal au toucher, et cela me rassura. Il n'y avait aucune pernicieuse manifestation Saaiti à redouter. Car c'est une forme de danger à courir, et ces manifestations peuvent utiliser même les matériaux de la « défense » et se matérialiser n'importe où, sauf dans le feu.

« Comme jetais ainsi agenouillé, je réalisai brusquement que les pieds de la table sur laquelle était allongé Bains étaient en partie cachés par l'ombre qui devenait de plus en plus noire, et mes mains semblaient étrangement floues comme je tâtais le plancher.

Je me relevai et reculai de deux pas afin de voir le phénomène d'un peu plus loin. Je fus alors frappé par un fait : la table elle-même semblait avoir quelque chose de différent. Elle paraissait inexplicablement plus basse !

Je me dis que c'était sans doute dû à l'ombre qui dissimulait ses pieds. Cela promettait d'être intéressant, mais j'avais tout intérêt à veiller à ce que les choses n'aillent pas trop loin !

Je demandai à Bains d'arrêter de se concentrer aussi intensément.

— Reposez-vous un moment, lui lançai-je.

Mais il ne me répondit pas. Et j'eus alors un nouveau choc : la table semblait être encore plus basse.

— Bains ! lui criai-je. Cessez de penser pour le moment. – Puis, en un éclair, je réalisai. – Réveillez-vous, mon vieux ! Réveillez-vous ! hurlai-je alors.

Il s'était endormi… la pire chose au monde qu'il pouvait faire ! Car cela rendait le danger deux fois plus grand ! Pas étonnant que les résultats obtenus aient été si bons ! Le malheureux était épuisé après toutes ces nuits sans sommeil. Il ne bougeait pas et ne parlait pas comme je m'approchais rapidement de lui.

— Réveillez-vous ! criai-je à nouveau, en le secouant par l'épaule.

Ma voix résonna d'une manière inquiétante dans la grande pièce vide ; Bains était allongé sur la table, on aurait dit qu'il était mort.

Comme je le secouais à nouveau, je remarquai que j'enfonçais jusqu'aux

genoux dans l’ombre circulaire. Celle-ci ressemblait à l’orifice d’un gouffre béant. Je ne voyais plus mes jambes à partir des genoux, mais le plancher sous mes pieds était solide. Tout de même, je trouvais que les choses allaient un peu trop loin. Aussi j’allai rapidement vers le tableau de commande et réglai mon dispositif sur « défense totale ».

Revenant rapidement vers la table, j’eus un choc absolument terrible. Sans aucun doute possible, celle-ci s’était encore enfoncée ! Le plateau se trouvait à moins de soixante centimètres du sol, et les pieds semblaient raccourcis et déformés, comme lorsque l’on plonge un bâton dans l’eau. Ils étaient indistincts et recouverts d’ombre dans ce cercle singulier de ténèbres intenses qui ressemblait si extraordinairement à la gueule d’un gouffre béant. Je ne voyais distinctement que le dessus de la table et Bains allongé, immobile, sur celui-ci. Et l’ensemble s’enfonçait sous mes yeux vers ce cercle noir !

3

Il n’y avait pas un instant à perdre. Rapide comme l’éclair, je saisis Bains par le cou et sous les cuisses et le pris dans mes bras pour le soulever de la table. Et alors il émit contre mon oreille un grognement porcin !

Ce grognement me glaça de terreur. C’était absolument horrible… on aurait dit que je tenais un pourceau dans mes bras et non un être humain ! Je faillis le lâcher. Puis j’approchai son visage de la lumière et l’examinai. Ses yeux étaient ouverts, et, apparemment, il me regardait, comme s’il me voyait parfaitement bien.

Puis il grogna à nouveau. Je sentis frémir son corps chétif comme il grognait.

Je lui criai :

— Bains, m’entendez-vous ?

Ses yeux étaient toujours fixés sur moi. Alors, comme nous nous regardions ainsi, il émit à nouveau un grognement porcin.

Libérant l’une de mes mains, je le giflai violemment.

— Réveillez-vous, Bains ! hurlai-je. Réveillez-vous !

Mais j’aurais aussi bien pu frapper un cadavre. Il continuait de me regarder fixement. Brusquement, je me penchai et examinai ses yeux plus attentivement. J’y lus alors une horreur démentielle, pétrifiée et lucide, comme je n’en avais encore jamais contemplée. À tel point que cela fit cesser net le dégoût qui s’était emparé de moi. Comprenez-vous cela ?

Je regardai rapidement vers la table. Elle était toujours à sa place et avait sa taille normale. En vérité, elle était en tout point parfaitement normale ! L’ombre curieuse qui m’avait fait penser à la gueule d’un gouffre béant avait disparu. Je me sentis soulagé, car j’avais l’impression d’avoir entièrement éliminé toute possibilité d’une partielle « focalisation », grâce à la « défense totale » que j’avais branchée.

J’étendis Bains sur le plancher et me redressai pour regarder autour de moi et considérer ce qu’il y avait de mieux à faire. Je n’osais pas franchir les barrières tant que ne se seraient pas complètement dissipées les « tensions dangereuses » qui se trouvaient peut-être encore dans la pièce. De plus, il n’était pas prudent de laisser Bains dormir de ce genre de sommeil dans lequel il était plongé, même à l’intérieur de la « défense totale » ; du moins pas avant que j’aie pris certaines dispositions, que j’avais négligées de prendre jusqu’alors.

Je peux vous l’avouer, je me sentais horriblement inquiet. Je baissai les yeux vers Bains, et j’eus à nouveau un choc violent. Car la singulière ombre circulaire était en train de se reformer autour de lui, là où il était allongé sur le plancher. Ses mains et sa figure étaient curieusement indistinctes et floues comme si je les voyais à travers quelques centimètres d’une eau légèrement souillée. Mais ses yeux étaient étrangement visibles. Ils étaient levés vers moi et me fixaient, muets et terribles, à travers cette ombre horrible qui s’épaississait.

Je me baissai rapidement et soulevai Bains du sol, le prenant dans mes

bras. Et, pour la troisième fois, il émit un grognement porcin. C'était abominable.

Je me redressai, à l'intérieur de la « défense », tenant Bains dans mes bras, et fis à nouveau du regard le tour de la pièce. Puis je regardai vers le plancher. L'ombre épaisse entourait mes pieds. J'allai rapidement de l'autre côté de la table. Je regardai vers l'ombre et constatai qu'elle avait disparu. Puis j'abaissai à nouveau les yeux vers mes pieds et j'eus encore un choc. Car l'ombre se reformait autour de l'endroit où je me tenais.

Je fis un pas et vis l'ombre disparaître. Puis, à nouveau, comme une tache qui se forme lentement, elle réapparut autour de mes pieds.

Je me déplaçai d'un pas et regardai tout autour de la pièce, songeant un instant à me précipiter vers la porte. Alors, en cet instant, je compris que cela serait certainement impossible, car il y avait quelque chose d'indéfinissable dans l'atmosphère de la pièce… quelque chose qui se mouvait et faisait lentement le tour de la barrière.

Je regardai mes pieds et vis que l'ombre s'était épaissie autour d'eux. Je fis un pas sur la droite et, comme elle disparaissait, je regardai tout autour de la grande pièce… elle me parut terriblement immense et inconnue ! Je me demande si vous comprenez ce que je veux dire par là.

Je vis à nouveau cette chose imprécise qui flottait dans l'air de la pièce. Je l'observai régulièrement pendant presque une minute. Durant ce laps de temps, elle fit deux fois le tour complet de la barrière. Et brusquement, je l'aperçus plus distinctement. On aurait dit une petite bouffée de fumée noire.

À ce moment, j'eus d'autres préoccupations, car je fus pris tout à coup d'un extraordinaire vertige et en même temps, j'eus une impression de chute… j'étais un corps qui tombe ! Je fus littéralement pris de nausées en abaissant les yeux, car je vis à cet instant que j'enfonçais pratiquement jusqu'aux cuisses dans ce qui semblait être l'orifice, indistinct mais parfaitement réel, d'un gouffre. Comprenez-vous ? J'étais en train de m'enfoncer dans ce gouffre, avec Bains dans mes bras !

Une furieuse colère m'envahit et je lançai ma jambe droite en avant pour porter un coup violent. Mon pied ne rencontra rien de tangible. Car je traversai bel et bien la masse de ténèbres et vins heurter bruyamment la table ! J'avais traversé quelque chose qui me donna la chair de poule et produisit des picotements sur tout mon corps… quelque chose d'invisible et d'indéterminé ressemblant à une tension électrique ! Je compris que, si cette tension avait été plus forte, je n'aurais sans doute pas réussi à la franchir.

Je pivotai rapidement sur moi-même, mais la chose abominable avait disparu. Cependant, alors même que je me tenais près de la table, la lente grisaille d'une ombre circulaire commença à se reformer autour de mes pieds.

J'allai rapidement de l'autre côté de la table, contre laquelle je m'appuyai un instant ; car je tremblais de la tête aux pieds et j'étais habité par une horreur indicible, d'une certaine manière différente de toutes celles que j'avais connues jusqu'alors ! C'était comme si je m'étais trouvé à côté de quelque chose qu'aucun être humain n'a le droit d'approcher, au risque de perdre son âme !

Brusquement, je me demandai si je n'avais pas ressenti un bref instant l'horreur qui hantait Bains en ce moment même, alors qu'il se trouvait, rigide, entre mes bras.

À l'extérieur de la barrière, il y avait à présent plusieurs de ces curieux

petits nuages. Chacun ressemblait exactement à une petite bouffée de fumée noire. Ils augmentaient en nombre comme je les observais. Ce que je fis durant plusieurs minutes. Mais, pendant tout ce temps, je me déplaçai continuellement d'un endroit à l'autre de la « défense », afin d'empêcher l'ombre de se reformer autour de mes pieds.

Bientôt, je constatai que mon changement de position continuel s'était transformé en une lente et monotone déambulation, tournant en rond, sans fin, à l'intérieur de la « défense ». Pendant tout ce temps, je portais le corps anormalement rigide de ce pauvre Bains.

Je commençais à être fatigué. Car, bien qu'il fût de petite taille, sa rigidité était terriblement gênante et fatigante, comme vous pouvez l'imaginer. Cependant, je ne voyais pas ce que j'aurais pu faire d'autre. Car j'avais cessé de le secouer ou de tenter de le réveiller, pour la simple raison qu'il était mentalement aussi éveillé que moi, bien que physiquement inanimé, par suite de l'une de ces dissociations spirituelles qu'il avait tenté de me décrire.

J'avais antérieurement éteint les cercles rouge, orange, jaune et vert, et branché la « défense totale », la bande bleue du spectre. Je savais que l'une des vibrations répulsives de chacune des trois couleurs – bleu, indigo et violet – engendrait des pulsations protectrices dans l'espace. Cependant, elles s'avéraient insuffisantes et je me trouvais placé dans la position suivante : ou me lancer dans une action désespérée pour pousser Bains à accomplir un effort de volonté, plus grand encore (ce dont je le jugeais incapable), ou prendre le risque d'essayer de nouvelles combinaisons de couleurs défensives.

Voyez-vous, à présent, le danger augmentait graduellement. Car, très nettement, l'atmosphère qui régnait de l'autre côté de la « barrière », dans la pièce, indiquait que des tensions extrêmement dangereuses étaient en train de prendre naissance. Le danger augmentait également à l'intérieur de la « barrière défensive », dont l'inefficacité était démontrée par la réapparition tenace de l'ombre.

Bref, je redoutais que Bains, dans son état présent, ne fût littéralement une « porte d'entrée », une « faille » dans ma « défense ». Et si je ne parvenais pas à le réveiller ou à trouver les combinaisons correctes de cercles, nécessaires pour produire des vibrations répulsives plus fortes et efficaces, un effroyable danger nous guettait, lui et moi. Je sentis que j'avais fait preuve d'une incroyable étourderie en ne prévoyant pas que Bains pourrait s'endormir sous l'effet hypnotique de la provocation délibérée des associations propres à l'état de sommeil !

Si je ne parvenais pas à augmenter la force répulsive des « barrières » ou à réveiller Bains, selon toute vraisemblance, je serais obligé de me ruer tel un dément vers la porte – et la nature même de l'atmosphère qui régnait à l'extérieur de la barrière rendait cette solution pratiquement impossible – ou bien de précipiter Bains de l'autre côté de cette même barrière, ce qui, bien sûr, était également impossible !

Pendant tout ce temps, je tournais sans fin en rond, à l'intérieur de la barrière, et soudain, je vis que le danger qui nous menaçait revêtait une forme plus précise. Exactement au centre de la « défense », l'ombre était réapparue, formant un cercle d'un noir intense, d'environ un demi-pied de rayon.

Celui-ci s'élargissait sous mes yeux ! C'était .horrible à voir. Il s'étendait furtivement et régulièrement et son diamètre finit par mesurer un bon yard.

Je déposai rapidement Bains sur le plancher. De toute évidence, une force extérieure lançait un formidable assaut pour enfoncer la « défense » et je devais absolument faire une ultime tentative pour « réveiller » Bains. Je saisis ma lancette et relevai la manche gauche de sa combinaison.

Ce que j'allais faire comportait un risque terrifiant, je le savais ; car il ne fait aucun doute que le sang exerce une extraordinaire attraction.

Le manuscrit Sigsand mentionne ce fait sans aucune équivoque, dans un passage qui dit à peu près ceci : « Dans le sang réside la Voix qui appelle à travers l'espace. Les monstres des Abîmes l'entendent, et l'entendant, leurs appétits se réveillent. De même, a-t-il grand pouvoir de rappeler l'âme qui erre follement hors du corps, dans lequel elle trouve sa demeure. Mais malheur à celui qui répand le sang en cette heure fatale ; car il y aura certainement des monstres qui entendront le cri du Sang ! »

Ce risque, je devais le prendre. Je savais que le sang attirerait les forces du Dehors, mais je savais également qu'il appellerait plus fort encore cette portion de « l'Essence » de Bains qui s'était détachée de lui et qui était tombée au fond de ces abîmes.

Avant de le piquer avec la lancette, je jetai un coup d'œil en direction de l'ombre. Elle s'était élargie et son pourtour se trouvait à moins de deux pieds de l'épaule droite de Bains ! Elle continuait de s'approcher furtivement, telle les bords noircis d'un papier qui se consume. Son apparence était moins vague, moins fantomatique qu'auparavant. Elle ressemblait, simplement et littéralement, à l'orifice sombre d'un gouffre !

— Allons, Bains, dis-je, faites un effort, mon vieux ! Réveillez-vous !

Et, tandis que je lui parlais, j'enfonçai ma lancette dans son bras, d'un mouvement rapide, mais superficiellement.

J'observai la petite goutte de sang rouge apparaître et couler le long de son poignet. Puis elle tomba sur le sol de la « défense ». Au moment même où elle touchait le plancher, ce que j'avais craint se produisit. Un bruit retentit, semblable à un grondement de tonnerre sourd, et des éclairs lumineux d'un aspect étrangement funeste jaillirent du sol, ici et là, à l'extérieur des barrières.

Une nouvelle fois, je l'appelai, m'efforçant de parler d'une voix ferme et posée, tandis que je m'apercevais que l'horrible cercle de ténèbres avait recouvert chaque pouce du plancher au centre de la « défense ». À tel point que l'on aurait dit que Bains et moi-même étions suspendus au-dessus d'un vide d'une noirceur indicible… un vide noir qui me contemplait depuis le fond de ce gouffre de ténèbres. Et pourtant, je sentis le plancher sous mes genoux, comme je m'agenouillais auprès de Bains, lui tenant le poignet.

— Bains ! appelai-je une nouvelle fois, essayant de ne pas hurler comme un fou. Bains, réveillez-vous ! Réveillez-vous, mon vieux ! Réveillez-vous !

Mais il ne fit pas un seul mouvement. Il me regardait fixement, et ses yeux, emplis d'une horreur muette, semblaient me regarder des profondeurs de quelque terrible éternité.

4

À présent, l'ombre avait noirci et nous entourait entièrement. Je sentis cet étrange et terrible vertige s'emparer à nouveau de moi. Me relevant d'un bond, je pris Bains dans mes bras et je franchis le premier des cercles protecteurs – le violet – pour rester entre celui-ci et le cercle indigo. Je serrai Bains le plus possible contre moi afin d'éviter que la moindre partie de son corps inerte ne dépassât des cercles indigo et bleu.

De la bouche de ténèbres qui occupait à présent tout le centre de la « défense » monta un bruit assourdi… un son qui semblait jaillir d'abîmes inconnus. Il était faible, très faible, mais je le reconnus immédiatement : c'était la rumeur infiniment lointaine d'un innombrable troupeau de porcs.

Au même moment, comme s'il lui répondait, Bains grogna comme un pourceau, dans mes bras !

Je demeurais là, entre les tubes à vide des cercles, gardant les yeux fixés, en proie au vertige, sur la bouche de ténèbres, qui, sur ma gauche, semblait directement conduire à l'enfer.

Les événements étaient allés tellement plus loin que tout ce que j'aurais pu m'imaginer, et cela s'était produit à la fois si progressivement et si brutalement, que j'étais totalement dépassé. Je me sentais paralysé et je n'arrivais à penser à rien d'autre qu'au fait que, à moins de vingt pieds de moi, se trouvait la porte, et le monde normal à l'extérieur ! Et ici je me trouvais face à face avec un danger imprévu, tout à fait désorienté, ne sachant que faire pour y échapper.

Vous comprendrez mieux tout cela, mes amis, si je vous dis que la lueur bleuâtre émise par les trois cercles me montrait qu'il y avait à présent des centaines et des centaines de ces petites bouffées de nuages noirs, semblables à de la fumée, qui tournoyaient sans fin autour de la « barrière ».

Et, pendant tout ce temps, je tenais dans mes bras le corps rigide de Bains, essayant de surmonter le dégoût qui s'emparait de moi chaque fois qu'il grognait. Car il grognait toutes les vingt ou trente secondes, comme pour répondre aux sons qui étaient presque trop faibles pour que mon ouïe les perçût vraiment. Je vous le dis, c'était encore pire que si j'avais tenu un cadavre dans mes bras, oscillant entre la mort physique d'un côté et l'anéantissement de mon âme de l'autre !

Soudain, du gouffre qui se trouvait si près de moi que mon coude et mon épaule étaient suspendus au-dessus de lui, s'éleva à nouveau un murmure lointain, tellement lointain qu'on eût dit un écho perdu… c'était la voix d'un porc.

Bains y répondit par un cri porcin si rauque que chaque fibre de mon corps se révolta et que je fus couvert d'une sueur froide de la tête aux pieds. Rassemblant mon courage, j'essayai de sonder les ténèbres du gouffre lorsque, pour la seconde fois, un roulement de tonnerre sourd retentit dans la pièce, et chaque articulation de mon corps parut craquer et s'embraser !

En me tournant vers l'abîme, j'avais laissé l'un des talons de Bains dépasser, une seconde à peine, la limite du cercle bleu et une fraction de la « tension » se trouvant de l'autre côté de la « barrière » s'était de toute évidence déchargée à travers Bains et moi-même. Si je m'étais trouvé au cœur de la « défense », au lieu d'en être « isolé » par le cercle violet, alors, sans aucun doute, les conséquences auraient été beaucoup plus graves. Néanmoins, j'avais éprouvé cette sensation de *souillure* psychique dont tout être humain, sain de corps et d'esprit, qui entre en contact trop étroit avec certaines monstruosités du Dehors, fait inévitablement l'expérience. Vous vous souvenez certainement que j'éprouvai la même chose lorsque la Main s'approcha trop près de moi, dans l'affaire de la « Porte » ?

Les effets physiques, très intéressants, doivent être mentionnés : la bottine gauche de Bains avait été fendue et sa jambe de pantalon brûlée jusqu'au genou montrait un membre recouvert d'une infinité de marques bleuâtres, revêtant la forme de spirales irrégulières.

Je restais là, tenant Bains et tremblant de la tête aux pieds. Ma tête me faisait mal, et mes articulations étaient étrangement engourdies, mais ces souffrances physiques n'étaient rien comparées à ma détresse mentale ! Je sentais que nous étions *fichus !* Je n'avais pas assez de place pour me retourner ni pour me mouvoir, car l'espace compris entre le cercle violet et le cercle bleu, qui était le plus extérieur de ceux qui étaient en service, était de trente et un pouces – y compris le pouce que faisait la largeur du cercle indigo. Aussi, comme vous le comprenez, jetais obligé de rester là, aussi immobile qu'une statue, craignant à chaque instant de recevoir une nouvelle décharge et tout à fait incapable de trouver un moyen de remédier à cette situation.

Je pense que cinq minutes s'écoulèrent de cette façon. Bains n'avait plus émis de grognements depuis que la « tension » s'était déchargée à travers lui, et j'en étais plus qu'heureux quoique, je dois l'avouer, j'eusse craint un instant qu'il ne fût mort.

Plus aucun bruit n'était monté de la bouche de ténèbres qui béait sur ma gauche, et je repris suffisamment le contrôle de moi-même pour pouvoir regarder autour de moi et recommencer à réfléchir un peu. Je me penchai à nouveau pour regarder directement vers le fond du puits d'ombre. Le bord de la bouche circulaire se détachait avec précision à présent et avait un aspect curieusement solide ; on aurait dit une substance semblable à du verre noir.

À l'intérieur du gouffre, je discernais cette même apparence de solidité à une profondeur considérable, bien que ce fût, étrangement, assez vague. Le centre de cet extraordinaire phénomène était constitué par une masse de ténèbres parfaitement opaques… des ténèbres de velours absolues qui semblaient aspirer la lumière même de la pièce ! Je ne voyais rien d'autre et, si quelque chose sortait de cet abîme, en plus d'un silence absolu, ce fut une atmosphère particulière, suggérant quelque chose de terrible, qui m'affectait de plus en plus au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient.

Je pivotai sur moi-même lentement et précautionneusement, pour qu'aucune partie du corps de Bains ou du mien ne dépassât du cercle bleu. Je constatai alors que les choses avaient considérablement évolué de l'autre côté du cercle : les étranges bouffées de fumée noire avaient considérablement augmenté en nombre pour se fondre et former une grande muraille sombre et circulaire, vaporeuse, qui tournoyait sans cesse autour de la « défense », me dissimulant entièrement le reste de la pièce.

Peut-être une minute s'écoula tandis que je contemplais ce phénomène.

Soudain la pièce trembla. Une légère secousse qui ne dura que trois ou quatre secondes, puis cessa. Mais elle se reproduisit une demi-minute plus tard, pour se répéter ensuite de temps en temps. Il y avait une sorte d'étrange oscillation dans ce mouvement, qui me fit brusquement songer à l'affaire de la « Hantise du *Jarvee* ». Vous vous en souvenez, je pense !

La secousse se reproduisit, accompagnée d'un jaillissement de lumière spectrale qui parut faire tout le tour de la « barrière ». Et brusquement, une étrange clameur emplit la pièce… un hurlement bestial, prodigieux. Une véritable tempête de cris et de grognements porcins !

Puis un silence total suivit et Bains, dont je tenais le corps rigide entre mes bras, grogna à deux reprises, comme s'il répondait. Alors la clameur de cris porcins s'éleva à nouveau, produisant un vacarme prodigieux de sons bestiaux qui se déversaient à travers la pièce… des sifflements, des cris, des glapissements, des grognements et des hurlements. Puis, comme cela s'apaisait peu à peu, retentit un grognement gargantuesque, sorti de quelque épouvantable et monstrueux gosier. Et le chœur assourdissant de millions de porcs s'éleva à nouveau, tonnant et tempêtant à travers la pièce.

Ce n'était pas une simple clameur chaotique : elle possédait un rythme marqué, nettement démoniaque. Le vacarme d'une multitude de porcs braillant et grognant envahissait la pièce, puis le grognement gargantuesque s'élevait, formant un beuglement absolument assourdissant. Comme encouragé par ce grognement, le vacarme produit par les millions d'animaux ébranlait la pièce à nouveau, et toutes les sept secondes – comme je le savais parfaitement sans avoir besoin de consulter ma montre-bracelet – le grognement inconcevable revenait à la charge, poussé par le gosier de quelle monstruosité inconnue ? Tandis que dans mes bras, Bains, l'humain, grognait en mesure avec la mélodie porcine… je tenais dans mes bras un monstre au corps rigide et qui poussait des grognements !

Je l'avoue, je tremblais de la tête aux pieds et j'étais couvert de sueur. Je crois avoir prié, mais si je l'ai fait, j'ignore quelles prières j'ai dites ! Je n'avais encore jamais éprouvé, ni vécu ce que j'éprouvais et vivais alors, debout dans cet espace de trente et un pouces, avec dans mes bras cette créature qui poussait des grognements, tandis que la mélodie infernale montait de ces abîmes et que, à ma droite, vibraient des « tensions » qui m'auraient réduit à l'état de masse de chair carbonisée et informe, si j'avais sauté par-delà les « barrières ».

Alors, produisant un effet semblable à celui d'un coup de tonnerre inattendu, l'impensable tempête sonore cessa, et la pièce fut emplie d'un silence et d'une horreur inimaginable.

Ce silence se poursuivit. Je voudrais dire quelque chose qui vous semblera peut-être stupide. Mais le silence semblait *suinter* dans toute la pièce. J'ignore pourquoi j'éprouvai une telle sensation, mais ce mot restitue exactement ce que je ressentis alors, comme je me tenais là, tenant dans mes bras le corps de Bains qui grognait faiblement.

La muraille circulaire, sombre et vaporeuse, se refermait toujours plus sur la « barrière » et en faisait le tour en un lent et « perpétuel » mouvement. Derrière cette muraille sombre de fumée tournoyante, un silence de mort continuait de suinter dans la pièce, hors de ma vue. Est-ce que vous comprenez ?

Cela m'indiquait très clairement l'état de tension mentale et psychique, à la limite de la folie, que j'endurais… la façon dont mon esprit insistait sur

ce *suintement* du silence m'intéresse prodigieusement. En effet, ou bien je me trouvais dans un état proche de la démence, ou bien j'étais psychiquement accordé à je ne sais quel registre anormal de lucidité et de sensibilité, où le silence cessait d'être une abstraction, pour devenir pour moi un élément tout à fait concret. De la même façon (pour employer une comparaison assez grossière) l'invisible humidité de l'atmosphère devient un élément visible et concret lorsqu'elle se dépose sous forme d'eau. Je me demande si cette idée vous intéresse autant que moi ?

Puis je pris lentement conscience qu'une horreur plus grande encore allait venir ! Cette sensation ou ce savoir – ou quel que soit le nom qu'on puisse lui donner – était si forte que je suffoquai soudain… j'avais l'impression de ne plus pouvoir en supporter davantage. Si quelque chose d'autre se produisait encore, je devrais sortir mon revolver et brûler la cervelle de Bains, avant d'en faire autant pour moi. Ainsi se terminerait cette effroyable aventure !

Cependant cette impression passa et je me sentis plus fort, mieux préparé à faire face, de nouveau, au danger. De plus, j'avais pour la première fois une idée, bien qu'encore assez vague, de la façon de rendre la situation un peu moins incertaine. Mais j'étais trop hébété pour voir comment lui « donner une forme » qui fût efficace.

Alors une plainte très lointaine et sourde retentit, et je compris que le danger était imminent. Je me penchai lentement sur ma gauche, en veillant à ce que les pieds de Bains ne dépassent pas du cercle bleu, et scrutai le puits de ténèbres qui plongeait droit vers l'Inconnu, juste sous mon coude gauche.

La plainte mourut, mais très loin dans les ténèbres, il y avait quelque chose… juste une tache lumineuse très éloignée. Je restai ainsi, au milieu d'un silence sinistre, pendant dix longues minutes, à fixer la chose. Elle augmentait régulièrement, et je la discernai beaucoup mieux, bien qu'elle fût toujours très loin dans les profondeurs de l'abîme épouvantable.

Alors, comme je regardais fixement le gouffre, la sourde plainte monta jusqu'à moi, et Bains, qui était resté tout le temps aussi raide qu'une bûche, lui répondit par un long gémissement animal, qu'il poussait pour la première fois et qui était encore plus abominable.

Une chose très curieuse se produisit alors : tout autour de la bouche du puits, qui ressemblait si étrangement à du verre noir, apparut une soudaine et brillante lueur. Elle allait et venait bizarrement, brûlant étrangement sans flamme, tout autour de l'orifice du puits, tournant dans le sens inverse à celui suivi par la muraille sombre et vaporeuse, qui tournoyait à l'extérieur de la barrière.

Cette lueur singulière disparut finalement, et je pris brusquement conscience que du terrible abîme sortait une « atmosphère » monstrueuse et horrible, si je puis m'exprimer ainsi. Si je vous disais que ce fut comme une soudaine *bouffée* qui se répandait ainsi, cela décrirait assez bien le phénomène. Mais je suis tout simplement incapable de vous expliquer la détresse spirituelle, le mal que cela engendra en moi. Cela me donna l'impression que j'allais être souillé jusqu'au tréfonds de mon être, si je ne chassais pas cette nouvelle menace de toute ma volonté !

Je me penchai vivement du côté opposé au puits, vers le plus extérieur des cercles étincelants. J'étais décidé à veiller à ce qu'aucune partie de mon corps ne surplombât le gouffre pendant que cette force abominable montait des profondeurs inconnues.

Ce faisant, comme je m'écartais avec tant de raideur du centre de la

« défense », je vis bientôt quelque chose de nouveau : de l'autre côté de la muraille sombre qui tournoyait sans cesse autour de la « barrière », il y avait quelque chose, beaucoup de choses, pensai-je alors.

Je remarquai d'abord une étrange déformation dans la muraille de fumée qui tournoyait sans cesse. Cette déformation se trouvait à moins de dix-huit pouces du plancher, exactement en face de moi. Il y avait un curieux phénomène de « brassage » dans le mur brumeux, comme si quelque chose se mélangeait à lui. La surface de cette singulière petite déformation ne devait pas faire plus d'un pied de large et elle ne demeura pas en face de moi : elle suivait le mouvement circulaire du mur.

Lorsqu'elle repassa devant moi, je notai qu'elle présentait une légère excroissance, dans ma direction, et, comme elle s'éloignait à nouveau de moi, j'aperçus une autre déformation similaire, puis une troisième et une quatrième, toutes en différentes parties du mur sombre qui tournoyait lentement. Et les cinq déformations se trouvaient à moins de dix-huit pouces du plancher.

Lorsque la première anomalie que j'avais constatée repassa devant moi, je vis que la légère excroissance était devenue une protubérance assez marquée.

Tout autour de la muraille mouvante, apparaissaient à présent d'autres curieux renflements. Ils continuaient à s'invaginer vers l'intérieur, vers moi, et à augmenter de volume, tout en suivant le mouvement de la muraille.

Soudain, l'une de ces protubérances éclata, ou s'ouvrit, à son extrémité et, pendant un instant, j'entrevis le bout d'un *groin* pâle, mais parfaitement reconnaissable. Il disparut aussitôt, mais je l'avais vu distinctement. Moins d'une minute plus tard, j'en vis un autre surgir à travers le mur, sur ma droite, et disparaître tout aussi rapidement. Je ne pouvais regarder vers la base de l'étrange cercle noir, se mouvant autour de la barrière, sans voir pointer ici et là, fugitivement, un museau de porc.

J'observais tout cela dans un état d'esprit très particulier. J'étais entouré d'une telle quantité de phénomènes anormaux, devant et derrière moi, de toutes parts, que, dans une certaine mesure, cela agissait comme un antidote à ma peur. Comprenez-vous cela ? Cela produisait en moi une hébétude passagère qui enlevait une part de leur réalité à ces choses et à leur horreur ! Je les regardais comme un enfant regarde par la fenêtre d'un train rapide défiler un paysage nocturne, étrangement illuminé par les fours d'usines inconnues.

Bains reposait entre mes bras, rigide et silencieux. Les muscles de mes bras et mon dos me faisaient si mal que tout mon corps n'était plus qu'un bloc de douleur sourde, mais je n'en étais que partiellement conscient lorsque, ma lucidité passant du plan psychique au plan physique, je bougeais pour prendre une autre position, plus confortable, momentanément du moins !

Il y eût soudain un fait nouveau… un grognement sourd, mais gigantesque, solitaire, énorme et brutal, retentit dans la pièce. Il fit frémir le corps rigide de Bains contre moi. Celui-ci grogna trois fois en réponse, avec la voix d'un goret.

Je vis dans la partie supérieure du mur tournoyant autour de la barrière un endroit du nuage noir et duveteux s'effilocher, et une patte de porc passa à travers, jusqu'à l'articulation, et s'agita un instant, à neuf ou dix pieds au-dessus du sol. Comme elle se retirait progressivement, j'entendis un grognement sourd provenant de l'autre côté du voile de brouillard. Le

grognement monta, s'enfla et se transforma soudain en une clameur bestiale… grognements, couinements, braillements porcins qui se fondaient tous en une sorte de mélodie animale… un hurlement composite qui s'élevait en un crescendo d'horreur, clameur issue de quelle grotte de l'enfer ?… Mais c'est inutile, je suis incapable de vous communiquer ce tohu-bohu insensé. Je préfère me taire, le langage étant impuissant à restituer cette mélodie inconcevable, ainsi que son effet sur moi. Il y avait dans ce tumulte quelque chose d'inexplicablement situé *en dessous* des horizons de l''âme, par sa monstruosité et son abomination, à tel point que la simple et ordinaire peur de la mort elle-même, avec ses angoisses, ses terreurs et ses souffrances, semblait une bénédiction sereine et infinie, comparée à l'effroi que faisaient naître les éléments inconnus composant cette horrible et assourdissante mélodie. Et ce vacarme se trouvait *à l'intérieur* de la pièce… *dans la pièce elle-même avec moi !* Pourtant je n'avais pas l'impression de me trouver entre quatre murs. Cela me faisait plutôt penser à des couloirs gargantuesques remplis d'échos. Curieux ! C'étaient ces deux mots que j'avais en tête… couloirs gargantuesques.

La clameur assourdissante de la mélodie porcine qui éclatait de toutes parts fut soudain noyée par un grognement retentissant, le grognement périodique du VERRAT. Car cela ne faisait plus de doute à présent, je savais que j'entendais véritablement la voix monstrueuse du VERRAT.

Dans le manuscrit Sigsand, cette horreur est décrite à peu près en ces termes : « Le Verrat sur lequel seul le Tout-Puissant a pouvoir. Si dans ton sommeil ou à l'heure du danger tu entends la voix du Verrat, enfuis-toi. Car le Verrat fait partie des monstruosités du Dehors, et aucun être humain ne doit l'approcher, et tous fuiront en entendant sa voix, car aux premiers jours du monde le Verrat était puissant et il recouvrera cette puissance à la fin. Et comme le Verrat régnait jadis sur la Terre, il éprouve un vif désir de retrouver son empire. Et terrible sera le préjudice pour ton âme si tu demeures et laisses la bête s'approcher. Et je le proclame : si tu as attiré sur toi cet effroyable danger, souviens-toi de la Croix car le Verrat l'a en horreur. »

Cela ne s'arrête pas ainsi, mais je ne me rappelle pas du passage dans son entier, et je vous ai donné l'idée essentielle.

J'étais donc là, tenant dans mes bras Bains qui, pendant tout ce temps, poussait ces horribles grognements de porc. Je m'étonne vraiment de ne pas avoir sombré dans la folie ! Ce fut, je pense, en raison de l'hébétude dans laquelle m'avait plongé la tension, qui agissait comme un antidote et me soutint à chaque instant.

Une.. ! ou cinq minutes plus tard ?… j'éprouvai une nouvelle et soudaine sensation, comme un avertissement parvenant jusqu'à mon cerveau engourdi. Je tournai la tête, mais il n'y avait rien derrière moi. Je me penchai au-dessus du gouffre sombre qui s'ouvrait sous mon coude gauche. À ce moment, le vacarme porcin cessa, et il me sembla que je regardais à des miles d'éther sombre de là, vers quelque chose qui flottait très loin, au fond de l'abîme… quelque chose de blême… la gueule d'un gigantesque porc.

Et sous mes yeux, elle grossit. Elle s'élevait, livide, apparemment sans bouger, quittant les profondeurs. Et soudain je réalisai que c'était le Verrat lui-même que je contemplais ainsi.

5

Pendant peut-être une minute, je regardai fixement cette chose flottant dans les ténèbres, telle une lointaine planète à la pâleur mortelle, suspendue dans ce vide stupéfiant. Et alors, tout simplement, je me réveillai brusquement, si je puis dire, rentrant en possession de toutes mes facultés. Car, de même que la tension excessive à laquelle j'avais été soumise avait engendré une anesthésie salutaire pour moi, cette soudaine apparition de l'horreur suprême avait produit, à son tour, une réaction, me faisant passer de la passivité à l'action. En un instant, je sortais de mon état d'apathie pour me jeter dans une activité frénétique.

Je savais que je m'étais accidentellement aventuré au-delà de toutes les « frontières » antérieures, et que je me trouvais là où l'âme humaine ne devait pas être, et que dans quelques minutes à peine de temps terrestre je serais peut-être mort.

Je n'aurais su dire si Bains avait franchi ou non la « ligne de non-retour ». Je le déposai délicatement mais rapidement sur le côté entre les cercles intérieurs – c'est-à-dire les cercles violet et indigo – où il resta allongé, grognant faiblement. Sentant que l'horrible moment était arrivé, je sortis mon automatique. Il semblait préférable d'en finir avant que cette chose montant de l'Abîme se fût davantage rapprochée. Car, dès que Bains, dans son état présent, se trouverait dans ce que j'appellerai le « champ d'induction » du monstre, il cesserait d'être humain. Il lui arriverait ce qui était arrivé à Aster, qui était demeuré à l'extérieur du pentacle, dans l'affaire du « Voile Noir »… il serait victime d'un phénomène que je ne peux décrire que comme un changement pathologique spirituel – littéralement en d'autres termes, ce serait la destruction de son âme.

À ce moment, j'eus l'impression que quelque chose me disait de ne pas tirer. Cela peut ressembler quelque peu à de la superstition. Mais j étais décidé à tuer Bains en cette minute, et j'en fus empêché par un message venu d'ailleurs.

Je vous le dis, ce message produisit en moi un grand frisson d'espoir ; car je compris que les forces qui gouvernent la révolution du Cercle Extérieur intervenaient. Mais le fait même de cette intervention me prouvait à nouveau l'immense danger spirituel auquel nous étions exposés. Car ces forces protectrices impénétrables n'interviennent et n'agissent qu'en s'interposant entre l'*âme* humaine et les monstruosités du Dehors.

Dès que j'eus reçu ce message, je me redressai avec la rapidité de l'éclair, me tournai vers l'abîme et, franchissant le cercle violet, sautai vers la bouche de ténèbres. Je devais prendre ce risque si je voulais atteindre le tableau de contrôle qui était posé sur une étagère de verre sous le plateau de la table au centre de la « défense ». Je ne pouvais chasser cette idée horrible que je risquais de tomber au fond de ces ténèbres abominables. Le plancher était solide sous mes pieds, mais j'avais l'impression de marcher sur un vide obscur, semblable à une nuit inversée sans étoiles, tandis que la gueule du Verrat montait du fond de l'abîme sous mes pieds… une chose

silencieuse, incroyable, s'élevant des profondeurs abyssales… un mufle de porc blême, flottant et se découpant nettement au sein des ténèbres intenses.

Deux enjambées rapides et nerveuses m'amenèrent à la table dont les pieds de verre semblaient ne reposer sur rien. Je saisis le tableau de commande, faisant glisser la plaque de vulcanite à laquelle était fixé le sélecteur commandant le cercle bleu. La batterie qui alimentait celui-ci se trouvait à la droite d'une série de sept batteries, marquées chacune de la première lettre de la couleur du cercle correspondant, de telle sorte qu'en cas d'urgence, je puisse instantanément choisir celle qui m'était nécessaire.

Comme j'enclenchais la manette B, j'eus le sinistre pressentiment des périls inconnus que représentait ce court voyage de deux pas. En effet. cet horrible vertige m'envahit à nouveau et, durant un instant abominable, tout fut trouble autour de moi, comme si j'essayais de voir quelque chose à travers une épaisseur d'eau.

Au-dessous de moi, très loin, entre mes pieds, j'apercevais le Verrat qui, d'une certaine façon, paraissait différent : il. était plus net, plus proche de moi et énorme. Je sentis qu'il serait sur moi d'un instant à l'autre. Et soudain, j'eus l'impression que je tombais !

Une force redoutable semblait m'attirer vers le puits. Mais, faisant appel aux dernières forces qui me restaient, je me jetai vers cette espèce de fumée qui me cachait tout et parvins au cercle violet où gisait Bains.

Alors, je m'accroupis sur mes talons et, tendant mes deux bras en avant, je glissai mes ongles sous la base de vulcanite du cercle que je soulevai très doucement, pour pouvoir glisser le bout de mes doigts entre ce support et le plancher. Je pris soin de ne pas dépasser le bord interne du tube brillant posé sur la bande de vulcanite large de deux pouces.

Je me relevai très lentement, en tenant le cercle bleu de la façon indiquée. Mes pieds étaient entre les cercles indigo et violet, et seul le cercle bleu me protégeait d'une mort instantanée. Car s'il venait à claquer en raison de l'effort inhabituel que je lui faisais subir en le soulevant ainsi, je savais que j'avais de grandes chances de me retrouver dans un autre monde très rapidement !

Vous imaginez ce que je ressentais, mes amis ! J'éprouvais un léger et désagréable picotement, plus accentué à l'extrémité de mes doigts et aux poignets, et le cercle bleu semblait vibrer d'une étrange manière, comme si d'infimes particules se précipitaient sur lui par milliards ! De part et d'autre de mes mains, le long des tubes de verre lumineux, sur deux pieds, une étrange brume faite de minuscules étincelles qui crépitaient et se tordaient formait un halo tout à fait extraordinaire.

Passant par-dessus le cercle indigo, portant le cercle bleu devant moi, je me dirigeai vers la muraille de nuage noir qui tournoyait toujours lentement. Une série de minuscules flammèches pâles jaillit alors vers le cercle. Elles coururent le long du tube à vide jusqu'à ce qu'elles arrivent à l'endroit où le cercle bleu croisait le cercle indigo. Alors, elles disparurent soudainement avec de forts craquements.

Comme je m'avançais lentement et précautionneusement, portant toujours le cercle bleu, une chose tout à fait extraordinaire se produisit : la muraille de ténèbres mouvantes recula devant lui, formant une grande poche d'ombre, et parut s'éclaircir à cet endroit. Abaissant le rebord du cercle vers le plancher, j'enjambai le corps de Bains et me dirigeai droit vers l'orifice de l'abîme, en soulevant l'autre extrémité de l'anneau bleu au-dessus de la table. Il laissa entendre un gémissement, comme s'il allait se

rompre, mais finalement il tint bon.

Lorsque je regardai à nouveau vers les profondeurs du puits, je vis en dessous de moi le mufle livide et abominable du Verrat flotter au sein de la nuit. Je fus frappé par le fait qu'il brillait très légèrement… ce n'était qu'une vague luminosité. Et il était proche… relativement. Car dans ce vide opaque, il était impossible d'évaluer les distances.

Saisissant à nouveau le bord du cercle bleu, comme je l'avais fait auparavant, je le portai devant moi jusqu'à ce qu'il fût à moitié hors du cercle indigo. Puis je pris Bains dans mes bras et le portai jusqu'à cet endroit du plancher protégé par la partie du cercle bleu qui se trouvait en dehors de la « défense ». Ensuite je soulevai le cercle et entrepris de le porter devant moi, avançant aussi rapidement que je l'osais, tremblant chaque fois que je l'entendais craquer et gémir, sous l'effet du travail que je lui imposais. Pendant tout ce temps, le mur mouvant de nuage sombre reculait devant le bord du cercle bleu, se creusant d'une manière étonnante, comme si un vent inaudible soufflait sur lui.

De temps à autre, de petits éclairs apparaissaient et crépitaient au-dessus du cercle bleu, et je commençai à me demander s'il pourrait supporter la « tension » jusqu'à ce que je l'aie porté hors de la « défense ».

Une fois que ce serait fait, j'espérais que la contrainte anormale cesserait de s'exercer sur nous, pour se concentrer principalement autour de la « défense », répondant à l'attraction de la « tension » négative.

Juste à ce moment, j'entendis un coup sec derrière moi, et le cercle bleu, qui se trouvait à présent au-delà des cercles violet et indigo, frémit et tomba sur le sol. Au même instant, il y eut comme un roulement de tonnerre assourdi, et un étrange hurlement retentit. Le mur de ténèbres qui nous entourait était devenu moins dense et j'apercevais distinctement la pièce à nouveau. Cependant je ne vis rien d'anormal, à l'exception, de temps à autre, d'une singulière nappe de lumière bleuâtre qui courait au ras du plancher.

Me retournant pour regarder vers la « défense », je remarquai qu'elle était encerclée par le mur circulaire de nuage noir. Vu de l'extérieur, il avait un aspect étonnant. On aurait dit une sorte d'entonnoir tronqué, oscillant doucement, un brouillard noir et tournoyant allant du sol au plafond, à travers lequel j'apercevais les cercles violet et indigo luire d'un éclat tantôt vague et tantôt précis. Alors, comme je regardais, toute la pièce parut soudain envahie par une horrible présence qui s'abattit sur moi et je suffoquai d'horreur, car c'était l'essence même de la mort spirituelle qui m'assaillait ainsi.

Je m'agenouillai à côté de Bains à l'intérieur du cercle bleu, hébété, toutes mes facultés temporairement paralysées. J'étais incapable d'imaginer un moyen d'évasion et, de fait, sur le moment, plus rien n'avait d'importance pour moi ! Je sentais que j'avais déjà échappé à une destruction immédiate et j'étais arrivé à un degré d'indifférence stupéfiant, en ce qui concernait les horreurs mineures qui pouvaient survenir.

Pendant tout ce temps, Bains était resté immobile, allongé sur le flanc. Je le retournai sur le dos et examinai son visage, en prenant soin, étant donné son état présent, de ne pas plonger directement mon regard *dans ses yeux*. Car s'il avait franchi la « ligne de non-retour », il pouvait être dangereux. Je veux dire que si la partie « errante » de son être avait été assimilée par le Verrat, alors Bains aurait été spirituellement accessible, et il risquait de n'être plus que la forme extérieure d'un homme, remplie des radiations émises par l'ego monstrueux du Verrat et par là même

« chargée » de ce que j'appellerai, faute d'un terme plus exact, d'une force de *contamination* psychique. Une telle force se transmet beaucoup plus facilement par le regard, et elle est capable de provoquer des troubles mentaux d'un caractère extrêmement dangereux.

Mais je ne lus dans les yeux de Bains qu'une extraordinaire détresse. Attention ! Je ne parle pas de ses pupilles, mais d'une action réflexe transmise à l'œil physique par « l'œil mental » et qui communique au premier une pensée au lieu d'une image visuelle. J'espère que vous me comprenez !

Soudain, de tous les coins de la pièce, s'éleva à nouveau un vacarme comme en auraient produit un millier de cochons furieux se lançant dans une charge démentielle ! Ce tumulte de cris animaux semblait déferler tel une vague vers l'entonnoir étrange et sombre de nuages qui ondulaient et tournoyaient autour des cercles violet et indigo, allant du sol au plafond.

Comme le vacarme cessait, je vis quelque chose apparaître au milieu de la « défense ». Cela se dressait lentement et régulièrement. Je vis un groin monstrueux et livide à travers le cône d'ombre aux volutes tournoyantes… un groin énorme surgissant de cet abîme insondable. Il se dressait de plus en plus haut. Je discernai alors au travers du voile ténu et brumeux un œil… un petit œil… et je ne verrai jamais plus un œil de cochon sans ressentir ce que je ressentis alors ! C'était un œil de cochon au fond duquel brillait une sorte d'intelligence absolument abjecte.

6

Alors une terreur démentielle s'empara de moi, car je voyais le commencement de la fin que j'avais redoutée pendant tout ce temps… je voyais à travers le lent tournoiement du rideau de nuages que le cercle violet commençait de se soulever du sol. Il était poussé par le groin monstrueux !

Plissant les paupières pour mieux voir à travers l'entonnoir de nuages ondoyants, je m'aperçus que le cercle violet avait fondu et coulait le long du groin livide en des ruisselets de flammes violettes. Comme il fondait, il se produisit un changement dans l'atmosphère de la pièce. L'entonnoir sombre brillait d'un rouge sombre et sinistre, et une forte lueur rouge emplit toute la pièce.

Le changement était identique à ce que l'on peut éprouver lorsque l'on ôte soudainement une plaque de verre protectrice filtrant les couleurs. Mais il y avait un autre changement dont je pris directement conscience. On aurait dit que l'abominable présence dans la pièce s'était rapprochée de mon âme ! Je me demande si je me fais bien comprendre ? Auparavant, j'avais éprouvé un sentiment d'oppression spirituelle, assez semblable à celui qu'engendre une mort par un jour très lugubre et sombre. Mais à présent, il y avait une menace sauvage, et j'avais la sensation effective d'être confronté *directement* à une chose immonde. C'était horrible… tout simplement horrible.

Alors Bains bougea. Pour la première fois depuis qu'il s'était endormi, sa rigidité l'abandonna. Il se mit brusquement sur le ventre et commença à tâtonner à quatre pattes, dans une pose curieusement animale. Puis il chargea droit à travers le cercle bleu vers la « chose » qui se trouvait au milieu de la « défense ».

Je poussai un cri et bondis pour le retenir. Mais ce ne fut pas ma voix qui l'arrêta. Ce fut le cercle bleu. Il le fit reculer comme si une main invisible l'avait rejeté en arrière. Il redressa sa tête comme un porc, poussa un grognement animal et commença à courir en rond à l'intérieur du cercle bleu. Il en fit plusieurs fois le tour, tentant à deux reprises de le franchir pour courir vers l'horreur qui se trouvait au sein de la muraille de ténèbres ondoyantes. À chaque fois, il fut rejeté en arrière, et à chaque fois, il poussa des glapissements aigus, comme un grand porc, et ses cris se répercutèrent dans toute la pièce, d'une horrible manière, comme s'ils provenaient de très, très loin.

À ce moment, je fus définitivement convaincu que Bains avait franchi la « ligne de non-retour », ce qui augmenta encore plus mon horreur et mon désespoir. Je redoutai ce qui m'attendait avec une peur encore plus affreuse ! Je savais que si c'était bien le cas, ce n'était plus Bains qui se trouvait avec moi à l'intérieur du cercle, mais un monstre, et que je devais le chasser du cercle pour mon propre salut. C'était ma dernière chance !

Il avait cessé de tourner vainement et à présent il était allongé sur le flanc, grognant continuellement et faiblement, d'une manière lugubre.

Comme le rideau de nuages tournoyant lentement devenait plus ténu, je vis à nouveau le groin livide avec plus de netteté. Il s'élevait toujours hors du puits, mais lentement, très lentement… À nouveau, un espoir monta en moi : peut-être serait-il arrêté par la « défense » ? Je m'aperçus alors que la monstruosité regardait Bains et à ce moment j'abaissai les yeux vers lui, ce qui me sauva la vie, autant que mon âme ! Car la créature qui avait l'apparence de Bains s'apprêtait à m'attraper par les chevilles. Une seconde de plus et j'aurais été projeté *à l'extérieur* du cercle bleu. Vous rendez-vous compte de ce que cela aurait signifié ?

Ce n'était pas le moment d'hésiter. Je fis un simple bond et atterris à genoux, de tout mon poids, sur l'échine de Bains. Après une courte lutte, il s'immobilisa et resta tranquille. Mais j'ôtai mes bretelles et m'en servis pour lui attacher les mains derrière le dos. Je frémis à son contact, comme si je touchais quelque chose de monstrueux.

Lorsque j'eus fini, je remarquai que la lueur rougeâtre était devenue beaucoup plus intense et que la pièce s'était assombrie. La destruction du cercle violet avait réduit l'éclairage d'une façon notable ; mais les ténèbres dont je parle avaient quelque chose en plus. On aurait dit qu'un élément nouveau s'était infiltré dans l'atmosphère de la pièce… une sorte de pénombre et, malgré l'éclat des cercles bleu et indigo à l'intérieur du rideau de nuages, la lumière rouge prédominait à présent.

En face de moi, le monstre énorme enveloppé dans les ténèbres, à l'intérieur du cercle indigo, semblait immobile. Je distinguais vaguement sa silhouette, et ce fut seulement lorsque l'entonnoir de nuages se fit plus ténu que je pus le voir clairement… un énorme monticule avec un groin, dégageant une faible luminescence blanchâtre et, à la base de cette masse gargantuesque, une fente minuscule où luisait un œil blanchâtre.

Bientôt, à travers la mince nappe de vapeurs rouges, je vis quelque chose qui tua toute espérance en moi et m'emplit d'un horrible désespoir : le cercle indigo, l'ultime barrière de la « défense », était lentement soulevé dans les airs. Le Verrat s'élevait encore plus haut. Je vis son horrible groin se dresser vers le haut, émerger du nuage. Lentement, très lentement, le groin montait, et le cercle indigo s'élevait avec lui.

Dans le silence de mort qui régnait dans la pièce, j'eus l'étrange sensation que l'éternité tout entière était en suspens et pétrifiée, comme si certaines puissances connaissaient l'horreur que j'avais libéré sur ce monde… Et alors je sentis également la venue de quelque chose… quelque chose qui venait de loin, de très loin. C'était comme si une partie inconnue et cachée de mon esprit en avait la certitude. Vous me comprenez ? Quelque part, surgissant des cimes de l'espace, une lumière survenait. J'avais l'impression de *l'entendre* venir. Je pouvais juste voir le corps de Bains sur le sol, recroquevillé, informe et inerte. Au sein du voile de nuages oscillant, apparaissait le monstre, tel un énorme monticule, livide et faiblement lumineux, au groin abominable… un tertre infernal et immonde, pâle et horrible avec la lueur rougeâtre qui remplissait la pièce.

Quelque chose me dit qu'il fournissait un dernier effort pour s'opposer à l'aide qui survenait. Je vis que le cercle indigo se trouvait à présent à quelques pouces au-dessus du plancher, et je m'attendais à tout moment à le voir exploser et se transformer en des ruisselets de flammes indigo coulant au bas du groin livide. Le cercle s'élevait d'une façon perceptible. Le monstre allait triompher.

Surgissant de quelque espace lointain, un sourd grondement de tonnerre retentit. La chose surgie des cimes approchait rapidement, mais elle

n'arriverait jamais à temps. Le tonnerre s'intensifia, devenant de plus en plus fort et régulier. Je vis que le cercle indigo, qui luisait à travers la pénombre rouge de la pièce, se trouvait à présent à un pied du sol. Je crus discerner un léger brasillement de lumière indigo… le dernier cercle de la « barrière » commençait à fondre.

À cet instant, le tonnerre de la chose qui fendait l'espace et que mon cerveau entendait si nettement, devint un rugissement assourdissant, sous l'effet de la vitesse… une clameur immense qui fit trembler et vibrer la pièce. Un étrange éclair bleu déchira du haut en bas l'entonnoir de nuage et je vis pleinement, durant un fugitif instant, la monstruosité livide du Verrat, horrible et absolument abominable.

Puis les bords de l'entonnoir se refermèrent, me cachant la chose, comme le cône était rapidement submergé par un dôme d'un bleu intense… la couleur de Dieu ! Aussitôt, les nuages parurent se dissiper et, montant du sol au plafond, avec une majesté imposante, telle une Présence vivante, il n'y eût plus que ce dôme de feu bleu, ceint de trois anneaux de lumière verte situés à égale distance l'un de l'autre. Il n'y avait aucun son, aucun mouvement, pas même un vacillement, rien que je puisse voir au sein de ce dôme. Car regarder cette lumière, c'était contempler l'azur froid des cieux. Mais j'avais la certitude qu'était venue à notre secours l'une de ces forces impénétrables qui gouvernent la révolution du Cercle Extérieur, car le dôme de lumière bleue, entouré de ses trois anneaux de feu vert et silencieux, était le signe extérieur, ou visible, d'une puissance énorme, et, sans aucun doute, défensive.

Durant dix minutes d'un silence absolu, je restai ainsi, à l'intérieur du cercle bleu, à observer le phénomène. Minute après minute, je vis la repoussante lueur rouge chassée de la pièce dont l'éclairage augmenta d'une façon très remarquable. Et comme la lumière revenait, le corps de Bains commença à émerger de l'ombre. Les détails apparaissaient, les uns après les autres, et je vis enfin les bretelles avec lesquelles je lui avais attaché les poignets.

Comme je le regardais, il remua légèrement et dit d'une voix faible mais parfaitement normale : – J'ai fait à nouveau ce rêve ! Mon Dieu ! Je l'ai fait à nouveau !

7

Je m'agenouillai rapidement à côté de lui et détachai les bretelles de ses poignets. Puis je l'aidai à se retourner et à s'asseoir. Il saisit mon bras à deux mains, d'une manière un peu folle.

— Je me suis finalement endormi, dit-il. Et, une nouvelle fois, je me suis retrouvé là-bas. Seigneur ! La chose a bien failli m'avoir. J'étais là-bas, dans cet horrible endroit et l'Abomination semblait être juste derrière un angle, et j'étais incapable de revenir sur mes pas. J'ai l'impression de m'être battu durant des siècles et des siècles ! J'ai cru que j'allais devenir fou. Fou ! L'enfer a failli m'engloutir. Je vous entendais m'appeler d'une distance inouïe. J'entendais votre voix résonner le long des couloirs jaunes. Ils étaient *jaunes.* Je le sais. Et j'essayais de rebrousser chemin, mais je ne le pouvais pas.

— Est-ce que vous me voyiez ? lui demandai-je, lorsqu'il s'arrêta de parler, le souffle court.

— Non, répondit-il, appuyant sa tête contre mon épaule. Je vous dis que, cette fois, l'Abomination a failli m'avoir. Je n'oserai jamais plus dormir, à présent, aussi longtemps que je vivrai ! Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé ?

— J'ai tenté de le faire, lui dis-je. Je vous ai tenu dans mes bras, la plupart du temps. Vous me regardiez dans les yeux comme si vous saviez que j'étais là.

— Je sais, murmura-t-il. Maintenant, je m'en souviens. Mais vous sembliez vous trouver en haut de ce puits terrifiant, à des miles et à des miles de moi, et ces monstres horribles grognaient, glapissaient et hurlaient, essayant de m'attraper et de m'empêcher de remonter. Mais je ne voyais rien… seulement les murs jaunes de ces couloirs. Et pendant tout ce temps, il y avait quelque chose après le coude formé par le corridor.

— En tout cas, vous êtes en sécurité, à présent, lui dis-je. Et je vous garantis que vous n'aurez plus rien à craindre à l'avenir.

La pièce était devenue sombre, n'étant plus éclairée que par la lueur du cercle bleu. Le dôme avait disparu, l'entonnoir tournoyant de nuage noir s'était dissipé, le Verrat avait disparu également, et le cercle indigo s'était éteint. L'atmosphère de la pièce était redevenue saine et normale, comme je le vérifiai en actionnant le commutateur afin de diminuer le pouvoir défensif du cercle bleu et d'être à même de « sentir » la tension régnant à l'extérieur. Puis je me tournai vers Bains.

— Suivez-moi, lui dis-je. Allons manger un morceau. Ensuite, nous prendrons un peu de repos.

Mais Bains s'était déjà endormi, tel un enfant fatigué, sa tête appuyée sur sa main lui servant d'oreiller.

— Pauvre diable ! fis-je, comme je le prenais dans mes bras. Pauvre diable !

J'allai jusqu'au tableau de commande et coupai le courant afin d'interrompre l'émission des vibrations protectrices qui balayaient les murs

et la porte. Puis j'emportai Bains hors de la pièce,

pour retrouver le monde sain et paisible de tous les jours. Cela semblait merveilleux de quitter cette chambre des horreurs, et plus merveilleux encore de voir de l'autre côté du couloir la porte de ma chambre, grande ouverte et découvrant le lit paraissant si moelleux, si blanc… si ordinaire et si humain. Je pense que vous comprenez cela, mes amis ?

Je portai Bains dans la chambre et le couchai sur le divan. Ce fut seulement à ce moment que je réalisai dans quel état je me trouvais après tout ce que je venais de vivre ! Car, lorsque je voulus me verser à boire, je laissai échapper la bouteille et dus aller en chercher une autre !

Après avoir fait boire Bains, je l'allongeai sur le lit.

— À présent, lui dis-je, regardez-moi –dans les yeux, fixement. M'entendez-vous ? Vous allez dormir, paisiblement et profondément. Et si quelque chose vient vous importuner, obéissez-moi et *réveillez-vous.* Maintenant, dormez… dormez… dormez !

Je fis quelques passes devant son visage, et il s'endormit aussitôt comme un enfant. Je savais que s'il se trouvait de nouveau en danger, il m'obéirait et se réveillerait. J'ai l'intention de le guérir en partie par suggestion hypnotique et en partie grâce à un certain traitement électrique que j'ai demandé au docteur Witton de lui administrer.

Cette nuit-là, je dormis sur le divan, et au matin, lorsque j'allai jeter un coup d'œil sur Bains, il dormait toujours. Aussi, le laissant dormir, je me rendis dans la salle d'expérience pour voir dans quel état elle était. Je fus extrêmement surpris.

Une fois entré dans la pièce, comme vous pouvez l'imaginer, je fus envahi par une étrange impression. C'était extraordinaire de se retrouver là dans cette lumière curieusement bleuâtre qui filtrait par les fenêtres spécialement « traitées », et de voir le cercle bleu qui scintillait toujours, là où je l'avais laissé, les cercles concentriques de la « défense » tous éteints, et au centre la table aux pieds de verre où, quelques heures plus tôt, s'était matérialisée l'abomination suprême, le Verrat ! Je vous le dis, tous ces événements semblaient avoir été un rêve insensé et horrible, alors que je restais là à regarder. Je m'étais déjà livré à quelques expériences assez étranges dans cette pièce, comme vous le savez, mais je n'avais jamais frôlé d'aussi près la catastrophe !

Je laissai la porte ouverte par claustrophobie et j'allai jusqu'à la « défense ». J'étais vivement désireux de me rendre compte des conséquences matérielles d'une force telle que celle du Verrat. Je trouvai des signes incontestables, me prouvant qu'il s'était bien agi d'une manifestation Saaitii. Lorsque j'avais vu fondre le cercle violet, cela n'avait pas été une illusion psychique ou physique. Il ne restait plus rien de celui-ci, à part quelques fragments de verre fondu. Le support de vulcanite avait entièrement disparu, mais le plancher et tout le reste étaient intacts. Voyez-vous, les formes Saaitii s'attaquent souvent au matériel « défensif » utilisé contre elles, elles peuvent le détruire et même s'en servir pour leur propre compte !

Enjambant le cercle extérieur, j'examinai attentivement le cercle indigo et vis qu'il avait entièrement fondu en plusieurs endroits. S'il avait disposé d'un peu plus de temps encore, le Verrat aurait été à même de se répandre, tel une brume invisible d'horreur et de destruction, dans l'atmosphère ! Mais à cet instant, le salut était arrivé. Je me demande si vous comprenez tous les sentiments qui m'assaillaient tandis que je me tenais là, contemplant la « barrière » détruite ? »

Carnacki se mit à vider sa pipe, ce qui est toujours le signe qu'il a terminé son histoire et qu'il est prêt à répondre à toutes les questions que nous pouvons avoir envie de lui poser.

Taylor fut le premier à prendre la parole.

— Pourquoi ne pas avoir utilisé votre pentacle électrique, en plus de vos nouveaux cercles de couleurs ? demanda-t-il.

— Tout simplement, répondit Carnacki, parce que le pentacle est uniquement « défensif », et que je désirais avoir la possibilité d'opérer une « focalisation » durant la première partie de l'expérience, pour, ensuite, au moment critique, modifier la combinaison des couleurs afin d'obtenir une « défense » qui me protégerait des résultats de cette « focalisation ». Vous me suivez ?

Voyez-vous, poursuivit-il, réalisant que nous n'avions pas saisi ce qu'il voulait dire, on ne peut opérer de « focalisation » à l'intérieur d'un pentacle. Il possède une nature uniquement « défensive ». Même si j'avais branché le pentacle électrique, j'aurais été obligé de me contenter de son effet « défensif », particulier et incontestable, qui semble lié à sa forme, et cela aurait suffi à « brouiller » la focalisation.

Dans cette nouvelle direction de recherches entreprises par moi, je suis obligé d'opérer une « focalisation », ce qui m'interdit d'avoir recours au pentacle. Mais je ne suis pas sûr que cela ait une si grande importance. Je suis convaincu que cette nouvelle « défense » apportée par le spectre chromatique (lequel est de mon invention) se révélera absolument invulnérable lorsque j'aurai appris à m'en servir correctement. Mais cela me demandera un certain temps. Cette toute récente affaire m'a appris quelque chose. Je n'avais jamais songé à combiner le vert et le bleu, mais les trois bandes vertes ceignant le dôme bleu m'ont donné à réfléchir. Si seulement je connaissais les combinaisons exactes ! Ce sont ces combinaisons chromatiques que je dois étudier. Vous comprendrez mieux l'importance de ces mélanges chromatiques si je vous rappelle que le vert est en soi, et d'une façon très limitée, encore plus funeste que le rouge… et le rouge est la couleur dangereuse entre toutes !

— Carnacki, demandai-je à mon tour, dites-nous ce qu'est le Verrat exactement ? Le pouvez-vous ? Je veux dire, à quelle catégorie de monstruosités appartient-il ? L'avez-vous *réellement* vu, ou bien était-ce une sorte de rêve, tout aussi horrible et dangereux ? Comment savez-vous que c'était l'un des monstres du Dehors ? Et quelle est la différence entre cette sorte de danger et la manifestation que vous avez observée, lors de l'affaire monstrueuse de la « Porte » ? Et que… ?

— Calmez-vous ! fit Carnacki, en éclatant de rire. Pas tant de questions à la fois ! Je vais y répondre, mais je pense que je les prendrai dans un ordre légèrement différent. Ainsi, vous me demandez si j'ai réellement vu le Verrat ? Je pourrais vous répondre, en me plaçant sur un plan général, que ce n'est pas avec les yeux que l'on voit des choses qui ont une nature « spectrale ». On les voit par l'intermédiaire de l'œil mental qui possède cette propriété psychique, laquelle n'est pas toujours suffisamment développée pour être utilisable, en plus de sa fonction « normale », qui est de communiquer au cerveau ce qu'enregistre l'œil physique.

Vous devez comprendre que lorsque nous voyons une chose « spectrale », c'est souvent l'œil mental qui agit, remplissant simultanément deux fonctions = transmettre au cerveau ce que capte l'œil physique et ce qu'il perçoit lui-même. Ces deux visions en se mélangeant nous donnent l'impression que nous voyons effectivement par

l'intermédiaire de notre œil physique la totalité du « spectacle » communiqué à notre cerveau.

Ainsi croyons-nous voir avec notre œil physique aussi bien les éléments matériels que ceux immatériels d'une scène « anormale » ; car chaque élément, étant communiqué au cerveau et enregistré par lui, grâce au fonctionnement d'un appareil spécialisé, semble posséder le même coefficient de réalité. C'est-à-dire que tous semblent être également matériels. Vous me suivez ?

Nous acquiesçâmes, et Carnacki poursuivit :

— De la même façon, si quelque chose menace notre corps psychique, nous avons l'impression – je parle toujours d'un point de vue général – que c'est notre corps physique qui est menacé, parce que nos sensations et nos impressions psychiques se superposent à nos sensations et à nos impressions physiques, de la même façon que notre vision psychique se superpose à notre vision physique.

Nos sensations se confondent tellement qu'il est impossible de faire une différence entre ce que nous ressentons physiquement et ce que nous ressentons psychiquement. Pour mieux vous faire comprendre ce que je veux dire par là, je prends l'exemple suivant : un homme, au cours d'une aventure « spectrale » peut avoir la sensation de tomber *réellement*. C'est-à-dire au sens physique du terme. Mais c'est peut-être en fait son entité, son être psychique – appelez cela comme vous voudrez – qui est en train de tomber. Mais une sensation de chute est transmise à son cerveau. Vous avez saisi ?

À propos, faites-moi le plaisir de ne pas oublier que le danger n'est pas moindre parce que c'est son corps psychique qui tombe. Je me réfère à la sensation de chute que j'ai éprouvée en enjambant l'orifice du gouffre. Mon corps physique pouvait se déplacer aisément, le sol était solide sous mes pieds. Mais mon corps psychique était très réellement en danger de tomber. En vérité, on peut dire que j'ai littéralement *porté* mon corps psychique, le soutenant grâce à l'influx de ma force vitale. Voyez-vous, pour mon corps psychique, le puits était aussi réel et aussi concret qu'un puits de mine l'eût été pour mon corps physique. Ce fut uniquement l'influx de ma force vitale qui empêcha mon corps psychique *de se détacher* de moi et de tomber comme une plume vers les profondeurs infinies, obéissant à l'attraction gigantesque exercée par le monstre.

Comme vous vous en souvenez, l'attraction était trop grande pour que ma force vitale puisse résister et, psychiquement, je commençai de tomber. Aussitôt, mon cerveau enregistra une sensation identique à celle qu'il aurait enregistrée si mon corps physique était tombé. C'était un risque démentiel, mais, comme vous le savez, je devais le prendre pour arriver jusqu'au tableau de contrôle et aux batteries. Lorsque j'éprouvai cette sensation physique de chute et eus l'impression que les bords sombres et brumeux du puits m'entouraient de toutes parts, c'était en fait mon œil mental qui transmettait à mon cerveau ce qu'il voyait. Mon corps psychique avait effectivement commencé de tomber et il s'était déjà engagé dans l'orifice du puits. Mais il était toujours en contact avec moi ! En d'autres termes, mon « aura » physique, magnétique, et mon « aura » psychique étaient toujours confondues. Mon corps physique se tenait toujours solidement sur le plancher de la pièce, mais, si je ne l'avais pas contraint par un effort de volonté intense à franchir le gouffre, mon corps psychique aurait rompu le « contact » avec moi et serait tombé, tel une météorite spectrale, dans le gouffre, obéissant à l'attraction du Verrat.

La sensation étrange que j'éprouvai alors de me frayer un chemin à travers un obstacle n'était nullement physique, au sens où nous entendons ce terme : c'était plutôt la sensation psychique de l'effort demandé à mon entité que j'obligeais à revenir en arrière, à refranchir la « faille » qui s'était déjà ouverte entre mon corps psychique, alors engagé dans le puits, et mon corps physique reposant sur le plancher de la pièce. Et cette « brèche » était remplie d'une force qui s'efforçait d'empêcher mon corps et mon âme de se rejoindre. Ce fut une expérience terrible. Rappelez-vous : mon cerveau voyait continuellement par les yeux de mon corps psychique, bien que celui-ci fût en train de tomber et se trouvât à une certaine distance de moi ! C'est une chose extraordinaire dont on doit se souvenir !

Mais poursuivons cette analyse. Tous les phénomènes « spectraux » sont extrêmement diffus dans les conditions normales. Ils deviennent activement et physiquement dangereux à chaque fois qu'ils sont concentrés. Le meilleur exemple qui me vient à l'esprit, en cette seconde même, est celui de l'électricité, familière à tous – une force que, soit dit en passant, nous ne sommes que trop enclins à croire comprise parce que nous lui avons donné un nom et que nous l'avons maîtrisée, pour employer l'expression populaire. Mais nous ne la comprenons absolument pas ! Elle demeure fondamentalement un mystère complet ! L'électricité, lorsqu'elle est diffuse, est une chose imaginée et indéfinissable, mais concentrée, c'est la mort instantanée ! Vous me suivez ?

Je vous demande de considérer cette image comme une explication très, très grossière, de la nature du' Verrat. Il est l'un de ces nuages de « nébulosité », mesurant des millions de miles, qui se trouvent dans le Cercle Extérieur. C'est pour cela que j'appelle ces nuées de forces les monstres du Dehors.

Ce qu'ils sont exactement… Question bien difficile ! Je me demande parfois si Dodgson, ici présent, réalise à quel point il est impossible de répondre à certaines de ses questions, fit Carnacki en éclatant de rire.

Mais je vais essayer cependant de lui donner quelques éléments de réponse. Il existe autour de cette planète, et sans doute autour d'autres planètes, des cercles constitués de ce que j'appellerai des « émanations ». Il s'agit d'un gaz extrêmement léger. L'éther, devrais-je plutôt dire. Pauvre éther ! Il a eu un rude travail en son temps !

Rappelez-vous ce que l'on vous a appris à l'école, faites un retour en arrière ! À une certaine époque, la Terre n'était qu'une sphère de gaz extrêmement chauds. Ces gaz se condensèrent pour former des matières « solides », mais certains – l'air, par exemple – ne se sont pas encore solidifiés. Bon, nous avons donc une sphère terrestre, faite de matière solide, sur laquelle nous pouvons marcher, frapper même du pied aussi fort que nous le voulons ! Et tout autour de cette sphère, il y a un anneau gazeux dont les éléments composants entrent pour une large part dans les phénomènes de la vie, telle que nous l'entendons… à savoir l'air.

Mais ce n'est pas le seul anneau gazeux qui flotte autour de nous. J'ai été amené à conclure à l'existence de ceintures de « gaz », plus vastes et plus subtiles, formant des zones superposées, et qui se trouvent autour de nous, mais à une très haute altitude. Elles forment ce que j'ai appelé les « Cercles Intérieurs ». Ceux-ci sont à leur tour entourés par un anneau ou une ceinture formée d'« émanations », comme je les ai appelées, faute d'un meilleur terme.

Ce cercle, que j'ai appelé le « Cercle Extérieur » ne peut se trouver à moins de cent mille miles de la Terre, et j'ai estimé que son épaisseur était

comprise entre cinq et dix millions de miles. Je pense, mais je suis incapable de le prouver, que ce cercle tourne en sens inverse du mouvement de révolution de la Terre. Ce phénomène peut être expliqué si l'on s'appuie sur l'étude de la théorie qui est à la base d'une certaine machine électrique.

J'ai quelque raison de croire que la révolution du Cercle Extérieur est perturbée de temps à autre, pour des causes que j'ignore entièrement, mais que je suppose être d'origine physique. À présent, ce Cercle Extérieur est le cercle psychique, mais il est également physique. Pour illustrer mon propos, je vais reprendre l'exemple de l'électricité. De même quelle s'est révélée à nous comme étant quelque chose différant totalement de toutes nos conceptions antérieures de la matière, le Cercle Extérieur ou Psychique rompt avec toutes nos conceptions antérieures de la matière. Cependant, il n'en demeure pas moins physique dans son origine et, dans le sens où l'électricité est physique, le Cercle Extérieur ou Psychique est physique dans ses constituants. Pour parler par image, il est, physiquement, au Cercle Intérieur ce que celui-ci est aux couches supérieures de l'air, et ce que l'air – tel que nous connaissons ce gaz familier – est aux eaux et ce que les eaux sont au monde solide. Vous me suivez ?

Nous acquiesçâmes tous, et Carnacki continua :

— À présent, appliquons tout ceci à notre problème. J'émets l'hypothèse que ces monstrueuses nuées, longues de millions de miles, qui flottent dans le Cercle Psychique ou Extérieur, sont issues des éléments constituant ce dernier. Ce sont de formidables forces psychiques, nées de ces éléments, exactement comme une pieuvre ou un requin naissent de la mer, que le tigre ou n'importe quelle autre force physique naît des éléments ambiants, la terre et l'air.

Allons plus loin encore. L'homme physique est entièrement formé à partir des éléments constitutifs de la terre et de l'air. Parmi ceux-ci je compte la lumière du soleil, l'eau et les « condiments » ! En d'autres termes, sans la terre et sans l'air, l'homme ne pourrait pas ÊTRE ! Ou, pour formuler cela d'une autre manière, la terre et l'air engendrent les matériaux composant le corps et le cerveau, et par là même, probablement, l'appareil de l'intelligence.

À présent, appliquons ce même raisonnement pour le Cercle Psychique ou Extérieur, lequel, bien que d'une telle subtilité que je ne peux le comparer grossièrement qu'à notre conception de l'éther, contient cependant tous les éléments nécessaires pour produire certaines phases de force et d'intelligence. Mais ces éléments ressemblent aussi peu à la matière que les effluves d'une odeur ressemblent à l'odeur elle-même. De la même façon, la capacité du Cercle Extérieur à produire des forces et des intelligences ressemble aussi peu à la capacité identique que possèdent la terre et l'air que les résultats de l'action du Cercle Extérieur (de ses constituants) ressemblent à ceux de la terre et de l'air.

Ainsi, il me semble que nous nous trouvons devant le concept d'un immense monde psychique, d'origine physique, situé très loin de notre monde et l'entourant complètement, à l'exception de « portes » dont j'espère vous parler plus longuement un autre soir. Cet immense monde psychique qu'est le Cercle Extérieur « procrée » – si je puis employer ce terme – ses propres forces et ses propres intelligences psychiques, monstrueuses ou non, exactement comme notre monde engendre ses propres forces et ses propres intelligences physiques – êtres humains, animaux, insectes, etc. – monstrueuses ou non.

Les monstruosités du Cercle Extérieur sont hostiles à tout ce que nous considérons comme désirable, exactement de la même façon qu'un requin ou un tigre peut être considéré comme hostile, d'une manière physique, à ce que nous considérons comme désirable. Elles sont prédatrices – de même que toute force positive. Elles nourrissent des desseins à notre égard qui sont incroyablement plus terribles pour notre esprit que le seraient pour celui d'un mouton intelligent nos désirs en ce qui concerne sa carcasse. Elles pillent et détruisent pour assouvir leurs désirs et leurs appétits, exactement comme le font d'autres formes d'existence. Et les appétits de ces monstres sont principalement, sinon toujours, dirigés vers l'entité psychique de l'être humain.

Mais c'est tout ce que je puis vous dire ce soir. Une autre fois, j'aimerais vous parler de cet autre effrayant mystère que représentent les « Portes Psychiques ». En attendant, ai-je réussi à rendre les choses un peu plus claires, Dodgson ?

— Oui et non, répondis-je. Vous avez brillamment essayé, mais il y a encore dix mille autres choses que je voudrais savoir.

Carnacki se leva.

— Allez, dehors, tout le monde ! dit-il amicalement, utilisant sa formule consacrée. Dehors ! J'ai envie de dormir.

Nous lui serrâmes la main, chacun à notre tour, et nous sortîmes sur l'Embankment silencieux.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge Usine de La Flèche.
ISBN : 2 – 7024 – 0582 – 7
ISSN 0395 – 7659

Quatrième de couverture

« Quelque part, dans le silence le plus complet de la Chapelle, je crus entendre quelque chose. Je tendis l'oreille, pétrifié sur place, mon cœur battant la chamade. Puis je fus persuadé d'entendre à nouveau ce bruit. J'étais certain que quelque chose avait bougé à l'autre bout de l'allée, tout au fond. J'essayai de voir dans l'obscurité, d'entendre un nouveau bruit… Mais mes yeux ne montrèrent que des ténèbres parmi les ténèbres… Il y eut un moment de silence très particulier, horrible pour moi. Et brusquement, il me sembla entendre à nouveau un bruit plus près de moi, qui se répéta, d'une manière très furtive. C'était comme si quelqu'un s'avançait lentement sur le bas-côté… Je songeai alors à la dague accrochée au-dessus de l'autel… Allait-elle brusquement surgir du vide pour me frapper, comme elle l'avait déjà fait… animée par quelque Force invisible et démoniaque ? »

Tel est le début de la première des neuf aventures de Carnacki, le « détective du surnaturel » … qui traque les fantômes sans merci !

Le Masque

Fantastique

« Quelque part, dans le silence le plus complet de la Chapelle, je crus entendre quelque chose. Je tendis l'oreille, pétrifié sur place, mon cœur battant la chamade. Puis je fus persuadé d'entendre à nouveau ce bruit. J'étais certain que quelque chose avait bougé à l'autre bout de l'allée, tout au fond. J'essayai de voir dans l'obscurité, d'entendre un nouveau bruit... Mais mes yeux ne montrèrent que des ténèbres parmi les ténèbres... Il y eut un moment de silence très particulier, horrible pour moi. Et brusquement, il me sembla entendre à nouveau un bruit plus près de moi, qui se répéta, d'une manière très furtive. C'était comme si quelqu'un s'avançait lentement sur le bas-côté... Je songeai alors à la dague accrochée au-dessus de l'autel... Allait-elle brusquement surgir du vide pour me frapper, comme elle l'avait déjà fait... animée par quelque Force invisible et démoniaque ? »

Tel est le début de la première des neuf aventures de Carnacki, le « détective du surnaturel » ... qui traque les fantômes sans merci !

H. 52/6514/5 — Dépôt légal — Impr. 1453-5 — Edit. 8357 — 1er trim. 1977